PQ
2342
M3J4
1890

Toronto University Library.

PRESENTED BY

The University of Cambridge

through the Committee formed in

the Old Country

to aid in replacing the loss caused by the Disastrous Fire

of February the 14th, 1890.

LA JEUNE SIBÉRIENNE :

LE LÉPREUX DE LA CITÉ D'AOSTE

London: C. J. CLAY AND SONS,
CAMBRIDGE UNIVERSITY PRESS WAREHOUSE,
AVE MARIA LANE.

Cambridge: DEIGHTON, BELL, AND CO.
Leipzig: F. A. BROCKHAUS.

LF
M2317jM

Pitt Press Series.

DEPARTMENTAL LIBRARY.

LA JEUNE SIBÉRIENNE: LE LÉPREUX DE LA CITÉ D'AOSTE:

TALES

BY

COUNT XAVIER DE MAISTRE.

WITH BIOGRAPHICAL NOTICE,
CRITICAL APPRECIATIONS AND NOTES.

EDITED BY THE LATE

GUSTAVE MASSON, B.A.
UNIV. GALLIC.
ASSISTANT MASTER AND LIBRARIAN OF HARROW SCHOOL.

EDITED FOR THE SYNDICS OF THE UNIVERSITY PRESS.

CAMBRIDGE:
AT THE UNIVERSITY PRESS.
1890

[*All Rights reserved.*]

PQ
2342
M3J4
1890

Cambridge
PRINTED BY C. J. CLAY M.A. AND SONS
AT THE UNIVERSITY PRESS

6305
21/10/90

PREFACE.

FEW productions of modern French authors have obtained such deserved success as the tales of Count Xavier de Maistre; they combine the deepest pathos and the greatest simplicity with much genuine humour, and they are written in an easy style which fits them to be placed in the hands of beginners.

From the small collection which has immortalised Count de Maistre, we have selected two novelettes as particularly suited for our series of French classics. The critical extracts given in the biographical notice and as introduction to each of the episodes will be found to contain every necessary detail; and the text has been printed from the edition recently published by M. E. Réaume, professor at the Lycée Charlemagne, in Paris.

GUSTAVE MASSON.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Un auteur à la fois spirituel et érudit, M. Sayous, a composé l'histoire des étrangers qui ont illustré la littérature Française. La liste est nombreuse et brillante ; à côté des Hamilton, des Rousseau, des Abauzit, des Vinet, des Töpffer, on y rencontre deux frères dont la postérité n'oubliera sans doute pas le nom, et qui par leurs ouvrages ont mérité une place distinguée parmi les meilleurs écrivains du dix-neuvième siècle.

Je n'ai pas à retracer ici la carrière agitée du comte Joseph de Maistre, *le prophète du passé*, comme on l'a si bien appelé, le fougueux champion de l'Ultramontanisme, l'ennemi acharné des théories révolutionnaires. C'est près de Xavier que nous nous arrêterons quelques instants, et cinq ou six lignes suffiront pour une biographie absolument dépourvue de scènes à effet.

Né à Chambéry en 1764, le comte Xavier de Maistre fit de bonnes études à la suite desquelles il adopta la profession des armes, et entra dans l'infanterie Sarde. Il avait obtenu le grade d'officier lorsque la République Française envahit la Savoie ; cet événement le décida à quitter le service, et il

accompagna en Russie son frère Joseph nommé ambassadeur du roi de Sardaigne à Saint-Pétersbourg. Pendant que le diplomate essayait de scruter les desseins de la Providence et de déterminer l'avenir de la Société Européenne, le comte Xavier, moins ambitieux, reprenait l'épaulette, faisait partie de l'expédition contre la Perse, et s'élevait dans l'armée Russe aux fonctions de général major. Il se maria à Saint-Pétersbourg, et sauf de courtes et rares visites dans sa patrie, se fixa sur les bords de la Néva où il mourut en 1852.

Voici la liste des charmants ouvrages de M. Xavier de Maistre, cet écrivain que l'on peut à bon droit nommer le plus délicieux des humoristes modernes :

Voyage autour de ma chambre (1794); *Le lépreux de la cité d'Aoste* (1811); *Les prisonniers du Caucase, la jeune Sibérienne* (1825); *Expédition nocturne autour de ma chambre* (1825). Il a écrit aussi la description qui sert pour ainsi dire de préface ou de cadre aux Soirées de Saint-Pétersbourg.

M. Saint Marc Girardin a consacré un des meilleurs chapitres de son *Cours de littérature dramatique* (Vol. II. 22) à l'étude du touchant récit des aventures de "la jeune Sibérienne"; j'en détache l'appréciation suivante :

"M. Xavier de Maistre, frère de M. Joseph de Maistre, semble avoir eu les qualités d'esprit qui manquaient à l'auteur du *Pape* et des *Soirées de Saint-Pétersbourg :* autant M. Joseph de Maistre est violent, emporté, absolu dans ses pensées et dans son style, autant l'esprit de M. Xavier de Maistre est aimable et fin, délicat et juste. Joseph gourmande, en maître impérieux, l'esprit humain, et lui faisant honte de toutes les fautes qu'il a faites depuis près de cent ans, il le ramène, comme un esclave fugitif, aux pieds des maîtres qu'il avait insultés. Moins violent dans sa haine contre la liberté de la pensée, Xavier de Maistre se contente de se moquer des prétentions philosophiques et politiques de notre siècle : mais ce qu'il aime surtout à étudier et à peindre, ce sont les émotions de l'âme humaine, et, s'il est quelque part une âme plus souffrante que les autres et à qui la souffrance n'ait pas ôté le don d'aimer, une âme tendre et délicate dans un corps malade et dans une position

humiliante, comme l'âme du Lépreux de la cité d'Aoste, c'est à elle que Xavier de Maistre s'attache avec une sorte de prédilection, pour nous en expliquer les plaisirs et les peines, et pour peupler, si j'ose ainsi dire, la solitude du pauvre lépreux des émotions infinies d'un cœur froissé et affectueux."

Pour compléter cette notice il ne faut pas oublier que M. Xavier de Maistre était non-seulement un écrivain hors ligne, mais un peintre distingué et un habile chimiste. Il présenta à l'académie de Turin différents travaux qui furent très-remarqués à leur date, et qui ont été imprimés dans les mémoires de cette société savante.

GUSTAVE MASSON.

HARROW,
Novembre, 1877.

LA JEUNE SIBÉRIENNE.

The following extract is the best introduction we can give to Count de Maistre's touching narrative.

"La *jeune Sibérienne* est surtout délicieuse par le pathétique vrai, suivi, profond de source, modéré de ton, entremêlé d'une observation fine et doucement malicieuse de la nature humaine, que le sobre auteur discerne encore même à travers une larme. Ici un nouveau point de comparaison, une nouvelle occasion de triomphe lui a été ménagée, et, je suis fâché de le dire, sur une dame encore. Mme Cottin, dans *Elisabeth ou les exilés de Sibérie*, a fait un roman de ce que M. de Maistre a simplement raconté. Chez elle, on a une jeune fille rêveuse, sentimentale, *la fille de l'exilé de la cabane du lac;* elle a un noble et bel amant, Smoloff; c'est lui qu'elle souhaiterait pour guide dans son pèlerinage, mais on juge plus convenable de lui donner un missionnaire; elle finit par épouser son amant. La simple, la réelle, la pieuse et vaillante jeune fille, Prascovie, périt tout à fait dans cette sentimentalité de Mme Cottin."

(Sainte-Beuve, *Portraits contemporains.*)

LA

JEUNE SIBÉRIENNE.

Le courage d'une jeune fille qui, vers la fin du règne de Paul Ier, partit à pied de la Sibérie, pour venir à Saint-Pétersbourg demander la grâce de son père, fit assez de bruit dans le temps pour engager un auteur célèbre à faire une héroïne de roman de cette intéressante voyageuse. Mais les personnes qui l'ont connue paraissent regretter qu'on ait prêté des aventures d'amour et des idées romanesques à une jeune et noble vierge qui n'eut jamais d'autre passion que l'amour filial le plus pur, et qui, sans appui, sans conseil, trouva dans son cœur la pensée de l'action la plus généreuse et la force de l'exécuter.

Si le récit de ses aventures n'offre point cet intérêt de surprise que peut inspirer un romancier pour des personnages imaginaires, on ne lira peut-être pas sans quelque plaisir la simple histoire de sa vie, assez intéressante par elle-même, sans autre ornement que la vérité.

Prascovie Lopouloff était son nom. Son père, d'une famille noble d'Ukraine, naquit en Hongrie, où le hasard des circonstances avait conduit ses parents, et servit quelque temps dans les housards noirs; mais il ne tarda pas à les quitter pour venir en Russie, où il se maria. Il reprit ensuite dans sa patrie la carrière des armes, servit longtemps dans les troupes Russes, et fit plusieurs campagnes contre les

Turcs. Il s'était trouvé aux assauts d'Ismaïl et d'Otchakoff, et avait mérité par sa conduite l'estime de son corps. On ignore la cause de son exil en Sibérie: son procès, ainsi que la révision qu'on en fit dans la suite, ayant été tenu secret. Quelques personnes ont cependant prétendu qu'il avait été mis en jugement par la malveillance d'un chef, pour cause d'insubordination. Quoi qu'il en soit, à l'époque du voyage de sa fille, il était depuis quatorze ans en Sibérie, relégué à Ischim, village près des frontières du gouvernement de Tobolsk, vivant avec sa famille de la modique rétribution de dix kopecks par jour, assignée aux prisonniers qui ne sont pas condamnés aux travaux publics.

La jeune Prascovie contribuait par son travail à la subsistance de ses parents, en aidant les blanchisseuses du village ou les moissonneurs, et en prenant part à tous les ouvrages de la campagne dont ses forces lui permettaient de s'occuper: elle rapportait du blé, des œufs ou quelques légumes en payement. Arrivée en Sibérie dans son enfance, et n'ayant aucune idée d'un meilleur sort, elle se livrait avec joie à ces pénibles travaux, qu'elle avait bien de la peine à supporter. Ses mains délicates semblaient avoir été formées pour d'autres occupations. Sa mère, tout entière aux soins du pauvre ménage, semblait prendre en patience sa déplorable situation; mais son père, accoutumé dès sa première jeunesse à la vie active des armées, ne pouvait se résigner à son sort, et s'abandonnait souvent à des accès de désespoir que l'excès même du malheur ne saurait justifier.

Quoiqu'il évitât de laisser voir à Prascovie les chagrins qui le dévoraient, elle avait été plus d'une fois témoin de ses larmes à travers les fentes d'une cloison qui séparait son réduit de la chambre de ses parents, et elle commençait depuis quelque temps à réfléchir sur leur cruelle destinée.

Lopouloff avait adressé depuis plusieurs mois une supplique au gouverneur de la Sibérie, qui n'avait jamais répondu à ses demandes précédentes. Un officier, passant par Ischim pour des affaires de service, s'était chargé de la dépêche et lui avait promis d'appuyer ses réclamations auprès du gouverneur. Le malheureux exilé en avait conçu quelque espoir; mais on ne lui fit pas plus de réponse qu'auparavant. Chaque voyageur, chaque courrier venant de Tobolsk (événement bien rare) ajoutait le tourment de l'espérance déçue aux maux dont il était accablé.

Dans un de ces tristes moments, la jeune fille, revenant de la moisson, trouva sa mère baignée de larmes, et fut effrayée de la pâleur et des sombres regards de son père, qui se livrait à tout le délire de la douleur. "Voilà, s'écria-t-il lorsqu'il la vit paraître, le plus cruel de tous mes malheurs! voilà l'enfant que Dieu m'a donnée dans sa colère, afin que je souffre doublement de ses maux et des miens, afin que je la voie dépérir lentement sous mes yeux, épuisée par de serviles travaux, et que le titre de père, qui fait le bonheur de tous les hommes, soit pour moi seul le dernier terme de la malédiction du Ciel!" Prascovie épouvantée se jeta dans ses bras. La mère et la fille parvinrent à le tranquilliser en mêlant leurs larmes aux siennes; mais cette scène fit la plus grande impression sur l'esprit de la jeune fille. Pour la première fois, ses parents avaient ouvertement parlé devant elle de leur situation désespérée; pour la première fois, elle put se former une idée de tout le malheur de sa famille.

Ce fut à cette époque, et dans la quinzième année de son âge, que la première idée d'aller à Saint-Pétersbourg demander la grâce de son père lui vint à l'esprit. Elle racontait elle-même qu'un jour cette heureuse pensée se présenta à elle comme un éclair au moment où elle achevait ses prières, et lui causa un trouble inexprimable. Elle a

toujours été persuadée que ce fut une inspiration de la Providence, et cette ferme confiance la soutint dans la suite au milieu des circonstances les plus décourageantes.

Jusqu'alors l'espérance de la liberté n'était point entrée dans son cœur. Ce sentiment nouveau pour elle la remplit d'une grande joie: elle se remit aussitôt en prières; mais ses idées étaient si confuses, que, ne sachant elle-même ce qu'elle voulait demander à Dieu, elle le pria seulement de ne pas la priver du bonheur qu'elle éprouvait et qu'elle ne savait définir. Bientôt cependant le projet d'aller à Saint-Pétersbourg se jeter aux pieds de l'empereur et lui demander la grâce de son père se développa dans son esprit et l'occupa désormais uniquement.

Elle avait choisi, dans la lisière d'un bois de bouleaux qui se trouvait près de la maison, une place favorite où elle se retirait souvent pour faire ses prières; elle fut plus exacte encore à s'y rendre dans la suite. Là, tout entière à son projet, elle venait prier Dieu, avec toute la ferveur de sa jeune âme, de favoriser son voyage et de lui donner la force et les moyens de l'exécuter. S'abandonnant à cette idée, elle s'oubliait souvent dans le bois, au point de négliger ses occupations ordinaires, ce qui lui attirait des reproches de ses parents. Elle fut longtemps avant d'oser s'ouvrir à eux au sujet de l'entreprise qu'elle méditait. Son courage l'abandonnait chaque fois qu'elle approchait de son père pour commencer cette explication hasardeuse, dont elle prévoyait confusément le peu de succès. Cependant, lorsqu'elle crut avoir suffisamment mûri son projet, elle détermina le jour où elle parlerait, et se proposa fermement de vaincre sa timidité.

À l'époque fixée, Prascovie se rendit de bonne heure au bois, pour demander à Dieu le courage de s'exprimer et l'éloquence nécessaire pour persuader ses parents: elle revint ensuite à la maison, résolue de parler au premier des

deux qu'elle rencontrerait. Elle désirait que le hasard lui fît trouver sa mère, dont elle espérait plus de condescendance; mais, en approchant de la maison, elle vit son père assis sur un banc près de la porte et fumant une pipe. Elle vint à lui courageusement, commença l'explication de son projet, et demanda, avec toute la chaleur dont elle fut capable, la permission de partir pour Saint-Pétersbourg. Lorsqu'elle eut terminé son discours, son père, qui l'avait écoutée sans l'interrompre et du plus grand sérieux, la prit par la main et rentrant avec elle dans la chambre où la mère apprêtait le dîner: "Ma femme, s'écria-t-il, bonne nouvelle! nous avons trouvé un puissant protecteur! Voilà notre fille qui va partir sur l'heure pour Saint-Pétersbourg, et qui veut bien se charger de parler elle-même à l'empereur." Lopouloff raconta plaisamment ensuite tout ce que lui avait dit Prascovie. "Elle ferait mieux, répondit la mère, d'être à son ouvrage que de venir vous conter ces balivernes." La jeune fille s'était armée d'avance contre la colère de ses parents, mais elle n'eut point de force contre le persiflage, qui semblait anéantir toutes ses espérances. Elle se mit à pleurer amèrement. Son père, qu'un instant de gaieté avait fait sortir de son caractère, reprit bientôt sa sévérité. Tandis qu'il la grondait au sujet de ses larmes, sa mère attendrie l'embrassait en riant. "Allons, lui dit-elle en lui présentant un linge, commence par nettoyer la table pour le dîner; tu pourras ensuite partir pour Saint-Pétersbourg, à ta commodité."

Cette scène était plus faite pour dégoûter Prascovie de ses projets que des reproches ou des mauvais traitements; cependant l'humiliation qu'elle éprouvait de se voir traiter comme un enfant se dissipa bientôt et ne la découragea point. La glace était rompue: elle revint à la charge à plusieurs reprises, et ses prières furent bientôt si fréquentes et

si importantes, que son père, perdant patience, la gronda sérieusement, et lui défendit avec sévérité de lui parler là-dessus davantage. Sa mère, avec plus de douceur, tâcha de lui faire comprendre qu'elle était trop jeune encore pour
5 songer à une entreprise aussi difficile.

Depuis lors, trois ans s'écoulèrent sans que Prascovie osât renouveler ses instances à ce sujet. Une longue maladie de sa mère la contraignit de renvoyer son projet à des temps plus favorables; cependant il ne se passa pas un seul
10 jour sans qu'elle joignît à ses prières ordinaires celle d'obtenir de son père la permission de partir, bien persuadée que Dieu l'exaucerait un jour.

Cet esprit religieux, cette foi vive dans une si jeune personne, doivent paraître d'autant plus extraordinaires qu'elle
15 ne les devait point à l'éducation. Sans être irréligieux, son père s'occupait peu de prières; et quoique sa mère fût plus exacte à cet égard, elle manquait en général d'instruction, et Prascovie ne devait qu'à elle-même les sentiments qui l'animaient. Pendant ces trois dernières années, sa raison s'était
20 formée; déjà la jeune fille avait acquis plus de poids dans les conseils de la famille; elle put, en conséquence, proposer et discuter son projet, que ses parents ne regardaient plus comme un enfantillage, mais qu'ils combattirent avec d'autant plus de force qu'elle leur était devenue plus nécessaire.
25 Les empêchements qu'ils mettaient à son départ étaient de nature à faire impression sur son cœur. Ce n'était plus par des plaisanteries ou par des menaces qu'ils tâchaient de la dissuader, mais par des caresses et par des larmes. "Nous sommes déjà vieux, lui disaient-ils, nous n'avons plus ni
30 fortune ni amis en Russie: aurais-tu le courage d'abandonner dans ce désert des parents dont tu es l'unique consolation, et cela, pour entreprendre seule un voyage périlleux, qui peut te conduire à ta perte et leur coûter la vie,

au lieu de leur procurer la liberté?" À ces raisons Prascovie ne répondait que par des larmes: mais sa volonté n'était point ébranlée, et chaque jour l'affermissait dans sa résolution.

Il se présentait une difficulté d'une autre nature, et plus réelle encore que l'opposition de son père; elle ne pouvait partir qu'avec un passeport, sans lequel il ne lui était pas même possible de s'éloigner du village. D'autre part, il n'était guère probable que le gouverneur de Tobolsk, qui n'avait jamais répondu à leurs lettres, consentît à leur accorder cette faveur. Prascovie fut donc forcée de remettre son départ à un autre temps, et toutes ses idées se portèrent sur les moyens d'obtenir un passeport.

Il y avait alors dans le village un prisonnier, nommé Neiler, né en Russie et fils d'un tailleur Allemand. Cet homme avait été pendant quelque temps domestique d'un étudiant à l'Université de Moscou, et il avait tiré de cette circonstance l'avantage de passer pour un esprit fort à Ischim. Neiler s'imaginait être un incrédule. Cette espèce de folie, jointe au métier plus utile de tailleur qu'il possédait, l'avait fait connaître des habitants et des prisonniers, dont les uns lui faisaient raccommoder leurs habits, et dont les autres s'amusaient de ses impertinences. Au nombre de ces derniers était Lopouloff, chez lequel il venait quelquefois. Neiler, connaissant l'esprit religieux de la jeune personne, la persiflait au sujet de sa dévotion et l'appelait sainte Prascovie. Celle-ci, le croyant plus habile qu'il n'était, projetait de s'adresser à lui pour en obtenir la supplique qu'elle voulait adresser au gouverneur, dans l'espoir que son père, n'ayant plus qu'à la signer, s'y décide-rait plus facilement.

Elle venait un jour d'achever son blanchissage à la rivière, et se disposait à retourner au logis. Avant de partir

elle fit, à son ordinaire, plusieurs signes de croix, et se chargea péniblement de son linge mouillé. Neiler, qui passait par hasard, la vit et se moqua d'elle. "Si vous aviez, lui dit-il, fait quelques-unes de ces simagrées de plus, vous auriez opéré un miracle, et votre linge serait allé tout seul à la maison. Donnez, ajouta-t-il en s'emparant de force du fardeau, je vous ferai voir que les incrédules, que vous haïssez si fort, sont aussi de bonnes gens." Il prit, en effet, la corbeille et la porta jusqu'au village. Chemin faisant, Prascovie, qui n'avait qu'un désir, celui d'obtenir un passeport, lui parla de la supplique et du service important qu'elle attendait de lui. Malheureusement, le philosophe ne savait pas écrire : il avoua que depuis l'instant où il s'était voué à l'état de tailleur il avait négligé la littérature ; mais il indiqua dans le village un homme qui pourrait remplir son attente. Prascovie revint toute joyeuse, se proposant de mettre à profit ce conseil dès le lendemain. En rentrant chez son père, où se trouvaient quelques personnes, Neiler se vanta hautement du service qu'il avait rendu à sainte Prascovie, en lui épargnant la peine de faire un miracle, et fit d'autres mauvaises plaisanteries de ce genre ; mais il fut bientôt déconcerté par la réponse de la jeune fille. "Comment pourrais-je, lui dit-elle, ne pas mettre toute ma confiance dans la bonté de Dieu ? Je ne l'ai prié qu'un instant au bord de la rivière, et si mon linge n'est pas venu seul, il est du moins venu sans moi, et porté par un incrédule. Ainsi le miracle a eu lieu, et je n'en demande pas d'autre à la Providence." À cette réponse, toute la société se mit à rire aux dépens du tailleur, qui se retira très-piqué de l'aventure. On verra dans la suite plusieurs exemples de cette aimable présence d'esprit, qui n'abandonna jamais la jeune fille dans les circonstances les plus embarrassantes.

Le lendemain, elle s'empressa de consulter l'homme qu'on lui avait indiqué : elle apprit de lui que la supplique devait être signée par elle-même. L'écrivain se chargea de la dresser dans les formes requises ; et, lorsqu'elle fut achevée, Lopouloff, après quelque résistance, consentit à ce qu'elle fût expédiée, et profita de l'occasion pour y joindre une nouvelle lettre relative à ses affaires personnelles.

Dès ce moment les inquiétudes de la jeune personne disparurent, sa santé se raffermit, et ses parents furent charmés de lui voir reprendre sa gaieté naturelle. Cet heureux changement n'avait d'autre cause que la certitude où elle était d'obtenir son passeport, et sa confiance sans bornes en la protection de Dieu. Elle allait souvent se promener sur le chemin de Tobolsk, dans l'espérance de voir arriver quelque courrier. Elle passait devant la station de la poste aux chevaux pour parler au vieil invalide qui en avait la direction, et qui distribuait le peu de lettres adressées à Ischim. Mais depuis longtemps elle n'osait lui en demander, parce qu'il lui avait parlé avec brusquerie, et s'était moqué de son projet de voyage qu'il connaissait.

Six mois s'étaient presque écoulés depuis le départ de la supplique, lorsqu'on vint avertir la famille qu'un courrier était à la poste avec des lettres pour quelques personnes. Prascovie y courut aussitôt et fut suivie de ses parents. Lorsque Lopouloff se nomma, le courrier lui remit un paquet cacheté, contenant un passeport pour sa fille, et prit un reçu de lui. Ce fut un moment de joie pour la famille. Dans l'abandon total où ils étaient depuis tant d'années, l'envoi de ce passeport leur parut une espèce de faveur. Cependant il n'y avait dans le paquet aucune réponse du gouverneur aux demandes personnelles de Lopouloff. Pour sa fille, elle était libre, et l'on ne pouvait, sans la plus grande injustice, la retenir en Sibérie contre sa volonté.

Le silence absolu que l'on gardait avec son père était plutôt une confirmation de sa disgrâce qu'une faveur. Cette triste réflexion dissipa bientôt l'impression de plaisir que lui avait fait éprouver la condescendance du gouverneur. Lopouloff s'empara du passeport, et déclara, dans le premier moment d'humeur, qu'il n'avait consenti à le demander que dans la certitude qu'on le lui refuserait, et pour se délivrer des persécutions de sa fille.

Prascovie suivit ses parents à la maison sans rien demander, mais remplie d'espoir et remerciant Dieu le long du chemin d'avoir exaucé l'un de ses vœux. Son père serra le passeport parmi ses hardes, après l'avoir enveloppé soigneusement dans un morceau de linge. Prascovie remarqua cette précaution, qui lui parut de bon augure, car il aurait pu le déchirer ; elle n'attribua le refus de son père qu'à un dessein particulier de la Providence, qui n'avait pas encore marqué l'heure de son départ. Bientôt après, elle se rendit au bois, où elle passa deux heures à prier, se livrant à toute la joie que son ardente imagination lui inspirait, et n'ayant plus aucun doute sur le succès de son entreprise.

Ces détails pourront paraître à quelques personnes puérils et minutieux ; mais lorsqu'on verra les projets de cette jeune fille réussir au delà de ses espérances et de toute probabilité, malgré les obstacles sans nombre qu'elle avait à surmonter, on se convaincra qu'aucun motif humain n'aurait suffi pour la conduire au but qu'elle se proposait, et qu'il fallait pour une telle œuvre cette *foi qui transporte les montagnes.* Dans tout ce qui lui arrivait, Prascovie voyait toujours le doigt de Dieu. Aussi disait-elle : " J'ai été quelquefois éprouvée, mais jamais trompée dans ma confiance en lui." Un incident qui eut lieu peu de jours après vint encore ranimer son courage, et contribua peut-être à déter-

miner ses parents. Sa mère, sans être absolument superstitieuse, s'amusait parfois à chercher des pronostics de l'avenir dans les plus petits événements de la vie. Sans croire aux jours malheureux, elle évitait cependant d'entreprendre quelque chose le lundi, et n'aimait point à renverser la salière. Quelquefois elle prenait la Bible, et, l'ouvrant au hasard, elle cherchait dans la première phrase qui lui tombait sous les yeux quelque chose d'analogue à sa situation et dont elle pût tirer un bon augure. Cette manière de consulter le sort est très-usitée en Russie : lorsque la phrase est insignifiante, on recommence, et en tiraillant un peu le sens on finit par lui donner la tournure qu'on désire. Les malheureux s'attachent à tout, et sans ajouter beaucoup de foi à ces prédictions, ils éprouvent un certain plaisir lorsqu'elles s'accordent avec leurs espérances.

Lopouloff était dans l'usage de lire le soir un chapitre de la Bible à sa famille : il expliquait aux femmes les mots Slavons qu'elles ne comprenaient pas, et cette occupation plaisait infiniment à sa fille. À la fin d'une triste soirée, ces trois solitaires étaient auprès d'une table sur laquelle était le livre saint ; la lecture était achevée, et le plus morne silence régnait entre eux, lorsque Prascovie s'adressant à sa mère, sans autre but que celui de renouer la conversation : "Ouvrez, je vous prie, la Bible, lui dit-elle, et cherchez dans la page à droite, la onzième ligne." Sa mère prit le livre avec empressement et l'ouvrit avec une épingle ; ensuite, comptant les lignes jusqu'à la onzième à droite, elle lut à haute voix les paroles suivantes :

"Or un ange de Dieu appela Agar du ciel et lui dit : Que faites-vous là ? ne craignez point."

L'application de ce passage de l'Écriture sainte était trop facile à faire pour que l'analogie frappante qu'il présentait avec le voyage projeté pût échapper à personne. Pras-

covie, transportée de joie, prit la Bible et en baisa les pages à plusieurs reprises. "C'est vraiment singulier," disait la mère en regardant son mari. Mais celui-ci, ne voulant pas favoriser leur idée à ce sujet, s'éleva fortement contre ces ridicules divinations. "Croyez-vous, disait-il aux deux femmes, que l'on puisse ainsi interroger Dieu en ouvrant un livre avec une épingle, et qu'il daigne répondre à toutes vos folles pensées? Sans doute, ajouta-t-il, en s'adressant à sa fille, un ange ne manquera pas de vous accompagner dans votre extravagant voyage, et de vous donner à boire quand vous aurez soif! Ne sentez-vous pas quelle est la folie de s'abandonner à de semblables espérances?"

Prascovie lui répondit qu'elle était bien loin d'espérer qu'un ange lui apparût pour l'aider dans son entreprise. "Mais cependant, disait-elle, j'espère et crois fermement que mon ange gardien ne m'abandonnera pas, et que mon voyage aura lieu, quand je m'y opposerais moi-même." Lopouloff était ébranlé par cette persévérance inconcevable; cependant un mois s'écoula sans qu'il fût question du départ. Prascovie devenait silencieuse et préoccupée: toujours seule dans le bois ou dans son réduit, elle ne donnait plus aucune marque de tendresse à ses parents. Comme elle avait souvent menacé de partir sans passeport, ils commencèrent à craindre sérieusement qu'elle n'accomplît son projet, et ils prenaient de l'inquiétude lorsqu'elle s'absentait de la maison plus longtemps qu'à l'ordinaire. Il arriva même qu'un jour ils la crurent décidément partie: Prascovie, en revenant de l'église, où elle était allée seule, avait accompagné de jeunes paysannes dans une chaumière voisine et s'y était arrêtée quelques heures. Lorsqu'elle revint à la maison, sa mère l'embrassa toute en larmes. "Tu as bien tardé, lui dit-elle. Nous avons cru que tu nous avais quittés pour toujours!—Vous aurez bientôt ce chagrin, lui

répondit sa fille, puisque vous ne voulez pas me livrer le passeport : vous regretterez alors de m'avoir privée de cette ressource et de votre bénédiction." Elle prononça ces paroles sans répondre aux caresses de sa mère et d'un ton de voix si triste, si altéré, que la bonne femme en fut vivement affectée. Elle lui promit, pour la tranquilliser, de ne plus mettre d'opposition à son départ, qui dépendrait uniquement de la permission de son père. Prascovie ne la demandait plus ; mais sa profonde tristesse la sollicitait plus éloquemment que n'auraient pu le faire les supplications les plus vives : Lopouloff lui-même ne savait à quoi se résoudre.

Sa femme le priait un matin d'aller prendre quelques pommes de terre dans un petit jardin qu'il cultivait près de la maison. Immobile et plein de ces tristes idées, il paraissait ne faire aucune attention à cette demande ; enfin, revenant tout à coup à lui : "Allons, dit-il comme pour s'encourager, aide-toi, je t'aiderai !" En achevant ces mots, il prit une bèche et se rendit au jardin. Prascovie le suivit. "Sans doute, mon père, il faut s'aider dans le malheur, et j'espère aussi que Dieu m'aidera dans la prière que je viens vous faire, et qu'il touchera votre cœur. Rendez-moi le passeport, cher et malheureux père ! Croyez que c'est la volonté de Dieu. Voulez-vous forcer votre fille à l'horrible malheur de vous désobéir ?" En parlant ainsi, Prascovie embrassait ses genoux et tâchait de lui inspirer la même confiance qui l'animait. La mère survint. Sa fille la conjura de l'aider à fléchir son père ; la bonne femme ne put s'y résoudre. Elle avait eu la force de consentir au départ, mais elle n'avait point le courage de le demander. Cependant Lopouloff ne put résister plus longtemps à de si touchantes sollicitations : il savait d'ailleurs sa fille si décidée, qu'il craignait de la voir partir sans passeport. "Que faire

avec cette enfant? s'écria-t-il. Il faudra bien la laisser partir!" Prascovie, transportée de joie, s'élança au cou de son père. "Soyez sûr, lui disait-elle en l'accablant des plus tendres caresses, que vous ne vous repentirez point de m'avoir écoutée: j'irai, mon père, oui, j'irai à Saint-Petersbourg; je me jetterai aux pieds de l'empereur, et cette même Providence qui m'en inspira la pensée et qui a touché votre cœur voudra bien aussi disposer celui de notre grand monarque en votre faveur."

"Hélas! lui répondit son père en versant des larmes, crois-tu, pauvre enfant, que l'on puisse parler à l'empereur comme tu parles à ton père en Sibérie? Des sentinelles gardent de toutes parts les avenues de son palais, et tu ne pourras jamais en passer le seuil. Pauvre et mendiante, sans habits, sans recommandations, comment oseras-tu paraître, et qui daignera te présenter?"

Prascovie sentait la force de ces observations, sans en être découragée: un pressentiment secret l'emportait sur tous les raisonnements. "Je conçois les craintes que vous inspire votre tendresse pour moi, répondit-elle; mais que de motifs n'ai-je pas d'espérer! Réfléchissez, de grâce! Voyez de combien de faveurs inespérées Dieu m'a déjà comblée, parce que j'avais mis toute ma confiance en lui! Je ne savais comment avoir un passeport, il a forcé la bouche de l'incrédule à m'indiquer les moyens de l'obtenir; c'est lui qui a fléchi l'inexorable gouverneur de Tobolsk. Enfin, malgré votre invincible répugnance, ne vous a-t-il pas forcé vous-même à m'accorder la permission de partir? Soyez donc certain, ajouta-t-elle, que cette Providence qui m'a fait surmonter tant d'obstacles, et qui m'a si visiblement protégée jusqu'ici, saura me conduire aux pieds de notre empereur. Elle mettra dans ma bouche les paroles qui doivent le persuader, et votre

liberté sera la récompense du consentement que vous m'accordez."

Dès cet instant le départ de la jeune fille fut décidé, mais on n'en détermina point encore l'époque précise. Lopouloff espérait tirer quelques secours de ses amis : plusieurs prisonniers avaient des moyens ; quelques-uns même lui avaient fait, en d'autres occasions, des offres que sa discrétion ne lui avait pas permis d'accepter ; mais en cette occasion il se proposait d'en profiter. Il désirait aussi trouver quelque voyageur qui pût accompagner sa fille pendant les premières marches. Il fut trompé dans cette double attente. Cependant Prascovie pressait son départ. Toute la fortune de la famille consistait dans un rouble en argent. Après avoir vainement tenté d'augmenter cette modique somme, on fixa le jour de la cruelle séparation, d'après le désir de la voyageuse, au 8 septembre, jour d'une fête de la Vierge. Aussitôt que la nouvelle s'en répandit dans le village, toutes leurs connaissances vinrent la voir, poussées par la curiosité plutôt que par un véritable intérêt. Au lieu de l'aider ou de l'encourager dans son entreprise, on désapprouva généralement son père de lui avoir accordé la permission de partir. Ceux qui auraient pu lui donner quelques secours parlèrent des circonstances malheureuses qui empêchent souvent les meilleurs amis de se rendre service au besoin ; et au lieu de l'assistance et des consolations que la famille en attendait, ils ne lui laissèrent en la quittant que de sinistres présages. Cependant deux des plus pauvres et des plus obscurs prisonniers prirent la défense de Prascovie et l'encouragèrent par leurs conseils. "On a vu, disaient-ils, des choses plus difficiles réussir contre toute espérance. Sans parvenir elle-même jusqu'au souverain, elle trouvera des protecteurs qui parleront pour elle, lorsqu'on la connaîtra et

qu'on l'aimera comme nous." Le 8 septembre, à l'aube du jour, ces deux hommes revinrent pour prendre congé d'elle et pour assister à son départ. Ils la trouvèrent déjà toute disposée pour le grand voyage, et chargée d'un sac qu'elle avait préparé depuis longtemps. Son père lui remit le rouble qu'il lui destinait, mais qu'elle ne voulait point accepter ; elle représentait que cette petite somme ne pouvait pas la conduire jusqu'à Saint-Pétersbourg, tandis qu'elle pouvait leur devenir nécessaire. Un ordre absolu de son père put seul la lui faire accepter. Les deux pauvres exilés voulurent aussi contribuer au petit fonds qu'elle emportait pour le voyage ; l'un offrit trente kopecks en cuivre, et l'autre une pièce de vingt kopecks en argent ; c'était leur subsistance de plusieurs jours. Prascovie refusa leur offre généreuse, mais elle en fut vivement touchée : "Si la Providence, leur dit-elle, accorde jamais quelque faveur à mes parents, j'espère que vous en aurez une part."

Dans ce moment, les premiers rayons du soleil levant parurent dans la chambre. "L'heure est venue, dit-elle ; il faut nous séparer." Elle s'assit ainsi que ses parents et les deux amis, comme il est d'usage en Russie en pareille circonstance. Lorsqu'un ami part pour un voyage de long cours, au moment de faire les derniers adieux, le voyageur s'assied ; toutes les personnes présentes doivent l'imiter ; après une minute de repos, pendant laquelle on parle du temps et de choses indifférentes, on se lève, et les pleurs et les embrassements commencent.

Cette cérémonie, qui au premier coup d'œil paraît insignifiante, a cependant quelque chose d'intéressant. Avant de se séparer pour longtemps, peut-être pour toujours, on se repose encore quelques moments ensemble, comme si l'on voulait tromper la destinée et lui dérober cette courte jouissance.

Prascovie reçut à genoux la bénédiction de ses parents, et, s'arrachant courageusement de leurs bras, quitta pour toujours la chaumière qui lui avait servi de prison depuis son enfance. Les deux exilés l'accompagnèrent pendant la première verste. Le père et la mère, immobiles sur le seuil de la porte, la suivirent longtemps des yeux, voulant lui donner de loin un dernier adieu ; mais la jeune fille ne regarda plus en arrière, et disparut bientôt dans l'éloignement.

Lopouloff et sa femme rentrèrent alors dans leur triste demeure, qui désormais allait leur paraître bien déserte. Les malheureux vécurent encore plus isolés qu'auparavant : les autres habitants d'Ischim accusaient le père d'avoir lui-même poussé sa fille à cette imprudente entreprise, et le tournaient en ridicule à ce sujet. On se moquait surtout des deux prisonniers, qui, dans leur simplicité, n'avaient pas caché la promesse que Prascovie leur avait faite de s'intéresser à eux, et on les félicitait d'avance sur leur bonne fortune.

Laissons maintenant cette région de peines et suivons notre intéressante voyageuse. Lorsque les deux amis qui l'avaient accompagnée la quittèrent, elle avait trouvé plusieurs jeunes filles qui faisaient la même route qu'elle jusqu'au village voisin, éloigné d'Ischim d'environ vingt-cinq verstes. Chemin faisant, elles furent accostées par une bande de jeunes paysans dont quelques-uns étaient à moitié ivres ; ils descendirent de cheval, sous prétexte de les accompagner : c'était à l'entrée d'un grand bois. Les voyageuses alarmées ne voulurent point s'y acheminer avec eux : elles avaient quelques provisions, et s'assirent au bord du chemin pour se restaurer, en priant les villageois de continuer leur route ; mais ils s'assirent avec elles, en déclarant vouloir partager leur déjeuner, et les accompagner ensuite jusqu'au

village. Dans cette perplexité, Prascovie, pour éloigner ces importuns, crut pouvoir employer une petite ruse, qui lui réussit : "Nous irions volontiers avec vous, leur dit-elle ; mais nous devons attendre ici mes frères, qui nous amènent des chariots pour nous transporter." Les jeunes gens virent en effet dans l'éloignement deux chariots que Prascovie avait aperçus avant eux ; bientôt après ils remontèrent à cheval et disparurent. "C'était un petit mensonge, disait-elle en racontant sa première aventure : mais il ne m'a pas porté malheur." Elle parvint heureusement au village où elle devait s'arrêter, et logea chez un paysan de sa connaissance qui la traita fort bien.

Le lendemain, à son réveil, la fatigue de la première marche qu'elle eût jamais faite se faisait vivement sentir. En sortant de l'isba où elle avait passé la nuit, elle eut un moment d'effroi lorsqu'elle se vit toute seule. L'histoire d'Agar dans le désert lui revint à la mémoire et lui rendit son courage. Elle fit le signe de la croix, et s'achemina en se recommandant à son ange gardien. Après avoir dépassé quelques maisons, elle aperçut l'enseigne de l'aigle sur le cabaret du village devant lequel elle avait passé la veille ; ce qui lui fit juger qu'au lieu d'avoir pris le chemin de Pétersbourg, elle revenait sur ses pas. Elle s'arrêta pour s'orienter, et vit son hôte qui souriait sur le pas de sa porte. "Si vous voyagez de cette manière, s'écria-t-il, vous n'irez pas loin, et vous feriez peut-être mieux de retourner chez vous."

Cet accident lui arriva quelquefois dans la suite ; et lorsque, dans son indécision, elle demandait le chemin de Pétersbourg, à l'extrême distance où elle se trouvait de cette ville, on se moquait d'elle, ce qui la jetait dans un grand embarras. Prascovie, n'ayant aucune idée de la géographie du pays qu'elle avait à parcourir, s'était imaginé que la ville de Kiew, fameuse dans les souvenirs religieux du pays, et

dont sa mère lui avait souvent parlé, se trouvait sur le chemin de Pétersbourg : elle avait le projet d'y faire ses dévotions en passant, et se promettait d'y prendre un jour le voile, si son entreprise réussissait.

Dans la fausse idée qu'elle s'était formée de la situation de cette ville, voyant qu'on souriait lorsqu'elle demandait le chemin de Pétersbourg, elle demandait aux passants celui de Kiew, ce qui lui réussissait plus mal encore.

Une fois, entre autres, se trouvant indécise sur le choix de plusieurs chemins qui se croisaient, elle attendit un kibick qui s'approchait, et pria les voyageurs de lui indiquer celui de ces chemins qui conduisait à Kiew. Ils crurent qu'elle plaisantait. "Prenez, lui dirent-ils en riant, celui que vous voudrez ; ils conduisent tous également à Kiew, à Paris et à Rome." Elle prit celui du milieu, qui se trouva heureusement être le sien. Elle ne pouvait donner aucun détail exact sur la route qu'elle avait tenue, ni sur le nom des villages par lesquels elle avait passé, et qui se confondaient dans sa mémoire. Lorsqu'elle arrivait dans un hameau peu considérable, elle était ordinairement bien accueillie par les maîtres de la première maison où elle demandait l'hospitalité ; mais dans les gros villages, et lorsque les maisons avaient une bonne apparence, elle avait presque toujours de la peine à trouver un asile : on la prenait souvent pour une aventurière de mauvaises mœurs, et ce soupçon si injuste lui donna de grands désagréments pendant son voyage.

Quelques marches avant d'arriver à Kamoüicheff, un violent orage la surprit en chemin, comme elle achevait avec peine une des plus longues journées qu'elle eût encore faites. Elle redoubla de vitesse pour atteindre les premières habitations, qu'elle ne croyait pas être fort éloignées ; mais un tourbillon de vent ayant renversé un arbre devant elle,

la frayeur lui fit chercher un refuge dans un bois voisin. Elle se plaça sous un sapin entouré de hauts buissons, pour se préserver de la violence du vent. La tempête dura toute la nuit; la jeune fille la passa sans abri dans ce lieu désert, 5 exposée aux torrents de la pluie, qui ne cessa que vers le matin. Lorsque l'aube parut, elle se traîna jusqu'au chemin, exténuée de froid et de faim, pour continuer sa route. Heureusement un paysan qui passait eut pitié d'elle et lui offrit une place sur son chariot. Vers les huit heures du matin, elle 10 arriva dans un grand village. Le paysan, qui ne devait pas s'y arrêter, la déposa au milieu de la rue et continua sa route. Prascovie pressentait qu'elle serait mal reçue: les maisons avaient une bonne apparence. Cependant, pressée par la fatigue et la faim, elle s'approcha d'une fenêtre basse 15 auprès de laquelle une femme de quarante à cinquante ans triait des pois, et la pria de la recevoir chez elle. La villageoise, après l'avoir examinée quelques instants d'un air de mépris la renvoya durement.

En descendant du chariot qui l'avait amenée, Prascovie 20 était tombée dans la boue, et ses habits en étaient couverts. La cruelle nuit qu'elle venait de passer dans la forêt, ainsi que le manque de nourriture, avaient sans doute aussi altéré ses traits, et lui donnaient un aspect défavorable. La malheureuse fut rejetée de toutes les maisons où elle se pré- 25 senta. Une méchante femme, à la porte de laquelle, vaincue par la fatigue, elle s'était assise, et qu'elle conjurait de la recevoir, la força par des menaces de s'éloigner, en lui disant qu'elle ne recevait chez elle ni les voleurs ni les coureuses. La jeune fille, voyant une église devant elle, s'y achemina 30 tristement. "Du moins, se disait-elle, on ne m'en chassera pas." La porte s'en trouva fermée; elle s'assit sur les marches qui y conduisaient. Des petits garçons qui l'avaient suivie, et qui s'étaient attroupés autour d'elle lorsque

la femme la maltraitait, continuèrent à l'insulter et à la traiter de voleuse. Elle demeura près de deux heures dans cette situation pénible, se mourant de froid, d'inanition, priant Dieu de l'assister et de lui donner la force de supporter cette épreuve. 5

Cependant une femme s'approcha pour l'interroger. Prascovie raconta l'affreuse nuit qu'elle avait passée dans le bois; d'autres paysans s'arrêtèrent pour l'entendre. Le starost du village examina son passeport et déclara qu'il était en règle: alors la bonne femme attendrie lui offrit sa 10 maison; mais lorsque la voyageuse voulut se soulever, ses membres étaient tellement engourdis qu'on fut obligé de la soutenir. Elle avait perdu un de ses souliers, elle montra son pied nu et ses jambes enflées. Une pitié générale succéda bientôt aux indignes soupçons qui l'avaient fait mal- 15 traiter. On la plaça sur un chariot; et les mêmes enfants qui l'avaient insultée quelques moments auparavant s'empressèrent de la traîner, et la conduisirent ainsi chez la villageoise, qui la reçut avec beaucoup d'amitié, et chez laquelle elle passa plusieurs jours. Pendant ce temps de repos, un 20 paysan charitable lui fit une paire de bottines; enfin, lorsqu'elle eut recouvré sa santé et ses forces, elle prit congé de la bonne femme, et continua son voyage, qu'elle poursuivit jusqu'à l'hiver, s'arrêtant plus ou moins dans différents villages, selon que la fatigue l'y obligeait et d'après l'ac- 25 cueil qu'elle recevait des habitants. Elle tâchait, pendant le séjour qu'elle y faisait, de se rendre utile, en balayant la maison, en lavant le linge ou en cousant pour ses hôtes. Elle ne contait son histoire que lorsqu'elle était déjà reçue et établie dans la maison. Elle avait remarqué que lorsqu'elle 30 voulait se faire connaître au premier abord, on ne la croyait pas et qu'on la prenait pour une aventurière. En effet, les hommes sont généralement disposés à se roidir, lorsqu'ils

aperçoivent qu'on veut les gagner; il faut les toucher sans qu'ils s'en doutent, et ils accordent plus volontiers leur pitié que leur estime. Prascovie commençait donc par demander un peu de pain; puis elle parlait de la fatigue dont elle était accablée, pour obtenir l'hospitalité; enfin, lorsqu'elle était établie chez ses hôtes, elle disait son nom et racontait son histoire. C'est ainsi que, dans son pénible voyage, elle faisait peu à peu le cruel apprentissage du cœur humain.

Souvent des personnes qui l'avaient rejetée, la voyant s'éloigner en pleurant, la rappelaient et la traitaient fort bien. Des mendiants accoutumés aux refus y paraissent peu sensibles; mais Prascovie, quoique placée par le sort dans une situation déplorable, n'avait point encore été, avant son voyage, dans le cas d'implorer la pitié; et, malgré toute sa force d'âme et sa résignation, elle était navrée des refus, surtout lorsqu'ils provenaient de la mauvaise opinion que l'on prenait d'elle.

Le bon effet qu'avait produit, dans la circonstance dont nous venons de parler, l'exhibition de son passeport, l'engagea dans la suite à le montrer lorsqu'elle désirait obtenir plus de faveur de ses hôtes: elle y était qualifiée de fille de capitaine, ce qui lui fut utile en plusieurs occasions. Cependant elle avouait que le malheur d'être repoussée lui était arrivé rarement, tandis que les traitements d'humanité et de bienveillance qu'elle avait éprouvés étaient innombrables: "On s'imagine, disait-elle dans la suite, que mon voyage a été bien désastreux, parce que je ne raconte que les peines et les embarras dans lesquels je me suis trouvée, et que je ne dis rien des bons gîtes que j'ai rencontrés, et dont personne ne désire savoir l'histoire."

Parmi les situations pénibles de son voyage, il en est une dans laquelle la jeune fille crut sa vie menacée, et qui mérite d'être connue pour sa singularité.

Elle marchait un soir le long des maisons d'un village, pour chercher un logement, lorsqu'un paysan qui venait de lui refuser très-durement l'hospitalité la suivit et la rappela. C'était un homme âgé, de très-mauvaise mine. Prascovie hésita si elle accepterait son offre, et se laissa cependant conduire chez lui, craignant de ne pas obtenir un autre gîte. Elle ne trouva dans l'isba qu'une femme âgée, et dont l'aspect était encore plus sinistre que celui de son conducteur. Ce dernier ferma soigneusement la porte et poussa les guichets des fenêtres. En la recevant dans leur maison, ces deux personnes lui firent peu d'accueil; elles avaient un air si étrange, que Prascovie éprouvait une certaine crainte et se repentait de s'être arrêtée chez elles. On la fit asseoir. L'isba n'était éclairé que par des esquilles de sapin enflammées, plantées dans un trou de la muraille, et qu'on remplaçait lorsqu'elles étaient consumées. À la clarté lugubre de cette flamme, lorsqu'elle se hasardait à lever les yeux, elle voyait ceux de ses hôtes fixés sur elle. Enfin, après quelques minutes de silence: "D'où venez-vous? lui demanda la vieille.

— Je viens d'Ischim, et je vais à Pétersbourg.

— Oh! oh! vous avez donc beaucoup d'argent pour entreprendre un si grand voyage?

— Il ne me reste que quatre-vingts kopecks en cuivre, répondit la voyageuse intimidée.

— Tu mens! s'écria la vieille; oui, tu mens! On ne se met point en route pour aller si loin, avec si peu d'argent!" La jeune fille avait beau protester que c'était là tout son avoir, on ne la croyait pas. La femme ricanait avec son mari. "De Tobolsk à Pétersbourg avec quatre-vingts kopecks, disait-elle; c'est probable, vraiment!" La malheureuse fille, outragée et tremblante, retenait ses larmes, et priait Dieu tout bas de la secourir. On lui donna cependant

quelques pommes de terre, et dès qu'elle les eut mangées, son hôtesse lui conseilla de s'aller coucher. Prascovie, qui commençait fortement à soupçonner ses hôtes d'être des voleurs, aurait volontiers donné le reste de son argent pour être délivrée de leurs mains. Elle se déshabilla en partie avant de monter sur le poêle où elle devait passer la nuit, laissant en bas, à leur portée, ses poches et son sac, afin de leur donner la facilité de compter son argent et pour s'épargner la honte d'être fouillée.

Dès qu'ils la crurent endormie, ils commencèrent leurs recherches. Prascovie écoutait avec anxiété leur conversation. "Elle a encore de l'argent sur elle, disaient-ils, elle a sûrement des assignations. J'ai vu, ajouta la vieille, un cordon passé à son cou, auquel pend un petit sac; c'est là où est l'argent." C'était un petit sac de toile cirée, contenant son passeport, qu'elle ne quittait jamais. Ils se mirent à parler plus bas et les mots qu'elle entendait de temps en temps n'étaient pas faits pour la rassurer. "Personne ne l'a vue entrer chez nous, disaient les misérables; on ne se doute pas même qu'elle soit dans le village." Ils parlèrent encore plus bas. Après quelques instants de silence, et lorsque son imagination lui peignait les plus grands malheurs, la jeune fille vit tout à coup paraître auprès d'elle la tête de l'horrible vieille qui grimpait sur le poêle. Tout son sang se glaça dans ses veines. Elle la conjura de lui laisser la vie, l'assurant de nouveau qu'elle n'avait point d'argent; mais l'inexorable visiteuse, sans lui répondre, se mit à chercher dans ses habits, dans ses bottines, qu'elle lui fit ôter. L'homme apporta de la lumière: on examina le sac du passeport, on lui fit ouvrir les mains; enfin le vieux couple, voyant ses recherches inutiles, descendit, et laissa notre voyageuse plus morte que vive.

Cette scène effrayante, et plus encore la crainte de la

voir se renouveler, la tinrent longtemps éveillée. Cependant, lorsqu'elle reconnut à leur respiration bruyante que ses hôtes s'étaient endormis, elle se tranquillisa peu à peu, et, la fatigue l'emportant sur la frayeur, elle s'endormit elle-même profondément. Il était grand jour lorsque la vieille la réveilla. Elle descendit du poêle, et fut tout étonnée de lui trouver, ainsi qu'à son mari, un air plus naturel et plus affable. Elle voulait partir; ils la retinrent pour lui donner à manger. La vieille en fit aussitôt les préparatifs avec beaucoup plus d'empressement que la veille. Elle prit la fourche et retira du poêle le pot au stchi, dont elle lui servit une bonne portion: pendant ce temps le mari soulevait une trappe du plancher sous lequel était le seau du kvas, et lui en servit une pleine cruche. Un peu rassurée par ce bon traitement, elle répondit avec sincérité à leurs questions, et raconta une partie de son histoire. Ils eurent l'air d'y prendre intérêt: et, voulant justifier leur conduite précédente, ils l'assurèrent qu'ils n'avaient voulu savoir si elle avait de l'argent que parce qu'ils l'avaient mal à propos soupçonnée d'être une voleuse, mais qu'elle pourrait voir, en comptant sa petite somme, qu'ils étaient bien loin eux-mêmes d'être des voleurs. Enfin Prascovie prit congé d'eux, ne sachant trop si elle leur devait des remercîments, mais se trouvant fort heureuse d'être hors de la maison.

Lorsqu'elle eut fait quelques verstes hors du village, elle eut la curiosité de compter son argent. Le lecteur sera sans doute aussi surpris qu'elle le fut elle-même en apprenant qu'au lieu de quatre-vingts kopecks qu'elle croyait avoir, elle en trouva cent vingt. Ses hôtes en avaient ajouté quarante.

Prascovie aimait à redire cette aventure, comme une preuve évidente de la protection de Dieu, qui avait changé tout à coup le cœur de ces malhonnêtes gens. Quelque

temps après, elle courut un danger d'une autre espèce et qui l'effraya beaucoup. Comme elle avait un jour une longue traite à faire, elle partit à deux heures du matin de la station où elle avait couché. Au moment de sortir du
5 village, elle fut attaquée par une troupe de chiens qui l'entourèrent. Elle se mit à courir, en se défendant avec son bâton, ce qui ne fit qu'augmenter leur rage. Un de ces animaux saisit le bas de sa robe et la déchira. Elle se jeta à terre en se recommandant à Dieu. Elle sentit même avec
10 horreur un des plus obstinés appuyer son nez froid sur son cou pour la flairer. "Je pensais, disait-elle, que Celui qui m'avait sauvée de l'orage et des voleurs me préserverait aussi de ce nouveau danger." Les chiens ne lui firent aucun mal : un paysan qui passait les dispersa.

15 La saison avançait : Prascovie fut retenue près de huit jours dans un village par la neige, qui était tombée en si grande abondance que les chemins étaient impraticables aux piétons. Lorsqu'ils furent suffisamment battus par les traîneaux, elle se disposait courageusement à continuer sa
20 route à pied ; mais les paysans chez lesquels elle avait logé l'en dissuadèrent et lui en firent voir le danger. Cette manière de voyager devient alors impossible aux hommes même les plus robustes, qui périraient infailliblement, égarés dans ces déserts glacés, lorsque le vent chasse la neige et
25 fait disparaître les chemins.

Son bonheur amena dans ce village un convoi de traîneaux qui conduisaient des provisions à Ekatherinembourg pour les fêtes de Noël. Les conducteurs lui donnèrent une place sur un de leurs traîneaux. Cependant,
30 malgré les soins que ces braves gens prenaient d'elle, ses habits n'étant point assortis à la saison, elle avait bien de la peine à supporter la rigueur de l'hiver, enveloppée dans une des nattes destinées à couvrir les marchandises. Le froid

devint si violent, pendant la quatrième journée, que, lorsque le convoi s'arrêta, la voyageuse, transie, n'eut pas la force de descendre du traîneau. On la transporta dans le kharstma, auberge isolée à plus de trente verstes de toute habitation, et où se trouvait la station de la poste aux chevaux. Les paysans s'aperçurent qu'elle avait une joue gelée et la lui frottèrent avec de la neige, en prenant le plus grand soin d'elle; mais ils refusèrent absolument de la conduire plus loin, et lui représentèrent qu'elle courait le plus grand danger en s'exposant à voyager sans pelisse par un froid si vif, et qui ne manquerait pas d'augmenter encore. La jeune fille se mit à pleurer amèrement, prévoyant qu'elle ne trouverait plus une occasion aussi favorable et d'aussi bonnes gens pour la conduire. D'autre part, les maîtres du kharstma ne paraissaient point du tout disposés à la garder et voulurent à toute force qu'elle partît avec ceux qui l'avaient amenée. Dans cette position embarrassante, se voyant déçue de l'espoir qu'elle avait d'aller jusqu'à Ekatherinembourg en sûreté, elle s'abandonnait, dans un coin de la chambre, à toute la vivacité de sa douleur.

Ses conducteurs furent touchés de sa situation; ils se cotisèrent pour lui acheter une pelisse de mouton qui, dans le pays, ne coûte que cinq roubles; malheureusement il ne s'en trouva point à vendre: aucun des habitants de cette ville isolée ne voulut faire le sacrifice de la sienne, parce qu'il était difficile de la remplacer. Les paysans offrirent jusqu'à sept roubles à une fille de l'auberge, qui les refusa. Dans cette perplexité, un des plus jeunes conducteurs proposa tout à coup un expédient des plus singuliers, et qui permit à Prascovie de profiter de leur bonne volonté. "Nous lui prêterons, dit-il, tour à tour nos pelisses, ou bien elle prendra la mienne une fois pour toutes, et nous changerons entre nous à chaque verste." Ils y consentirent tous avec

plaisir. On fit aussitôt le calcul de la distance et du nombre de fois que les pelisses devaient être changées : les paysans Russes veulent savoir leur compte, et se laissent difficilement tromper. La voyageuse fut placée sur un traîneau, bien enveloppée dans sa pelisse. Le jeune homme qui la lui avait cédée se couvrit avec la natte dont elle s'était servie jusqu'alors, et, s'asseyant sur ses pieds, se mit à chanter à tue-tête et ouvrit la marche. L'échange des pelisses se fit exactement à chaque poteau des verstes, et le convoi parvint très-heureusement et très-vite à Ekatherinembourg.

Pendant toute la route, Prascovie ne cessa de prier Dieu pour que la santé de ses conducteurs ne souffrît pas de leur bonne action.

En arrivant à Ekatherinembourg, Prascovie logea dans la même auberge que ses conducteurs. L'hôtesse, apprenant de ces derniers une partie des aventures de la jeune fille, et jugeant, d'après leur récit, qu'elle était sans argent, lui fit aussitôt l'énumération des personnes de la ville qui passaient pour être les plus généreuses, et lui conseilla de s'adresser à elles pour obtenir leur protection et les secours nécessaires pour le long voyage qu'elle avait à faire. Elle loua beaucoup, entre autres, une dame Milin, du caractère le plus obligeant, qui faisait beaucoup de bien aux pauvres, et dont la bonté était connue de toute la ville. Les gens de l'auberge confirmèrent la vérité de ce portrait. Lors même que la voyageuse n'aurait pas compris l'intention de l'hôtesse, elle aurait été forcée de chercher un autre gîte. L'auberge était ce qu'on appelle en Russe *postoaïleroï dvor* (maison de repos). Elles sont ordinairement formées d'un vaste hangar pour les chevaux, qui n'a que le toit pour couverture, et dans l'angle duquel est une serre chaude qui en occupe la quatrième partie. Les voyageurs s'arrangent comme ils peuvent dans cette pièce unique, dont le plancher

sert de lit à ceux qui ne peuvent avoir de place sur le poêle. Le lendemain, Prascovie sortit d'assez bonne heure, dans l'intention de se rendre chez Mme Milin ; mais, suivant son habitude, elle commença par aller à l'église, où se trouvait plus de monde qu'elle n'en avait jamais vu rassemblé. C'était un dimanche. La ferveur qu'elle mit à ses prières la fit autant remarquer que le sac et le costume qu'elle portait, et qui annonçait une étrangère voyageuse. Au sortir de l'église, une dame lui demanda qui elle était. Prascovie satisfit à sa demande en quelques mots, et, se disposant bientôt à la quitter, lui fit part de l'intention où elle était d'aller demander l'hospitalité à Mme Milin, dont tout le monde lui avait appris la bienfaisance et l'humanité. Elle parlait à Mme Milin elle-même, qui entendait ainsi son éloge d'une manière qui ne pouvait lui être suspecte de flatterie. Cette bonne dame, avant de se faire connaître à la voyageuse, voulut s'amuser un instant de son embarras. "Cette dame Milin, dit-elle, qu'on vous vante tant, n'est pas aussi bienfaisante que vous l'imaginez. Si vous voulez m'en croire et venir avec moi, je vous procurerai un bien meilleur gîte."

D'après tout le bien qu'on lui avait dit de Mme Milin à l'auberge, Prascovie prit une mauvaise idée de sa nouvelle connaissance : elle la suivit sans oser refuser et sans accepter sa proposition. "Au reste, lui dit Mme Milin, voyant qu'elle ralentissait le pas, si vous tenez si fort à vous rendre chez cette dame, voici sa maison, à deux pas d'ici : entrons chez elle, vous verrez comment vous y serez reçue ; mais promettez-moi que, si l'on ne vous y retient pas, vous viendrez avec moi." Prascovie, sans répondre, entra dans la maison, et s'adressant aux femmes de Mme Milin, leur demanda si leur maîtresse était chez elle. Les femmes, étonnées de cette question faite en présence de leur maîtresse elle-même, ne répondirent rien. "Puis-je voir Mme Milin ?

répéta la voyageuse. — Mais, dit enfin une des femmes, la voilà!" Prascovie, en se retournant, vit Mme Milin qui ouvrait les bras pour la recevoir. "Oh! je savais bien que Mme Milin ne pouvait pas être une méchante femme," dit la jeune fille en lui baisant les mains. Cette petite scène fit le plus grand plaisir à sa bienfaitrice.

Elle envoya chercher son amie, Mme G***, aussi bonne et aussi charitable qu'elle, pour lui recommander la jeune voyageuse, et pour aviser ensemble aux moyens de lui être utile. Après le déjeuner, et lorsque Prascovie se fut un peu familiarisée avec ses nouvelles protectrices, elle leur raconta dans le plus grand détail l'histoire malheureuse de ses parents, et ne leur cacha pas le projet extraordinaire qu'elle avait formé d'aller à Saint-Pétersbourg demander la grâce de son père.

Mme Milin, sans trop croire au succès de son entreprise, ne l'en détourna pas; mais les deux dames résolurent de la retenir jusqu'au printemps. Le froid était devenu excessif. La voyageuse elle-même voyait l'impossibilité de continuer sa route pendant la rigueur de la saison; et les dames, qui voulaient la garder, ne lui parlèrent point encore de ce qu'elles avaient le pouvoir de faire, et de ce qu'elles firent en effet, plus tard, pour l'aider dans son entreprise.

Prascovie se trouvait bien heureuse chez elles. Les caresses et la noble familiarité de ces personnes distinguées avaient un charme tout nouveau pour elle; aussi le souvenir du temps fortuné qu'elle passa dans leur société ne sortait point de sa pensée. Lorsque dans la suite elle racontait cette partie de son histoire, le nom chéri de Mme Milin amenait toujours dans ses yeux des larmes de reconnaissance.

Cependant sa santé se trouvait fort ébranlée: la nuit désastreuse qu'elle avait passée dans la forêt lui avait laissé

un rhume violent que les grands froids n'avaient fait qu'augmenter. Elle profita de son séjour à Ekatherinembourg pour se soigner, et surtout pour apprendre à lire et à écrire. Cette circonstance de sa vie donnerait une bien mauvaise idée de ses parents, pour avoir négligé jusqu'à ce point l'éducation de leur unique enfant, si la pensée d'un exil éternel ne leur avait peut-être fait envisager comme inutile, ou même dangereuse, toute instruction pour leur fille, destinée en apparence à vivre dans les dernières classes de la société. Cette profonde ignorance et l'abandon total dans lequel elle avait vécu jusqu'alors, rendent plus extraordinaire encore l'essor généreux de son âme. Quoi qu'il en soit, Prascovie, occupée en Sibérie des travaux domestiques, avait absolument oublié le peu de lecture qu'elle avait appris dans sa première enfance. Elle se mit à l'étude avec toute l'ardeur et la force de son caractère, et fut, en quelques mois, en état de comprendre un livre de prières que lui avaient donné ses protectrices : on était souvent obligé de l'arracher de cette occupation. Le plaisir qu'elle éprouvait, en trouvant dans ces prières les sentiments naturels de son cœur développés et exprimés d'une manière si claire et si touchante, lui faisait désirer vivement l'instruction. "Combien les gens du monde sont heureux ! disait-elle ; comme ils doivent prier Dieu de bon cœur, étant si bien instruits de leur religion, avec tant de moyens d'exprimer leur dévotion, et tant de sujets de reconnaissance envers la Providence pour les faveurs dont elle les a comblés !"

Mme Milin souriait à ces réflexions de la jeune fille ; mais elle pensait que rien ne devait être impossible à une piété si vraie, à des prières si ardentes. Cette pensée persuada, plus que toute autre chose, les deux charitables dames qu'il fallait la favoriser dans ses projets et l'abandonner à la Providence, qui semblait la protéger si visiblement.

Mme Milin et son amie n'avaient rien négligé, jusqu'alors, pour la dissuader, et lui avaient fait les offres les plus obligeantes, les plus avantageuses, pour la retenir auprès d'elles ; mais rien n'avait pu l'ébranler. Elle se reprochait même le bien-être et le bonheur dont elle jouissait à Ekatherinembourg. "Que fait mon père maintenant, tout seul dans le désert, tandis que sa fille s'oublie ici au milieu de toutes les douceurs de la vie?" Telle était la question que ne cessait de s'adresser Prascovie. Ces dames se décidèrent donc à lui donner les moyens de continuer sa route. Au retour du printemps, Mme Milin, après avoir pourvu à tout ce dont elle pouvait avoir besoin, arrêta pour elle une place sur un bateau de transport ; elle la mit sous la garde d'un homme qui se rendait à Nijeni pour des affaires de commerce, et qui était habitué à ce voyage difficile.

Avant de passer les monts Ourals, qui séparent Ekatherinembourg de Nijeni, on s'embarque sur les rivières qui sortent de ces mêmes montagnes et qui se portent vers le nord. On voyage par eau jusque dans le Tobol, que l'on quitte ensuite pour s'approcher des montagnes.

Le passage n'est ni bien haut ni très-difficile. Lorsqu'on l'a franchi, l'on s'embarque de nouveau sur les eaux qui descendent dans le Volga. Prascovie, n'ayant pas les moyens de se procurer une voiture et de voyager en poste, profita d'une des nombreuses embarcations qui portent en Russie le fer et le sel par la Tchousova et la Khama.

Son conducteur lui épargna tous les embarras de ce long voyage, qu'elle n'aurait pu faire seule sans courir de grands dangers ; mais son malheur voulut que cet homme tombât malade en traversant les défilés et fût contraint de s'arrêter dans un petit village sur les bords de la Khama : elle fut donc encore livrée à elle-même et privée de tout

appui. Elle fit heureusement le trajet jusqu'à l'embouchure de la Khama dans le Volga. Depuis ce lieu, le bateau, remontant le fleuve, était tiré par des chevaux. La voyageuse éprouva dans ce dernier trajet un accident qui lui fit courir les plus grands dangers. Pendant un de ces violents orages qui sont très-fréquents dans ces contrées, les bateliers, voulant éloigner la barque du rivage, poussèrent avec force une grande rame, qui servait de gouvernail, du côté où plusieurs personnes étaient assises sur le bord du bateau, et n'eurent plus le temps de la retirer : trois passagers, au nombre desquels était Prascovie, furent renversés dans le fleuve. On les retira aussitôt, et la jeune fille ne fut point blessée ; mais la honte qu'elle éprouvait de changer de vêtement devant tout le monde fit qu'elle les laissa sécher sur elle : un violent rhume fut la suite de cet accident, qui eut une influence malheureuse sur sa santé.

Les dames d'Ekatherinembourg, qui avaient chargé son conducteur de faire les arrangements nécessaires pour la continuation de son voyage depuis Nijeni, ne l'avaient recommandée à personne dans cette ville, où Prascovie n'avait pas l'intention de s'arrêter : elle se trouva donc, à son arrivée, sans connaissances et sans protection. Les bateliers la déposèrent sur le bord du fleuve avec son petit équipage, qui était devenu plus volumineux par les soins de Mme Milin.

En face du pont où l'on débarque ordinairement sur le rivage du Volga, se trouvent une église et un couvent de religieuses, situés sur une éminence. Elle s'y achemina pour faire ses prières accoutumées, se proposant d'aller ensuite chercher un gîte quelque part dans la ville.

En entrant dans l'église, qui lui parut déserte, elle entendit, au travers de la grille, les chants des religieuses qui achevaient leurs prières du soir, et regarda cette cir-

constance comme de bon augure. "Un jour, se disait-elle, si Dieu favorise mes vœux, je serai de même cachée sous le voile, n'ayant plus d'autre occupation que celle de remercier la Providence de ses faveurs."

Lorsqu'elle sortit de l'église, le soleil se couchait : elle s'arrêta quelque temps sous la porte, frappée de la belle vue qui se présentait à ses regards. La ville de Nijeni-Novogorod, située au confluent de deux grands fleuves, l'Oca et le Volga, offre, du point où elle se trouvait, un des plus beaux sites que l'on puisse contempler : son étendue lui paraissait immense et lui inspirait une espèce de crainte.

En partant d'Ischim, Prascovie ne s'était représenté que les dangers physiques qu'elle pouvait courir : elle était préparée d'avance à braver la faim et les froids les plus rigoureux, la mort elle-même ; mais, depuis que la société commençait à lui être connue, elle entrevoyait des obstacles d'un autre genre contre lesquels tout son courage ne pouvait la soutenir. Après avoir échappé au désert, elle pressentait cette affreuse solitude des grandes villes, où le pauvre est seul au milieu de la foule, et où, comme par un horrible enchantement, il ne voit autour de lui que des yeux qui ne regardent pas et des oreilles sourdes à ses plaintes.

Depuis qu'elle avait connu les dames d'Ekatherinembourg, un nouveau sentiment des bienséances, et un peu d'orgueil peut-être, lui rendaient plus pénibles les démarches auxquelles l'obligeait sa situation. "Hélas ! disait-elle, où trouverai-je des amies comme celles que j'ai quittées ? Me voilà maintenant à plus de mille verstes d'elles. Que deviendrai-je en arrivant à Pétersbourg, lorsque j'approcherai du palais impérial, moi qui tremble de me présenter ici dans une misérable auberge ?"

Ces réflexions s'offrirent avec tant de force à son esprit,

que, pour la première fois, un profond découragement s'empara d'elle et lui arracha des larmes. Le souvenir de son père qu'elle avait abandonné, peut-être inutilement, la remplit de regrets et de terreur. Mais bientôt elle se reprocha sa faiblesse et son manque de confiance en Dieu; elle en demanda pardon à son ange gardien: "Et ce fut lui, sans doute, disait-elle en parlant de cette circonstance de sa vie, qui m'inspira la pensée de rentrer dans l'église pour demander à Dieu le courage que j'avais perdu."

En effet, elle rentra précipitamment pour implorer le secours du ciel. Une religieuse se trouvait dans ce moment près de la porte pour la fermer: frappée du mouvement subit de la jeune étrangère, qui ne l'aperçut pas, ainsi que de la ferveur qu'elle mettait à ses prières, elle l'aborda pour l'interroger et l'avertir qu'il était l'heure de fermer l'église. Prascovie, un peu déconcertée, lui raconta naïvement la cause de sa brusque rentrée dans le temple, lui fit part de la répugnance qu'elle avait d'aller chercher un asile dans une auberge, et finit par la supplier de lui en accorder un dans le couvent, ne fût-ce que dans les cloîtres. La portière lui répondit qu'on ne logeait pas les étrangers dans le couvent, mais que Mme l'abbesse pourrait lui donner quelques secours. "Je n'en demande pas d'autre qu'un asile pour cette nuit, répliqua Prascovie en montrant une bourse qui contenait quelque argent. Des dames charitables m'ont donné les moyens de me passer d'aumônes pour quelque temps, et je ne demande que la protection du couvent pour cette nuit. Demain, je continuerai ma route."

La religieuse consentit à la conduire chez l'abbesse. La respectable supérieure était en prières lorsqu'elles entrèrent dans sa chambre: la portière s'arrêta près de la porte, et se mit à genoux; Prascovie l'imita, et pria Dieu

de lui rendre l'abbesse favorable. Lorsque celle-ci eut fini son oraison, elle s'approcha de la jeune fille, qui restait à genoux, et la releva avec bonté. Prascovie lui dit son nom et le but de son voyage; elle montra son passeport et demanda l'hospitalité pour la nuit, ce qui lui fut accordé. Bientôt entourée de plusieurs religieuses amenées par la curiosité dans l'appartement de l'abbesse, elle répondit aux interrogations multipliées qui lui furent faites, et raconta les aventures pénibles de son voyage avec tant de simplicité et une éloquence si naturelle, qu'elle fit répandre des larmes aux dames qui l'écoutaient et leur inspira le plus vif intérêt. On la combla de caresses et de soins; l'abbesse la logea dans son propre appartement, et forma dès lors le projet de la retenir au couvent et de la compter au nombre de ses novices.

Prascovie s'était proposé depuis longtemps de prendre le voile si son entreprise réussissait. On a vu précédemment que, jusqu'à son arrivée à Ekatherinembourg, elle avait cru que la ville de Kiew était sur le chemin de Pétersbourg. C'était dans cette ville qu'elle s'était promis de faire ses vœux dans la suite; elle espérait voir, en passant, les fameuses catacombes, honorer les reliques des saints qu'elles renferment, et s'arrêter une place, pour l'avenir, dans une des maisons religieuses de cette ville.

Ayant reconnu son erreur, elle ne fit aucune difficulté de choisir le couvent de Nijeni pour sa dernière retraite; mais elle le promit seulement à la supérieure, et, comme on la pressait d'en faire le vœu formel, elle refusa: "Sais-je moi-même, répondit-elle, ce que Dieu exige de moi? Je veux, je désire sincèrement finir ici mes jours; et si telle est la volonté de la Providence, qui pourra s'y opposer?"

Elle consentit à demeurer quelques jours à Nijeni pour se reposer et pour chercher les moyens de se rendre à Mos-

cou ; mais bientôt elle se ressentit de ses fatigues, et tomba dangereusement malade. Depuis sa chute dans le Volga, elle avait une toux profonde qui l'incommodait beaucoup. Une fièvre ardente ne tarda pas à se déclarer ; cependant, quoique les médecins eux-mêmes désespérassent de sa vie, elle n'eut jamais aucune inquiétude. "Je ne crois point, disait-elle, que mon heure soit encore venue, et j'espère que Dieu me permettra d'achever mon entreprise." Elle se remit en effet, quoique très-lentement, et passa le reste de la belle saison au couvent. Dans l'état de faiblesse où elle se trouvait encore, elle ne pouvait continuer son voyage à pied, moins encore sur des chariots de poste : n'ayant aucun moyen de se procurer une voiture commode, elle se vit obligée d'attendre le traînage, pour avoir la possibilité de se rendre à Pétersbourg sans éprouver la fatigue des voitures ordinaires. Elle suivit pendant ce temps les offices et la règle du couvent avec une assiduité qui retarda peut-être son rétablissement, et elle se perfectionna dans ses études. Cette conduite acheva de lui gagner l'estime de l'abbesse et des religieuses, qui prirent pour elle la plus véritable affection, et ne doutèrent point qu'elle n'accomplît un jour sa promesse de revenir prendre le voile dans leur couvent.

Enfin, lorsque les chemins d'hiver furent établis, elle partit pour Moscou, en traîneau couvert, avec des voyageurs qui faisaient la même route. L'abbesse, n'ayant pu lui faire abandonner son entreprise, lui donna une lettre de recommandation pour une de ses amies, Mlle de S***, à Moscou, et l'assura qu'elle pourrait toujours regarder sa maison comme un refuge certain, dans lequel elle serait reçue en fille chérie, quel que fût le succès de son voyage.

Prascovie arriva dans cette dernière ville sans embarras et sans accidents. Mlle de S*** eut pour elle beaucoup

d'égards et de soins, et la retint quelques jours pour lui chercher un compagnon de voyage jusqu'à Pétersbourg.

Elle partit avec un marchand qui voyageait avec ses propres chevaux, et qui demeura vingt jours en chemin. Outre les lettres de recommandation qui lui avaient été remises par les dames d'Ekatherinembourg, elle en reçut une de Mlle de S*** pour Mme la princesse de T***, personne respectable et très-âgée. Telles étaient ses ressources lorsqu'elle arriva dans la capitale, vers le milieu de février, environ dix-huit mois après son départ de la Sibérie, avec autant de courage et d'espoir qu'elle en avait le premier jour de son voyage.

Elle logea chez son conducteur, sur le canal d'Ekatherinski, et fut quelque temps comme perdue dans cette grande ville, avant de savoir ce qu'elle devait entreprendre, et comment remettre ses lettres de recommandation: ce qui lui fit perdre un temps précieux.

Le marchand, occupé de son commerce, ne songeait guère à elle; il s'était cependant chargé de trouver la demeure de la princesse de T***; mais, avant d'avoir accompli sa promesse, il fut obligé de partir pour Riga, laissant Prascovie sous la garde de sa femme, qui la traitait fort bien, sans pour cela lui être d'aucun secours pour ses projets.

La lettre de Mme de G*** était adressée à une personne qui logeait de l'autre côté de la Néva. Comme l'adresse en était bien détaillée, Prascovie, quelques jours après le départ du marchand, se mit en chemin avec son hôtesse pour Wassili-Ostrow. Mais la Néva était ébranlée, la débâcle des glaces approchait, et la police ne permettait plus le passage. Elle revint donc au logis, désolée de ce contre-temps. Dans l'embarras où elle se trouvait, un des habitués de la maison du marchand lui conseilla, très-mal à propos, de donner une

supplique au Sénat pour obtenir la révision du procès de son père, et s'offrit de trouver un écrivain pour la rédiger. Le succès de celle qu'elle avait adressée au gouverneur de Tobolsk la décida. On lui fit écrire une supplique très-mal conçue et n'ayant pas la forme requise, sans lui donner la moindre notion sur la manière dont elle devait être présentée. Ce projet ne lui permit pas de remettre avec l'activité nécessaire ses lettres de recommandation, qui auraient pu lui être bien plus utiles.

Munie de sa supplique, notre intéressante solliciteuse se rendit un matin au Sénat, monta le grand escalier, et pénétra jusque dans une des chancelleries; mais elle se trouva fort embarrassée parmi tant de monde, ne sachant à qui s'adresser. Les secrétaires, dont elle s'approchait avec sa supplique, lui jetaient un coup d'œil et se remettaient froidement à écrire; d'autres personnes qui la rencontraient dans la chambre, au lieu de l'écouter et de recevoir sa supplique, se détournaient d'elle, comme on ferait d'un meuble ou d'une colonne qui barre le chemin. Enfin un des invalides, gardes de la chancellerie, qui traversait rapidement la salle, l'ayant rencontrée, se détourna sur la droite pour passer, tandis que Prascovie en faisait autant du même côté pour lui faire place, de manière qu'ils se heurtèrent rudement. Le vieux garde, de mauvaise humeur, lui demanda ce qu'elle voulait. La jeune fille lui présenta sa supplique, en le priant de la donner au Sénat. Cet homme, la croyant une mendiante, pour toute réponse la prit par le bras et la mit à la porte. Elle n'osa plus rentrer, et demeura le reste de la matinée sur l'escalier, dans l'intention de présenter sa supplique au premier sénateur qu'elle rencontrerait. Elle vit plusieurs personnes descendre de voiture et monter l'escalier, ayant des étoiles sur la poitrine: elles avaient toutes une épée, des bottes et un uniforme; quelques-unes avaient des épaulettes.

Elle pensa que c'étaient des officiers et des généraux, attendant toujours de voir arriver un sénateur, qui, d'après l'idée qu'elle s'en était formée, devait avoir quelque chose de particulier qui le ferait reconnaître et n'offrit sa supplique à personne. Enfin, vers trois heures après midi, tout le monde s'écoula, et Prascovie, se voyant seule, se retira la dernière, fort étonnée d'avoir vu tant de monde au Sénat sans rencontrer un sénateur. À son retour, elle fit part de son observation à la marchande, qui eut beaucoup de peine à lui faire comprendre qu'un sénateur était fait comme un autre homme, et que ceux qu'elle avait vus étaient précisément les sénateurs auxquels elle aurait dû remettre sa supplique.

Le lendemain à l'heure de la rentrée du Sénat, elle se trouva sur l'escalier, et présenta son écrit à tous les arrivants pour ne pas manquer les sénateurs, sur la nature desquels il lui restait encore quelques doutes; mais personne ne voulut le recevoir. Elle vit enfin arriver un gros monsieur avec un cordon rouge, un uniforme rouge, une étoile de chaque côté de la poitrine, et l'épée au côté. "Pour cette fois, se dit à elle-même la solliciteuse, c'est un sénateur, ou il n'y en a point dans le monde!" Elle s'approcha de lui et lui présenta son papier, en le suppliant de vouloir bien lui donner cours: comme elle barrait le chemin, un laquais du sénateur l'écarta doucement du passage; et son maître, croyant qu'elle demandait l'aumône, lui dit: "Dieu vous bénisse!" et monta l'escalier.

Prascovie retourna pendant plus de quinze jours au Sénat sans obtenir plus de succès. Souvent, fatiguée de rester debout dans un escalier froid et humide, elle s'accroupissait sur une des marches pour réchauffer ses pieds glacés, cherchant dans la physionomie des passants et des employés quelques signes de compassion et de bienveillance,

qu'elle y aurait certainement trouvés s'ils avaient connu sa situation.

Telle est la constitution de la société dans les grandes villes: la misère et l'opulence, le bonheur et l'infortune se croisent sans cesse, et se rencontrent sans se voir; ce sont deux mondes séparés qui n'ont aucune analogie, mais entre lesquels un petit nombre d'âmes compatissantes, marquées par la Providence, établissent des points rares de communication.

Un jour, cependant, un des employés, qui l'avait sans doute remarquée précédemment, s'arrêta près d'elle, prit la supplique, et sortit de sa poche un paquet de papiers. La malheureuse conçut un instant d'espoir; mais le paquet était une somme d'assignations, parmi lesquelles il en prit une de cinq roubles, la mit dans la supplique, et, rendant le tout à la suppliante, rentra dans l'appartement et disparut. Prascovie, toute déconcertée, serra l'assignation et se retira. "Je suis sûre, disait-elle un jour à son hôtesse, que si un frère de Mme Milin se trouvait parmi les sénateurs, il aurait pris ma supplique sans me connaître."

Les fêtes de Pâques, pendant lesquelles le Sénat ne s'assemble pas, lui donnèrent quelque repos: elle en profita pour faire ses dévotions. En se livrant à ce pieux exercice, elle renouvela ses prières pour le succès de son entreprise; et telle était la sincérité de sa foi, qu'après sa communion elle revint persuadée qu'on prendrait sa supplique au Sénat la première fois qu'elle s'y présenterait; ce qu'elle n'hésita point d'annoncer à la marchande comme une chose certaine. Cette dernière était bien loin de partager son espérance, et lui conseilla d'abandonner cette voie: cependant, comme, le jour de la rentrée du Sénat, elle avait des affaires au quai Anglais, voyant Prascovie s'acheminer à pied, elle lui offrit de la conduire en droschky. "Je ne sais, lui dit-

elle en chemin, comment vous n'êtes pas découragée de tant de démarches inutiles! À votre place, je laisserais là le Sénat et les sénateurs, qui ne feront jamais rien pour vous; c'est tout comme, ajouta-t-elle en lui montrant la statue de Pierre le Grand qui se trouvait près d'elle, c'est tout comme si vous offriez votre supplique à cette statue que voilà: vous n'en obtiendrez rien de plus.

— "J'espère, répondit Prascovie, que ma foi me sauvera. Aujourd'hui je ferai ma dernière démarche au Sénat, et l'on prendra sûrement ma supplique: Dieu est tout-puissant: oui, ajouta-t-elle en descendant du droschky, Dieu est tout-puissant et peut, si telle est sa volonté, forcer cet homme de fer à se baisser et à prendre ma supplique." La marchande, à ces mots, fit un grand éclat de rire, et Prascovie, revenue de son enthousiasme, en rit elle-même; cependant elle n'avait exprimé que sa pensée.

Tandis qu'elle examinait la statue, sa compagne lui fit observer que le pont de la Néva, qui était tout près, était replacé; des voitures sans nombre se rendaient à Wassili-Ostrow et en revenaient. "Avez-vous la lettre de recommandation pour Mme de L***? lui demanda-t-elle; je ne suis pas pressée, et je puis vous conduire à sa porte." Il était de bonne heure encore, et Prascovie y consentit. Elles passèrent le pont: le fleuve, qui n'était quinze jours auparavant qu'une plaine de glaçons mouvants, dégagé maintenant de toutes ses neiges et couvert de vaisseaux et d'embarcations de toute espèce, la surprit agréablement. Tout était en mouvement autour d'elle; le temps était superbe; elle sentait redoubler son courage, augurant bien de la visite qu'elle allait faire. "Il me semble, dit-elle en embrassant sa conductrice, que Dieu est avec moi et qu'il ne m'abandonnera pas."

Elle trouva Mme de L*** déjà prévenue de son arrivée

par une lettre d'Ekatherinembourg, et reçut d'obligeants reproches lorsqu'on apprit qu'elle était depuis si longtemps à Pétersbourg. La réception affectueuse et cordiale qu'elle éprouvait lui rappela vivement la maison et la société de Mme Milin. Lorsque la connaissance fut faite et la familiarité bien établie, Prascovie développa le plan qu'elle avait formé pour obtenir la délivrance de son père, et conta les démarches infructueuses qu'elle avait déjà faites au Sénat. M. de L*** examina sa supplique, et trouva qu'elle n'était pas dressée dans les formes.

"Personne mieux que moi, lui dit-il, n'aurait pu vous aider dans cette affaire: un de mes proches parents occupe un emploi d'assez grande importance au Sénat; mais je vous avouerai, comme je le ferais à une ancienne connaissance et à une amie, que nous sommes brouillés depuis quelque temps. Cependant l'occasion est trop belle, et la brouillerie de trop peu d'importance, pour que j'hésite à faire les premiers pas; nous voilà d'ailleurs au temps de Pâques, et je serai charmé que vous soyez la cause de notre réconciliation."

On garda la jeune fille à dîner; plusieurs convives arrivèrent peu à peu, et lui témoignèrent le plus vif intérêt. Au moment où l'on allait se mettre à table, le parent dont on a parlé se présenta tout à coup dans la salle à manger, en disant: "*Christos voscres*," suivant l'usage au temps de Pâques. Il n'y eut point d'autre explication que des embrassements les plus sincères. M. de L***, profitant de la bonne disposition de son parent, lui présenta la jeune Sibérienne. On s'entretint de son affaire pendant le dîner, et tout le monde convint qu'en lui conseillant de s'adresser au Sénat on lui avait indiqué une mauvaise voie. La révision du procès de son père, en suivant toutes les formes de la justice, aurait pu durer bien longtemps: on pensait qu'il serait

beaucoup plus avantageux de s'adresser directement à la bonté de l'empereur, et l'on promit d'en chercher les moyens avec le temps. Enfin, tous les convives l'avertirent de ne plus s'exposer aux aventures du Sénat, dont le récit avait fort amusé la société. Vers le soir, Mme de L*** la fit reconduire chez le marchand par son domestique.

En revenant chez son hôte, Prascovie admirait comment la Providence l'avait conduite chez M. de L*** au moment de la réconciliation des deux parents, et comme pour les lui rendre favorables; et lorsqu'elle passa devant le Sénat, elle se rappela la prière qu'elle avait faite à Dieu de ne plus y retourner qu'une fois. "Sa bonté, pensait-elle, a fait plus que je ne lui avais demandé: car je ne serai plus obligée d'y retourner; et cet homme de fer aussi m'a rendu service, par la grâce de Dieu, dit-elle en regardant la statue de Pierre le Grand: sans lui je n'aurais peut-être pas vu que le pont était rétabli; je n'aurais pas fait la connaissance de ces bons amis qui m'ont promis leur secours, et par la protection desquels j'espère obtenir la liberté de mon père."

Telles étaient les réflexions de Prascovie, dont la foi la plus vive dirigeait et soutenait toutes les démarches. Cependant, malgré tout l'intérêt que prenaient à elle ses amis de Wassili-Ostrow, son bonheur devait avoir une autre source.

L'hôte de Prascovie, revenu depuis quelques jours de Riga, avait été surpris de la trouver encore chez lui, et s'était mis aux enquêtes pour trouver la maison de la princesse T***, pour laquelle la jeune fille avait une lettre de recommandation; cette dame, prévenue aussi de l'arrivée prochaine de la jeune voyageuse, l'attendait chez elle.

Le marchand la vit et reçut l'ordre d'amener Prascovie. Celle-ci quitta la maison qu'elle avait habitée pendant deux mois, et surtout sa bonne hôtesse, avec beaucoup de regrets;

mais la protection d'une grande dame favorisait tellement ses espérances, que ce puissant intérêt l'emporta bientôt sur sa tristesse.

Lorsqu'elle arriva chez la princesse avec son conducteur, le portier lui ouvrit la porte. Prascovie, le voyant tout galonné, crut que c'était encore un sénateur qui sortait de la maison, et lui fit la révérence : "C'est le portier de la princesse," lui dit à voix basse le marchand. Arrivée au haut de l'escalier, le portier donna deux coups de sonnette dont elle ne comprit pas bien la raison : mais comme elle avait vu quelquefois des sonnettes à la porte des boutiques, elle pensa que c'était une précaution contre les voleurs. En entrant dans le salon, elle fut intimidée par l'air de cérémonie et par le silence qui y régnaient : jamais elle n'avait vu d'appartement si orné, et surtout si bien éclairé. La société était nombreuse et disposée en groupes : les jeunes gens jouaient autour d'une table dans un coin de la chambre ; et tous les regards étaient fixés sur elle. La vieille princesse était à une partie de boston avec trois autres personnes ; dès qu'elle aperçut la jeune fille, elle lui ordonna de s'approcher. "Bonjour, mon enfant, lui dit-elle. Avez-vous une lettre pour moi ?" Malheureusement Prascovie avait oublié de la préparer ; elle fut obligée de tirer un petit sac de son sein et d'en sortir péniblement la lettre. Les jeunes personnes présentes chuchotaient et riaient tout bas. La princesse prit la lettre et la lut avec attention. Pendant ce temps, un des partners qui avait arrangé son jeu et que cette visite ennuyait fort, jouait impatiemment des doigts sur la table, en regardant la nouvelle arrivée qui venait troubler son plaisir, et qui crut reconnaître en lui le gros monsieur qui avait refusé sa supplique au Sénat. Lorsqu'il vit la princesse replier sa lettre, il dit d'une voix formidable : "Boston !" Prascovie, déjà déconcertée, voyant qu'il la

regardait fixement, crut qu'il lui adressait la parole, et répondit: "Que vous plaît-il, monsieur?" ce qui fit rire tout le monde. La princesse lui dit qu'elle était charmée de connaître sa bonne conduite et son amour pour ses parents: elle promit de lui être utile; et, après avoir dit quelques mots en Français à une dame de sa maison, elle la congédia d'un signe de tête.

Pendant les premiers jours qu'elle passa chez sa nouvelle protectrice, Prascovie se trouva fort isolée et fort embarrassée; elle aurait préféré être retenue chez ses amis de Wassili-Ostrow, ou même chez le marchand. Cependant, après quelques jours, elle fut plus à son aise dans la maison, et fit connaissance avec les personnes qui l'habitaient. Les domestiques étaient aussi obligeants que leur maîtresse était bonne et généreuse. Elle mangeait à la table de la princesse, que son grand âge et ses infirmités empêchaient souvent de paraître, et n'avait jamais l'occasion de lui parler en particulier. Bientôt les personnes de la société s'accoutumèrent à sa présence et ne s'occupèrent plus d'elle. La jeune étrangère avait fait souvent parler à la princesse du but de son voyage et de ses espérances; mais, soit que cette dame en regardât le succès comme impossible, soit que les personnes qui s'étaient chargées de lui parler l'eussent négligé, ses prières n'eurent aucun résultat, et toutes ses espérances étaient uniquement fondées sur la protection de ses amis de Wassili-Ostrow, qu'elle voyait assez souvent.

Pendant qu'elle était encore chez son premier hôte, un officier de la chancellerie, M. V***, secrétaire des commandements de S. M. I. l'impératrice mère, lui avait conseillé de présenter une requête pour obtenir des secours, et s'était chargé lui-même de la faire parvenir. M. V***, croyant secourir un pauvre ordinaire, lui avait destiné cin-

quante roubles, et lui fit dire de passer chez lui. Elle s'y présenta le matin lorsqu'il était en ville, et fut reçue par Mme V***, qui l'accueillit amicalement, et qui entendit le récit de ses aventures avec autant de surprise que de plaisir. La jeune fille était enfin sur la route qui devait la conduire bientôt à l'accomplissement de tous ses vœux. Mme V*** la pria d'attendre le retour de son mari ; et, dans la longue conférence qu'elles eurent ensemble, cette dame sentit redoubler l'intérêt qu'elle avait conçu au premier abord pour Prascovie.

Lorsque les personnes d'un vrai mérite, lorsque les âmes bonnes se rencontrent pour la première fois, elles ne font point connaissance : on peut dire qu'elles se reconnaissent comme de vieux amis, qui n'étaient séparés que par l'éloignement ou l'inégalité des conditions.

Dans la première heure que Prascovie passa chez cette dame, elle reconnut avec transport cet accueil simple et cordial qui ne l'avait jamais trompée dans ses espérances, et pressentit son bonheur ; elle trouvait dans son cœur plus de confiance qu'elle n'en avait jamais éprouvé. Ses prières, écoutées par la bienveillance et soutenues par l'espoir, eurent toute la chaleur qui devait en assurer le succès.

À son retour, M. V*** partagea les sentiments de son épouse, et ne voulut point offrir à la jeune fille le secours qu'il lui avait destiné sans la connaître. Comme il devait retourner à la cour incessamment, il promit de la recommander à Sa Majesté, si le temps et les affaires le permettaient, et la pria de dîner chez lui pour recevoir sa réponse.

L'impératrice ordonna que Prascovie lui fût présentée le même soir à six heures. La voyageuse ne s'attendait point à tant de bonheur. Lorsqu'elle en reçut l'assurance,

elle pâlit et fut prête à se trouver mal. Au lieu de remercier M. V***, elle leva vers le ciel ses yeux pleins de larmes. "O mon Dieu! s'écria-t-elle, je n'ai donc pas mis en vain mon espoir en vous!" Pleine du trouble qui l'agitait et ne sachant comment témoigner sa reconnaissance à son nouveau protecteur, elle baisait les mains de Mme V***. "Vous seule, lui disait-elle, êtes digne de faire agréer mes remercîments à l'homme bienfaisant dont j'attends la délivrance de mon père!"

Vers le soir, sans rien changer à son costume simple, on donna quelques soins à sa toilette, et M. V*** la conduisit à la cour. En approchant du palais impérial, elle pensait à son père qui lui en avait représenté l'entrée comme si difficile. "S'il me voyait maintenant! disait-elle à son conducteur; s'il savait devant qui je vais paraître! quelle joie n'éprouverait-il pas! Mon Dieu! mon Dieu! achevez votre ouvrage!"

Sans faire la moindre demande sur la manière dont elle devait se présenter, ni sur ce qu'elle devait dire, elle entra sans trouble dans le cabinet de l'impératrice. Sa Majesté la reçut avec sa bonté connue et l'interrogea sur les circonstances de son histoire, qu'elle désirait connaître, d'après le récit que lui en avait fait M. V***. Prascovie répondit avec une assurance modeste, comme aurait pu le faire une personne possédant l'usage du monde. Elle parla du but de son voyage; persuadée de l'innocence de son père, elle ne demanda point sa grâce, mais la révision de son procès. Sa Majesté loua son courage, sa piété filiale; elle promit de la recommander à l'empereur, et lui fit remettre aussitôt trois cents roubles pour ses premiers besoins, en attendant de nouveaux bienfaits.

Prascovie sortit du palais tellement pénétrée de son bonheur et de la bonté de l'impératrice, que, lorsqu'à son

retour Mme V*** lui demanda si elle était contente de sa présentation, elle ne put répondre que par un torrent de larmes.

Pendant son absence, une dame de la maison de la princesse T***, ne la voyant pas revenir depuis le matin, interrogea le domestique qui l'avait accompagnée, et apprit de lui qu'il l'avait vue monter en voiture avec M. V*** pour se rendre à la cour : on était donc informé de sa présentation. Lorsqu'elle rentra vers les neuf heures du soir, elle fut aussitôt, et pour la première fois, appelée au salon : le succès qu'elle venait d'obtenir avait opéré une petite révolution dans l'esprit de tout le monde. Son bonheur fit le plus grand plaisir à ses amis, et parut en faire davantage encore aux personnes qui ne lui avaient témoigné jusqu'alors que de l'indifférence. On observa qu'elle avait une jolie tournure et de beaux yeux. Lorsqu'elle raconta les promesses de Sa Majesté, et les espérances qu'elle en avait conçues pour la délivrance de son père, on trouva cela tout naturel et fort aisé. Plusieurs des membres de la société s'offrirent généreusement de parler au ministre en sa faveur et de la protéger ; enfin le contentement parut général, et le joueur de boston, après que les remises furent achevées, donna lui-même des marques sensibles d'intérêt.

Elle se retira bientôt dans sa chambre pour se mettre en prières, et pour remercier Dieu des faveurs inattendues qu'elle venait d'en recevoir. Son bonheur lui ôta pendant plusieurs heures le sommeil, qui l'avait fuie si souvent pour des causes bien différentes.

Lorsqu'elle se réveilla le lendemain, et que le souvenir de tout ce qui s'était passé la veille rentra dans sa mémoire, elle fit un cri de joie : " N'est-ce pas un songe trompeur qui m'abuse ? est-il bien vrai que j'aie vu l'impératrice ? qu'elle m'ait parlé avec tant de bonté ?"

Les transports de sa joie augmentaient à mesure que ses idées plus claires se débarrassaient des vapeurs du sommeil. Elle s'habilla promptement, et, afin de s'assurer encore de la réalité des événements de la veille, elle courut aussitôt ouvrir un tiroir dans lequel se trouvait l'argent qu'elle avait reçu par ordre de Sa Majesté.

Quelques jours après, l'impératrice mère lui fit assigner une pension, et voulut bien elle-même la présenter à l'empereur et à l'impératrice régnante, qui l'accueillirent aussi favorablement. Elle reçut de leur générosité un présent de cinq mille roubles, et des ordres furent donnés pour la révision du procès de son père.

Le vif intérêt qu'elle inspira bientôt à M. de K***, ministre de l'intérieur, ainsi qu'à toute sa famille, aplanit toutes les difficultés. Cet homme respectable possédait deux avantages qui se trouvent rarement réunis dans les personnes en place: le pouvoir et le désir d'obliger; et plus d'une fois les services qu'il aimait à rendre prévinrent les démarches des malheureux. M. de K*** mit toute l'obligeance qui lui était naturelle à terminer la révision du procès dont il était chargé; et, depuis ce moment, l'intéressante solliciteuse n'eut plus aucune inquiétude sur son sort à venir. Connue à la cour et favorisée du ministre, Prascovie voyait avec plus de surprise encore que de joie l'empressement subit que le public lui témoignait. Les ministres étrangers et les personnes les plus considérables de la ville voulurent la voir, et lui donnèrent des marques de bienveillance.

La princesse Y*** et Mme W*** lui assurèrent l'une et l'autre une pension de cent roubles.

Cette faveur générale n'influa point sur sa manière d'être, et ne lui donna jamais le moindre mouvement de vanité. Elle avait dans le monde cette assurance que donne la

simplicité, j'oserai dire cette hardiesse de l'innocence, qui ne croit pas à la méchanceté des autres.

L'étude approfondie du monde ramène toujours ceux qui l'ont faite avec fruit à paraître simples et sans prétentions : en sorte que l'on travaille quelquefois longtemps pour arriver au point par où l'on devrait commencer. Prascovie, simple en effet et sans prétentions, n'avait besoin d'aucun effort pour le paraître et ne se trouvait jamais déplacée dans la bonne société. Un jugement sain, un esprit juste et naturel, suppléaient à son ignorance profonde de toute chose, et souvent ses réponses inattendues et fermes déconcertèrent les indiscrets.

Un jour, quelqu'un l'interrompit au milieu de son récit, en présence d'une nombreuse assemblée, et lui demanda pour quel crime son père avait été condamné à l'exil. À cette question peu délicate, un profond silence annonça la désapprobation de la société. La jeune fille, jetant sur l'indiscret un regard plein d'une juste et froide indignation : "Monsieur, lui répondit-elle, un père n'est jamais coupable pour sa fille, et le mien est innocent."

Lorsqu'elle racontait les détails de son histoire et développait sans y penser les qualités de son noble caractère, elle n'était jamais animée par l'enthousiasme qu'elle inspirait à ses auditeurs. Elle ne parlait que pour satisfaire aux demandes qu'on lui faisait. Ses réponses étaient toujours dictées par un sentiment d'obéissance, jamais par le désir de briller ou même d'intéresser personne. Les éloges qu'on lui prodiguait excitaient son étonnement, et lorsqu'ils étaient outrés ou même de mauvais goût, son mécontentement devenait visible.

Le temps qu'elle passa dans la capitale, en attendant le décret de rappel de son père, lui donna des jouissances innombrables. Tout était nouveau pour elle, tout l'intéres-

sait. Les personnes qu'elle voyait fréquemment admiraient les jugements pleins de sens qu'elle portait sur les divers objets de ses observations. Deux dames de la cour, qu'elle avait prises dans une affection particulière, les comtesses de W***, lui proposèrent un jour de voir l'intérieur du palais impérial, et s'amusèrent beaucoup de la surprise que lui causaient à chaque pas tant de richesses réunies et de si vastes appartements. Lorsqu'elle entra dans la magnifique salle de Saint-Georges, elle fit le signe de la croix, croyant entrer dans une église. Elle revit, sans les reconnaître, quelques salons qu'elle avait déjà parcourus lors de sa présentation, tant elle était alors préoccupée de sa situation et du sujet important qui l'y amenait.

Comme elle passait dans une grande pièce, l'esprit frappé par tant de merveilles, une des dames lui fit remarquer le trône. Elle s'arrêta tout à coup, saisie de respect et de crainte. "Ah! c'est donc là, dit-elle, le trône de l'empereur! Voilà donc ce que je craignais si fort en Sibérie!" L'effroi que lui causait jadis cette idée, le souvenir des bienfaits de l'empereur, la pensée de la délivrance prochaine de son père, remplirent son cœur reconnaissant d'un trouble inexprimable. Elle joignait les mains en pâlissant. "Voilà donc, répétait-elle d'une voix altérée, et prête à se trouver mal, le trône de l'empereur!" Elle demanda la permission de s'en approcher, et s'avança toute tremblante, soutenue par ses deux conductrices, vivement touchée elles-mêmes de cette scène inattendue. Prascovie, à genoux au pied du trône, en baisait les marches avec transport et les mouillait de ses larmes. "O mon père, s'écriait-elle, voyez où la puissance de Dieu m'a conduite! O mon Dieu, bénissez ce trône, bénissez celui qui l'occupe, et faites que ses jours soient remplis de tout le bonheur dont il m'a comblée!"

On eut quelque peine à l'entraîner dans un autre ap-

partement ; mais elle demanda bientôt à se retirer, fatiguée des vives émotions qu'elle venait d'éprouver, et l'on remit à un autre jour la visite du reste du palais.

Quelque temps après, les deux dames la conduisirent à l'Ermitage. Ce superbe palais, dont les richesses et l'élégance donnent l'idée d'une féerie, lui causa plus de plaisir que tout ce qu'elle avait admiré jusqu'alors. Elle voyait pour la première fois des tableaux, et parut prendre un grand plaisir à les examiner. Elle reconnut d'elle-même plusieurs sujets tirés de l'Écriture sainte ; mais en passant devant un grand tableau de Luca Giordano, qui représente Silène ivre, soutenu par des bacchantes et des satyres : "Voilà, dit-elle, un vilain tableau ! Que représente-t-il ?" On lui répondit que le sujet était tiré de la Fable. Elle demanda de quelle fable. Comme elle n'avait aucune idée de la mythologie, il eût été difficile de lui en donner une explication satisfaisante. "Tout cela n'est donc pas vrai ? disait-elle. Voilà des hommes avec des pieds de chèvre. Quelle folie de peindre des choses qui n'ont jamais existé, comme s'il en manquait de véritables !" Elle apprenait ainsi, à l'âge de vingt et un ans, ce qu'on apprend ordinairement dans l'enfance. Cependant sa curiosité ne la rendait jamais indiscrète : elle faisait rarement des questions, et tâchait de comprendre ou de deviner elle-même ce que ses observations lui présentaient de singulier et de nouveau.

Rien ne l'intéressait autant que de se trouver dans une société de personnes instruites qui ne faisaient pas attention à elle, et d'entendre leurs discours ; elle regardait alors tour à tour chaque interlocuteur à mesure qu'il parlait, et l'écoutait avec une attention particulière, n'oubliant rien de ce qu'elle avait entendu ou pu comprendre.

Lorsqu'elle était avec ses connaissances intimes, elle ramenait involontairement la conversation sur l'accueil bien-

veillant que lui avaient fait les deux impératrices. Elle rappelait avec sensibilité chacune de leurs paroles, et ne pouvait en parler sans que des larmes de reconnaissance vinssent humecter ses paupières ; elle était heureuse alors d'entendre chacun enchérir sur les sentiments d'admiration qu'elle témoignait, et s'étonnait de ce qu'on n'en parlait pas assez souvent à son gré.

L'ukase du rappel de son père tarda cependant plus qu'elle ne s'y était attendue. Tandis que ses amis aplanissaient les difficultés de cette affaire, Prascovie n'oubliait point les deux prisonniers qui, lors de son départ d'Ischim, lui avaient offert de partager leur petit trésor avec elle. Souvent elle avait parlé d'eux aux personnes qui pouvaient influer sur leur sort : mais ses protecteurs lui avaient unanimement conseillé de ne pas ajouter cette démarche à celle qu'on faisait en faveur de son père, et la crainte seule de nuire à la cause de ses parents avait pu l'empêcher de suivre ses bonnes intentions. Heureusement pour ces malheureux, la bonté de l'empereur lui donna l'occasion de leur être utile. Lorsque l'ukase définitif de la délivrance de son père fut expédié en Sibérie, en lui faisant annoncer cette heureuse nouvelle, Sa Majesté chargea le ministre de lui demander si elle n'avait rien à désirer personnellement pour elle-même. Elle répondit aussitôt que si l'empereur voulait encore lui accorder une grâce après l'avoir comblée de bonheur par la délivrance de son père, elle le suppliait d'accorder la même faveur aux deux infortunés compagnons de ses parents. M. de K*** rendit compte à l'empereur de la noble reconnaissance qui portait la jeune fille à sacrifier les faveurs de Sa Majesté pour rendre service à deux hommes qui lui avaient offert quelques kopecks à son départ de la Sibérie. Son désir fut exaucé, et l'ordre de leur rappel partit quelques jours après celui qui concernait son père.

Ainsi, le mouvement de générosité qui avait porté ces deux hommes à secourir, de leurs faibles moyens, la voyageuse à son départ, leur valut la liberté.

Prascovie, ayant obtenu tout ce qu'elle désirait, songea bientôt à remplir son vœu, et repartit en pèlerinage pour Kiew. Ce fut en remplissant ce pieux devoir et en méditant sur tout ce que la Providence avait fait en sa faveur, qu'elle prit la détermination irrévocable de consacrer ses jours à Dieu. Tandis qu'elle se préparait à ce sacrifice, et qu'elle prenait le voile à Kiew, son père recevait, en Sibérie, la nouvelle inattendue de sa liberté ; sa fille était partie depuis plus de vingt mois, et, par une fatalité inexplicable, ses parents n'avaient jamais reçu de ses nouvelles. Pendant cet intervalle, l'empereur Alexandre était monté sur le trône : à son heureux avénement un grand nombre de prisonniers avaient été rappelés, mais ceux d'Ischim n'étaient pas du nombre. Le sort de Lopouloff et de sa femme n'en était devenu que plus cruel. Privés désormais de tout espoir, ainsi que de la présence de l'enfant chérie qui les avait aidés à supporter la vie, ils étaient prêts à succomber sous le poids de leurs maux lorsqu'un courrier du gouverneur de Tobolsk vint les tirer de cet abîme. Ils reçurent, avec l'ukase de leur délivrance, un passeport pour rentrer en Russie et une somme d'argent pour leur voyage.

Cet événement et les circonstances qui l'avaient amené firent beaucoup de bruit en Sibérie. Les habitants d'Ischim qui connaissaient Lopouloff, ainsi que les prisonniers qui se trouvaient dans le village, vinrent chez lui dès qu'ils en eurent connaissance. Ceux de ses anciens compagnons d'infortune qui tournaient en ridicule l'entreprise de Prascovie, ceux surtout qui lui avaient refusé les secours dont ils pouvaient disposer pour son voyage, auraient bien voulu maintenant y avoir contribué. Lopouloff reçut les félicita-

tions de tout le monde avec reconnaissance; et son bonheur aurait été complet, sans le regret qu'il éprouvait de laisser en captivité ses deux amis, dont il ignorait encore la bonne fortune.

Ces deux hommes, déjà vieux, étaient en Sibérie depuis la révolte de Pougatcheff, dans laquelle ils avaient été malheureusement impliqués dans leur jeunesse. Lopouloff s'était plus étroitement lié avec eux depuis le départ de sa fille: eux seuls, parmi toutes ses connaissances, avaient pris un intérêt sincère au sort de la voyageuse. Pendant longtemps leurs entretiens ne roulaient que sur elle, et sur les chances heureuses ou malheureuses qu'ils prévoyaient tour à tour, suivant que la crainte ou l'espérance les agitait. Lopouloff offrit de leur laisser une partie des secours qu'il avait reçus; mais ils n'acceptèrent pas son offre. "Nous n'en avons pas besoin, dit l'un d'eux, et j'ai encore la pièce d'argent que votre fille a refusée à son départ."

Il n'entrait dans ce refus aucune jalousie; mais un profond découragement accablait ces deux infortunés, depuis la nouvelle qui les séparait de leur unique ami. Ils se rappelèrent la promesse que leur fit, en partant, Prascovie, de s'intéresser à eux, persuadés, ainsi que tous les habitants d'Ischim, d'après mille bruits qui couraient dans le public, de la faveur sans bornes qu'elle avait obtenue: ils se crurent oubliés; et n'osant se plaindre à son père, ils renfermaient en leur cœur le sombre chagrin qui les dévorait.

La veille du jour où Lopouloff devait les quitter, ils voulurent prendre congé de lui pour n'avoir pas la douleur d'assister à son départ: ils sortirent de chez lui à neuf heures du soir, et se retirèrent, le cœur navré de toutes les douleurs que les hommes peuvent supporter sans mourir.

Après leur départ, Lopouloff et sa femme pleurèrent longtemps sur le sort de leurs deux amis. "Sans doute,

disaient-ils, notre fille ne les a pas oubliés; peut-être encore, avec le temps, obtiendra-t-elle leur grâce: nous l'engagerons à faire de nouvelles démarches en leur faveur." Avec ces idées consolantes, ils se couchèrent, pour être prêts à partir le lendemain de bonne heure.

Ils étaient à peine endormis, qu'ils entendirent frapper fortement à la porte; le même feldiègre qui leur avait apporté la bonne nouvelle, n'ayant pas trouvé le capitaine ispravnick auquel était adressée la dépêche, et connaissant leur logement, revenait avec la grâce des deux amis. Lopouloff se leva précipitamment pour le conduire chez eux.

Les deux malheureux s'étaient retirés dans le plus affreux désespoir. En rentrant dans leur chaumière déserte, ils s'assirent sur un banc dans l'obscurité, et gardèrent un profond silence. Que pouvaient-ils se dire? Ils avaient perdu toute espérance, et l'exil éternel pesait maintenant sur eux avec une nouvelle force.

Depuis deux heures, iis souffraient à la fois leurs maux présents et ceux que leur présageait un sombre avenir, lorsque la lueur d'une lanterne vint éclairer tout à coup la petite fenêtre de leur réduit; ils écoutent: plusieurs personnes marchent et parlent auprès de la chaumière. On frappe; une voix amie et bien connue se fait entendre: "Amis! ouvrez! Grâce, grâce, aussi pour vous! ouvrez!"

Aucune langue ne peut décrire une semblable situation. Pendant quelques minutes on n'entendit que des phrases entrecoupées: "Grâce! l'empereur! Que Dieu le bénisse! Que Dieu soit loué! Qu'il comble de ses faveurs la bonne Prascovie, qui ne nous a pas oubliés!" Jamais habitation humaine n'avait renfermé des êtres plus heureux; jamais il n'exista de passage plus rapide du comble de l'infortune au bonheur le plus inespéré.

Le capitaine ispravnick ayant appris, en rentrant chez lui,

qu'un feldiègre le cherchait, courut lui-même chez les deux amis, et détacha la dépêche, qui contenait deux passeports pour eux et une lettre de Prascovie à son père. Elle écrivait qu'après avoir obtenu cette nouvelle grâce, elle n'aurait osé solliciter encore des secours pour le voyage de ses anciens compagnons, mais que Dieu y avait pourvu en récompense de l'offre généreuse qu'ils lui avaient faite lors de son départ de Sibérie; elle avait joint à sa lettre la somme de deux cents roubles en assignations.

Cependant elle attendait à Kiew, avec la plus vive impatience, la nouvelle du retour de son père; il lui semblait, en faisant le calcul du temps, qu'il aurait pu lui écrire.

En prenant le voile à Kiew, elle n'avait point l'intention de s'y fixer, voulant s'établir pour toujours dans le couvent de Nijeni, comme elle l'avait promis à l'abbesse: elle écrivit à cette dernière lorsque ses dévotions furent achevées, et partit bientôt après pour se rendre auprès d'elle. Cette bonne supérieure l'attendait avec impatience, et ne lui avait point appris l'arrivée de son père, pour lui réserver une surprise agréable. Lopouloff et sa femme étaient à Nijeni depuis quelque temps. Prascovie, en arrivant, se prosterna aux pieds de l'abbesse, qui s'était rendue à la porte du monastère avec toutes ses religieuses pour la recevoir. "N'a-t-on point de nouvelles de mon père? demanda-t-elle aussitôt. — Venez, mon enfant, lui dit la supérieure; nous en avons de bonnes, je vous les donnerai chez moi." Elle la conduisit le long des cloîtres et du couvent, sans rien ajouter. Les religieuses gardaient le silence, et leur air mystérieux l'aurait inquiétée, sans le sourire de bienveillance qu'elle voyait sur tous les visages.

En entrant chez l'abbesse, elle trouva son père et sa mère, auxquels on avait également caché son arrivée. Dans le premier moment de surprise qu'ils éprouvèrent en voyant

leur fille chérie en habit religieux, et pressés à la fois par un sentiment de reconnaissance et de douleur, ils tombèrent à genoux devant elle; à cette vue, Prascovie fit un cri douloureux, et se mettant elle-même à genoux: "Que faites-vous, mon père? s'écria-t-elle; c'est Dieu, Dieu seul qui a tout fait! Remercions sa providence pour le miracle qu'elle a opéré en notre faveur." L'abbesse et ses religieuses, touchées de ce spectacle, se prosternèrent elles-mêmes, et réunirent leurs actions de grâce à celles de l'heureuse famille.

Les plus tendres embrassements succédèrent à ce mouvement de piété; mais d'abondantes larmes roulaient dans les yeux de la mère lorsqu'elle les fixait sur le voile de sa fille.

Le bonheur dont jouissait la famille Lopouloff depuis sa réunion ne pouvait être de longue durée. L'état religieux qu'avait embrassé Prascovie condamnait les vieux parents à vivre séparés de leur fille, et cette nouvelle séparation leur paraissait plus cruelle encore que la première, parce qu'elle était alors sans espérance. Leurs moyens ne leur permettaient pas de s'établir à Nijeni; sa mère avait des parents à Wladimir qui les invitaient à se rendre auprès d'eux: la nécessité les contraignit à prendre ce dernier parti. Après avoir passé huit jours dans une alternative continuelle de joie et de tristesse, troublés dans leur félicité par la pensée de leur éloignement prochain, ils songèrent à partir pour leur nouvelle destination; la bonne mère surtout était inconsolable. "À quoi nous a servi, disait-elle, cette liberté tant désirée! Tous les travaux, tous les succès de notre fille chérie n'étaient donc destinés qu'à l'arracher pour toujours de nos bras? Que ne sommes-nous encore en Sibérie avec elle!" Telles étaient les plaintes de la malheureuse mère.

C'est une grande douleur, à toutes les époques de la vie, de se séparer pour toujours de ses proches et de ses amis; mais combien cette destinée est plus affreuse encore lorsque

l'âge pèse déjà sur nous, et que nous n'attendons plus rien de l'avenir!

En prenant congé de ses parents dans l'appartement de la supérieure, Prascovie leur promit d'aller leur faire visite à Wladimir, dans le courant de l'année; ensuite la famille, accompagnée de l'abbesse et de quelques religieuses, se rendit à l'église. La jeune novice, quoique aussi sensible que sa mère à cette douloureuse séparation, se montrait plus forte et plus résignée, et cherchait à l'encourager. Cependant, pour prévenir les transports de sa douleur dans les derniers moments, après avoir prié quelques instants avec elle au pied des autels, elle s'éloigna doucement, entra dans le chœur où se trouvaient les autres religieuses, et parut au travers de la grille. "Adieu, mes bons parents, leur dit-elle; votre fille appartient à Dieu, mais elle ne vous oubliera pas. Père chéri, mère tendre, faites, faites le sacrifice que Dieu vous commande, et qu'il vous bénisse mille fois!" Prascovie, trop émue, s'appuya contre la grille; des larmes longtemps retenues couvrirent son visage. La malheureuse mère, hors d'elle-même, s'élança vers sa fille en sanglotant: l'abbesse fit un signe de la main: au même instant, un rideau fut tiré. Les religieuses entonnèrent le psaume: *Heureux les hommes irréprochables dans leur foi qui marchent dans la loi du Seigneur!* On entraîna Lopouloff et sa femme à la porte de l'église, où leur voiture les attendait: ils avaient vu leur fille pour la dernière fois.

La nouvelle religieuse s'assujettit sans peine à la règle austère du couvent: elle mettait à l'exécution de ses devoirs la plus grande exactitude, et gagna de plus en plus l'estime et l'affection de toute la communauté; mais sa santé, qui s'affaiblissait visiblement, ne pouvait supporter la vie pénible que son nouvel état exigeait d'elle: sa poitrine était attaquée. Le couvent de Nijeni, construit sur une mon-

tagne battue par les vents, était dans une situation défavorable pour ce genre de maladie. Après qu'elle eut passé un an dans cette maison, les médecins lui conseillèrent de changer de séjour.

L'abbesse, que des affaires appelaient à Pétersbourg, résolut d'emmener avec elle Prascovie. Outre l'espoir de favoriser par ce voyage le rétablissement de sa santé, la bonne dame pensait avec raison que la réputation de sa novice, et l'affection que tout le monde lui portait dans la capitale, seraient utiles aux intérêts du couvent. Prascovie devint une solliciteuse aussi active que désintéressée. Mais, se conformant aux convenances qu'exigeait d'elle son nouvel état, elle ne se répandit point dans la société comme la première fois, et vit seulement les personnes que la reconnaissance et l'amitié lui faisaient un devoir de cultiver.

À cette époque, ses traits étaient déjà fort altérés par l'étisie prononcée qui la minait sourdement; mais, dans cet état même de dépérissement, il eût été difficile de trouver une physionomie plus agréable et surtout plus intéressante que la sienne. Elle était d'une taille moyenne, mais bien prise : son visage, entouré d'un voile noir qui couvrait tous ses cheveux, était d'un bel ovale. Elle avait les yeux très-noirs, le front découvert, une certaine tranquillité mélancolique dans le regard et jusque dans le sourire.

Elle connaissait la nature et tous les dangers de sa maladie : toutes ses pensées étaient tournées vers un autre monde qu'elle attendait sans crainte et sans impatience, comme une vaillante ouvrière qui a fini sa journée et qui se repose en attendant la récompense qui lui est due.

Quand les affaires de l'abbesse furent terminées, les deux religieuses se disposèrent à retourner à Nijeni. La veille de son départ, Prascovie sortit pour prendre congé de quelques amis qui lui avaient envoyé leur voiture : en en-

trant dans leur maison, elle trouva sur l'escalier une jeune fille assise sur les dernières marches, et dans le costume de la plus grande misère. La mendiante, la voyant suivie d'un laquais à livrée, se leva péniblement pour lui demander l'aumône, et lui présenta un papier qu'elle tira de son sein. "Mon père est paralytique, lui dit-elle, et n'a d'autres secours que l'aumône que je reçois; je suis moi-même malade, et bientôt je ne pourrai plus l'aider." Prascovie prit le papier d'une main empressée et tremblante: c'était une attestation de pauvreté et de bonne conduite, donnée par le prêtre de la paroisse. Elle se souvint aussitôt du temps malheureux où, assise sur les marches de l'escalier du Sénat, elle sollicitait vainement la pitié du public. La ressemblance qu'elle voyait entre le sort de cette pauvre fille et celui qu'elle avait elle-même éprouvé l'émut profondément: elle lui donna le peu d'argent qu'elle avait, et lui promit d'autres secours. Les personnes dont elle allait prendre congé s'empressèrent, à sa recommandation, de faire du bien à cette infortunée, et devinrent, depuis cette époque, les protecteurs de son père.

Avant de partir de Pétersbourg, elle avait demandé la dispense de la loi qui défend aux novices de faire leurs vœux définitifs avant l'âge de quarante ans: elle ne négligea rien pour obtenir cette grâce, qui lui fut toujours refusée.

En retournant à Nijeni, l'abbesse s'arrêta quelques jours à Novogorod, dans un couvent de religieuses, dont la règle moins austère et la situation auraient été convenables à la santé de la pauvre novice. Celle-ci s'était particulièrement liée, au couvent de Nijeni, avec une jeune compagne qui avait une sœur dans le couvent de Novogorod où elle se trouvait maintenant. Pendant le séjour que Prascovie fit auprès d'elle, cette dernière s'efforça de gagner son amitié; elle lui apprit que sa sœur avait obtenu de changer de mo-

nastère et de venir à Novogorod, et lui conseilla de l'accompagner. L'abbesse, qui voyait sa novice chérie dépérir sous ses yeux, y consentit elle-même, malgré la tendre affection qu'elle lui portait, et fit, en arrivant à Nijeni, toutes les démarches nécessaires. 5

Prascovie quitta bientôt son ancien monastère, emportant avec elle les regrets sincères de toute la communauté et des personnes de la ville qui l'avaient connue. Elle employa les deux premiers mois de son séjour à Novogorod à faire construire une petite maison de bois, contenant deux 10 cellules pour elle et son amie, parce qu'il ne s'en trouva point de vacante à leur arrivée, et fut très-contente de son nouvel asile. Ses compagnes, qui la connaissaient déjà personnellement, regardèrent son entrée dans leur couvent comme une faveur particulière du ciel, et s'empressèrent de 15 remplir pour elle les devoirs trop pénibles qui ne s'accordaient pas avec sa santé. Ces soins et la tranquillité dont elle jouissait prolongèrent ses jours jusqu'en 1809.

Déjà les médecins, depuis longtemps, désespéraient de sa vie; mais, quoique elle-même en eût fait le sincère sacri- 20 fice, elle ne croyait point encore sa fin prochaine. C'est sans doute par un bienfait de la Providence que, dans cette cruelle maladie, pour laquelle il n'est plus de remède, la vie semble se ranimer et donner quelques moments d'espoir à l'être qu'elle va bientôt abandonner, comme pour lui cacher 25 les approches de cette heure terrible que personne ne doit connaître.

Prascovie, la veille de sa mort, se promena quelque temps dans les cloîtres avec moins de fatigue qu'à l'ordinaire: enveloppée chaudement dans une pelisse, elle s'assit 30 à la porte du couvent. Le soleil d'hiver semblait la ranimer; l'aspect de la neige brillante lui rappelait la Sibérie et les temps écoulés. Un traîneau de voyageurs passa devant elle et s'éloigna rapidement: l'espérance fit encore

palpiter son cœur. "Le printemps prochain, dit-elle à son amie, si je me porte mieux, j'irai faire une visite à mes parents à Wladimir, et vous m'accompagnerez, n'est-ce pas?" En disant ces mots, le plaisir brillait dans ses yeux, mais la
5 mort était sur ses lèvres. Sa compagne tâchait de lui montrer un visage riant et de retenir ses larmes prêtes à couler.

Le lendemain, 8 décembre, jour de la fête de sainte Barbe, elle eut encore la force d'aller à l'église pour communier; mais le soir, à trois heures, elle se trouva plus mal et
10 se plaça sur son lit sans se déshabiller, pour prendre du repos. Plusieurs religieuses étaient dans sa cellule, et, ne la croyant pas en danger, parlaient haut et riaient entre elles, dans le but de l'amuser; cependant la présence de tant de monde la fatiguait. Lorsqu'elle entendit le son de
15 la cloche qui les appelait aux prières du soir, elle les engagea à aller à l'église, en se recommandant à leurs prières. "Aujourd'hui, leur dit-elle, vous prierez encore Dieu pour ma santé, mais dans quelques semaines vous prierez pour le repos de mon âme." Son amie resta seule dans sa cellule.
20 Prascovie la pria de lui lire les prières du soir, comme elle en avait l'habitude, et pour accomplir sa tâche jusqu'à la fin. La religieuse, à genoux près de son lit, se mit à chanter doucement les prières; mais, après les premiers versets, la malade lui fit signe de la main en souriant. Son amie
25 s'approcha d'elle, et pouvait à peine l'entendre. "Ma chère amie, lui dit-elle, ne chantez plus, cela m'empêche de prier: récitez seulement."

La religieuse se remit à genoux; pendant qu'elle psalmodiait les prières, la mourante faisait de temps en temps
30 des signes de croix. La nuit devint sombre.

Lorsque les religieuses revinrent avec de la lumière, Prascovie n'existait plus. Sa main droite était restée sur sa poitrine, et l'on voyait, à la disposition de ses doigts, qu'elle était morte en faisant le signe de la croix.

LE LÉPREUX

DE LA

CITÉ D'AOSTE.

Count Joseph de Maistre was particularly fond of this delightful tale. In his correspondence he thus expresses himself :—

"*Je suis charmé que vous ayez goûté le* Lépreux, *dont je suis grand partisan...*"

A little further on he says :—

"*Puisque vous m'avez fait rire, mon cher marquis, je ne veux pas demeurer en reste avec vous. Sachez donc qu'un censeur de cette capitale* (Saint-Pétersbourg), *en examinant pour l'impression le* Lépreux de la cité d'Aoste, *dit, en jetant les yeux sur le titre :* "*Hein! on a déjà beaucoup écrit sur cette maladie!*" *Ce qui signifiait que mon frère aurait bien pu se dispenser de se mettre sur les rangs. Cela ne vous paraît-il pas joli?*"

We have seen M. Sainte-Beuve's opinion of *La Jeune Sibérienne;* another critic, M. Eugène Veuillot, thus reviews *Le Lépreux :*—

"Cette nouvelle est tout à la fois remplie de tristesse et de douceur. Elle excite des impressions poignantes, et cependant il y règne un calme parfait. On y a vu une réminiscence de la *Chaumière Indienne* de Bernardin de Saint-Pierre. Tout au plus pourrait-on croire que Xavier de Maistre a voulu donner une leçon aux admirateurs de cette œuvre lymphatique, fausse de style et de pensée. S'il fallait absolument critiquer *Le Lépreux*, on pourrait y signaler quelques expressions qui, n'étant pas dans le goût du jour, semblent empreintes de sentimentalisme ; mais, au fond, tout cet écrit est plein de noblesse et de naturel."

LE LÉPREUX

DE LA

CITÉ D'AOSTE.

Ah! little think the gay licentious proud
Whom pleasure, power and affluence surround ..
Ah! little think they while they dance along...
How many pine?...how many drink the cup
Of baleful grief!...how many shake
With all the fiercer tortures of the mind!
(THOMSON'S *Seasons, The Winter.*)

LA partie méridionale de la cité d'Aoste est presque déserte, et paraît n'avoir jamais été fort habitée. On y voit des champs labourés et des prairies terminées d'un côté par des remparts antiques que les Romains élevèrent pour lui servir d'enceinte, et de l'autre par les murailles de quelques jardins. Cet emplacement solitaire peut cependant intéresser les voyageurs. Auprès de la porte de la ville, on voit les ruines d'un ancien château, dans lequel, si l'on en croit la tradition populaire, le comte René de Chalans, poussé par les fureurs de la jalousie, laissa mourir de faim, dans le quinzième siècle, la princesse Marie de Bragance, son épouse : de là le nom de *Bramafan* (qui signifie *cri de la faim*), donné à ce château par les gens du pays. Cette anecdote, dont on pourrait contester l'authenticité, rend ces masures intéressantes pour les personnes sensibles qui la croient vraie.

Plus loin, à quelques centaines de pas, est une tour carrée, adossée au mur antique et construite avec le marbre

dont il était jadis revêtu: on l'appelle la *Tour de la Frayeur*, parce que le peuple l'a crue longtemps habitée par des revenants. Les vieilles femmes de la cité d'Aoste se ressouviennent fort bien d'en avoir vu sortir, pendant les nuits sombres, une grande femme blanche, tenant une lampe à la main.

Il y a environ quinze ans que cette tour fut réparée par ordre du gouvernement, et entourée d'une enceinte, pour y loger un Lépreux et le séparer ainsi de la société, en lui procurant tous les agréments dont sa triste situation était susceptible. L'hôpital de Saint-Maurice fut chargé de pourvoir à sa subsistance, et on lui fournit quelques meubles, ainsi que les instruments nécessaires pour cultiver un jardin. C'est là qu'il vivait depuis longtemps, livré à lui-même, ne voyant jamais personne, excepté le prêtre qui de temps en temps allait lui porter les secours de la religion, et l'homme qui chaque semaine lui apportait ses provisions de l'hôpital. — Pendant la guerre des Alpes, en l'année 1797, un militaire, se trouvant à la cité d'Aoste, passa un jour, par hasard, auprès du jardin du Lépreux dont la porte était entr'ouverte, et il eut la curiosité d'y entrer. Il y trouva un homme vêtu simplement, appuyé contre un arbre et plongé dans une profonde méditation. Au bruit que fit l'officier en entrant, le solitaire, sans se retourner et sans regarder, s'écria d'une voix triste: "*Qui est là, et que veut-on?* — Excusez un étranger, répondit le militaire, à qui l'aspect agréable de votre jardin a peut-être fait commettre une indiscrétion, mais qui ne veut nullement vous troubler. — *N'avancez pas*, répondit l'habitant de la tour en lui faisant un signe de la main, *n'avancez pas; vous êtes auprès d'un malheureux attaqué de la lèpre.*

— Quelle que soit votre infortune, répliqua le voyageur, je ne m'éloignerai point; je n'ai jamais fui les malheureux;

cependant, si ma présence vous importune, je suis prêt à me retirer.

—*Soyez le bienvenu*, dit alors le Lépreux, en se retournant tout à coup, *et restez, si vous l'osez, après m'avoir regardé.*" Le militaire fut quelque temps immobile d'étonnement et d'effroi à l'aspect de cet infortuné, que la lèpre avait totalement défiguré. "Je resterai volontiers, lui dit-il, si vous agréez la visite d'un homme que le hasard conduit ici, mais qu'un vif intérêt y retient."

LE LÉPREUX.

De l'intérêt !... Je n'ai jamais excité que la pitié.

LE MILITAIRE.

Je me croirais heureux si je pouvais vous offrir quelque consolation.

LE LÉPREUX.

C'en est une grande pour moi de voir des hommes, d'entendre le son de la voix humaine, qui semble me fuir.

LE MILITAIRE.

Permettez-moi donc de converser quelques moments avec vous et de parcourir votre demeure.

LE LÉPREUX.

Bien volontiers, si cela peut vous faire plaisir. (En disant ces mots, le Lépreux se couvrit la tête d'un large feutre dont les bords rabattus lui cachaient le visage.) Passez, ajouta-t-il, ici, au midi. Je cultive un petit parterre de fleurs qui pourront vous plaire; vous en trouverez d'assez rares. Je me suis procuré les graines de toutes celles qui croissent d'elles-mêmes sur les Alpes, et j'ai tâché de les faire doubler et de les embellir par la culture.

LE MILITAIRE.

En effet, voilà des fleurs dont l'aspect est tout à fait nouveau pour moi.

LE LÉPREUX.

Remarquez ce petit buisson de roses; c'est le rosier sans épines, qui ne croît que sur les hautes Alpes; mais il perd déjà cette propriété, et il pousse des épines à mesure qu'on le cultive et qu'il se multiplie.

LE MILITAIRE.

Il devrait être l'emblème de l'ingratitude.

LE LÉPREUX.

Si quelques-unes de ces fleurs vous paraissent belles, vous pouvez les prendre sans crainte, et vous ne courrez aucun risque en les portant sur vous. Je les ai semées, j'ai le plaisir de les arroser et de les voir, mais je ne les touche jamais.

LE MILITAIRE.

Pourquoi donc?

LE LÉPREUX.

Je crains de les souiller, et je n'oserais plus les offrir.

LE MILITAIRE.

À qui les destinez-vous?

LE LÉPREUX.

Les personnes qui m'apportent des provisions de l'hôpital ne craignent pas de s'en faire des bouquets. Quelquefois aussi les enfants de la ville se présentent à la porte de mon jardin. Je monte aussitôt dans la tour, de peur de les effrayer ou de leur nuire. Je les vois folâtrer de ma fenêtre et me dérober quelques fleurs. Lorsqu'ils s'en vont, ils lèvent les yeux vers moi: "*Bonjour, Lépreux,*" me disent-ils en riant, et cela me réjouit un peu.

LE MILITAIRE.

Vous avez su réunir ici bien des plantes différentes: voilà des vignes et des arbres fruitiers de plusieurs espèces.

LE LÉPREUX.

Les arbres sont encore jeunes: je les ai plantés moi-

même, ainsi que cette vigne, que j'ai fait monter jusqu'au-dessus du mur antique que voilà, et dont la largeur me forme un petit promenoir; c'est ma place favorite...Montez le long de ces pierres; c'est un escalier dont je suis l'architecte. Tenez-vous au mur. 5

LE MILITAIRE.

Le charmant réduit! et comme il est bien fait pour les méditations d'un solitaire!

LE LÉPREUX.

Aussi je l'aime beaucoup; je vois d'ici la campagne et 10 les laboureurs dans les champs; je vois tout ce qui se passe dans la prairie, et je ne suis vu de personne.

LE MILITAIRE.

J'admire combien cette retraite est tranquille et solitaire. On est dans une ville, et l'on croirait être dans un 15 désert.

LE LÉPREUX.

La solitude n'est pas toujours au milieu des forêts et des rochers. L'infortuné est seul partout.

LE MILITAIRE. 20

Quelle suite d'événements vous amena dans cette retraite? Ce pays est-il votre patrie?

LE LÉPREUX.

Je suis né sur les bords de la mer, dans la principauté d'Oneille, et je n'habite ici que depuis quinze ans. Quant 25 à mon histoire, elle n'est qu'une longue et uniforme calamité.

LE MILITAIRE.

Avez-vous toujours vécu seul?

LE LÉPREUX.

J'ai perdu mes parents dès mon enfance et je ne les 30 connus jamais: une sœur qui me restait est morte depuis deux ans. Je n'ai jamais eu d'ami.

LE MILITAIRE.

Infortuné !

LE LÉPREUX.

Tels sont les desseins de Dieu.

LE MILITAIRE.

Quel est votre nom, je vous prie ?

LE LÉPREUX.

Ah! mon nom est terrible! je m'appelle *le Lépreux !* On ignore dans le monde celui que je tiens de ma famille et celui que la religion m'a donné le jour de ma naissance. Je suis *le Lépreux !* voilà le seul titre que j'ai à la bienveillance des hommes. Puissent-ils ignorer éternellement qui je suis !

LE MILITAIRE.

Cette sœur que vous avez perdue vivait-elle avec vous?

LE LÉPREUX.

Elle a demeuré cinq ans avec moi dans cette même habitation où vous me voyez. Aussi malheureuse que moi, elle partageait mes peines, et je tâchais d'adoucir les siennes.

LE MILITAIRE.

Quelles peuvent être maintenant vos occupations, dans une solitude aussi profonde ?

LE LÉPREUX.

Le détail des occupations d'un solitaire tel que moi ne pourrait être que bien monotone pour un homme de monde, qui trouve son bonheur dans l'activité de la vie sociale.

LE MILITAIRE.

Ah ! vous connaissez peu ce monde, qui ne m'a jamais donné le bonheur. Je suis souvent solitaire par choix, il y

a peut-être plus d'analogie entre nos idées que vous ne le pensez; cependant, je l'avoue, une solitude éternelle m'épouvante; j'ai de la peine à la concevoir.

LE LÉPREUX.

Celui qui chérit sa cellule y trouvera la paix. L'Imitation de Jésus-Christ nous l'apprend. Je commence à éprouver la vérité de ces paroles consolantes. Le sentiment de la solitude s'adoucit aussi par le travail. L'homme qui travaille n'est jamais complétement malheureux, et j'en suis la preuve. Pendant la belle saison, la culture de mon jardin et de mon parterre m'occupe suffisamment: pendant l'hiver, je fais des corbeilles et des nattes; je travaille à me faire des habits; je prépare chaque jour moi-même ma nourriture avec les provisions qu'on m'apporte de l'hôpital, et la prière remplit les heures que le travail me laisse. Enfin l'année s'écoule, et, lorsqu'elle est passée, elle me paraît encore avoir été bien courte.

LE MILITAIRE.

Elle devrait vous paraître un siècle.

LE LÉPREUX.

Les maux et les chagrins font paraître les heures longues; mais les années s'envolent toujours avec la même rapidité. Il est d'ailleurs encore, au dernier terme de l'infortune, une jouissance que le commun des hommes ne peut connaître, et qui vous paraîtra bien singulière: c'est celle d'exister et de respirer. Je passe des journées entières de la belle saison, immobile sur ce rempart, à jouir de l'air et de la beauté de la nature: toutes mes idées alors sont vagues, indécises; la tristesse repose dans mon cœur sans l'accabler; mes regards errent sur cette campagne et sur les rochers qui nous environnent; ces différents aspects sont tellement empreints dans ma mémoire, qu'ils font, pour

ainsi dire, partie de moi-même, et chaque site est un ami que je vois avec plaisir tous les jours.

LE MILITAIRE.

J'ai souvent éprouvé quelque chose de semblable. Lorsque le chagrin s'appesantit sur moi, et que je ne trouve pas dans le cœur des hommes ce que le mien désire, l'aspect de la nature et des choses inanimées me console ; je m'affectionne aux rochers et aux arbres, et il me semble que tous les êtres de la création sont des amis que Dieu m'a donnés.

LE LÉPREUX.

Vous m'encouragez à vous expliquer à mon tour ce qui se passe en moi. J'aime véritablement les objets qui sont, pour ainsi dire, mes compagnons de vie, et que je vois chaque jour : aussi, tous les soirs, avant de me retirer dans la tour, je viens saluer les glaciers de Ruitorts, les bois sombres du mont Saint-Bernard, et les pointes bizarres qui dominent la vallée de Rhème. Quoique la puissance de Dieu soit aussi visible dans la création d'une fourmi que dans celle de l'univers entier, le grand spectacle des montagnes en impose cependant davantage à mes sens : je ne puis voir ces masses énormes, recouvertes de glaces éternelles, sans éprouver un étonnement religieux; mais, dans ce vaste tableau qui m'entoure, j'ai des sites favoris et que j'aime de préférence : de ce nombre est l'ermitage que vous voyez là-haut, sur la sommité de la montagne de Charvensod. Isolé au milieu des bois, auprès d'un champ désert, il reçoit les derniers rayons du soleil couchant. Quoique je n'y aie jamais été, j'éprouve un plaisir singulier à le voir. Lorsque le jour tombe, assis dans mon jardin, je fixe mes regards sur cet ermitage solitaire, et mon imagination s'y repose. Il est devenu pour moi une espèce de propriété ;

il me semble qu'une réminiscence confuse m'apprend que j'ai vécu là jadis dans des temps plus heureux, et dont la mémoire s'est effacée en moi. J'aime surtout à contempler les montagnes éloignées qui se confondent avec le ciel dans l'horizon. Ainsi que l'avenir, l'éloignement fait naître en moi le sentiment de l'espérance, mon cœur opprimé croit qu'il existe peut-être une terre bien éloignée, où, à une époque de l'avenir, je pourrai goûter enfin ce bonheur pour lequel je soupire, et qu'un instinct secret me présente sans cesse comme possible.

LE MILITAIRE.

Avec une âme ardente comme la vôtre, il vous a fallu sans doute bien des efforts pour vous résigner à votre destinée, et pour ne pas vous abandonner au désespoir.

LE LÉPREUX.

Je vous tromperais en vous laissant croire que je suis toujours résigné à mon sort; je n'ai point atteint cette abnégation de soi-même où quelques anachorètes sont parvenus. Ce sacrifice complet de toutes les affections humaines n'est point encore accompli; ma vie se passe en combats continuels, et les secours puissants de la religion elle-même ne sont pas toujours capables de réprimer les élans de mon imagination. Elle m'entraîne souvent malgré moi dans un océan de désirs chimériques, qui tous me ramènent vers ce monde dont je n'ai aucune idée, et dont l'image fantastique est toujours présente pour me tourmenter.

LE MILITAIRE.

Si je pouvais vous faire lire dans mon âme, et vous donner du monde l'idée que j'en ai, tous vos désirs et vos regrets s'évanouiraient à l'instant.

LE LÉPREUX.

En vain quelques livres m'ont instruit de la perversité des hommes et des malheurs inséparables de l'humanité; mon cœur se refuse à les croire. Je me représente toujours des sociétés d'amis sincères et vertueux : des époux assortis, que la santé, la jeunesse et la fortune réunies comblent de bonheur. Je crois les voir errant ensemble dans des bocages plus verts et plus frais que ceux qui me prètent leur ombre, éclairés par un soleil plus brillant que celui qui m'éclaire, et leur sort me semble plus digne d'envie, à mesure que le mien est plus misérable. Au commencement du printemps, lorsque le vent du Piémont souffle dans notre vallée, je me sens pénétré par sa chaleur vivifiante, et je tressaille malgré moi. J'éprouve un désir inexpliquable et le sentiment confus d'une félicité immense dont je pourrais jouir et qui m'est refusée. Alors je fuis de ma cellule, j'erre dans la campagne pour respirer plus librement. J'évite d'être vu par ces mêmes hommes que mon cœur brûle de rencontrer; et du haut de la colline, caché entre les broussailles comme une bête fauve, mes regards se portent sur la ville d'Aoste. Je vois de loin, avec des yeux d'envie, ses heureux habitants qui me connaissent à peine; je leur tends les mains en gémissant, et je leur demande ma portion de bonheur. Dans mon transport, vous l'avouerai-je? j'ai quelquefois serré dans mes bras les arbres de la forêt, en priant Dieu de les animer pour moi, et de me donner un ami! Mais les arbres sont muets; leur froide écorce me repousse; elle n'a rien de commun avec mon cœur qui palpite et qui brûle. Accablé de fatigue, las de la vie, je me traîne de nouveau dans ma retraite, j'expose à Dieu mes tourments, et la prière ramène un peu de calme dans mon âme.

LE MILITAIRE.

Ainsi, pauvre malheureux, vous souffrez à la fois tous les maux de l'âme et du corps?

LE LÉPREUX.

Ces derniers ne sont pas les plus cruels! 5

LE MILITAIRE.

Ils vous laissent donc quelquefois du relâche?

LE LÉPREUX.

Tous les mois ils augmentent et diminuent avec le cours de la lune. Lorsqu'elle commence à se montrer, je souffre 10 ordinairement davantage; la maladie diminue ensuite, et semble changer de nature: ma peau se dessèche et blanchit, et je ne sens presque plus mon mal; mais il serait toujours supportable sans les insomnies affreuses qu'il me cause. 15

LE MILITAIRE.

Quoi! le sommeil même vous abandonne!

LE LÉPREUX.

Ah! monsieur, les insomnies! Vous ne pouvez vous figurer combien est longue et triste une nuit qu'un malheu- 20 reux passe tout entière sans fermer l'œil, l'esprit fixé sur une situation affreuse et sur un avenir sans espoir. Non! personne ne peut le comprendre. Mes inquiétudes augmentent à mesure que la nuit s'avance; et lorsqu'elle est près de finir, mon agitation est telle que je ne sais plus que 25 devenir: mes pensées se brouillent; j'éprouve un sentiment extraordinaire que je ne trouve jamais en moi que dans ces tristes moments. Tantôt il me semble qu'une force irrésistible m'entraîne dans un gouffre sans fond; tantôt je vois des taches noires devant mes yeux; mais 30 pendant que je les examine, elles se croisent avec la rapi-

dité de l'éclair, elles grossissent en s'approchant de moi, et bientôt ce sont des montagnes qui m'accablent de leur poids. D'autres fois aussi je vois des nuages sortir de la terre autour de moi, comme des flots qui s'enflent, qui s'amoncellent et menacent de m'engloutir ; et lorsque je veux me lever pour me distraire de ces idées, je me sens comme retenu par des liens invisibles qui m'ôtent les forces. Vous croirez peut-être que ce sont des songes ; mais non, je suis bien éveillé. Je revois sans cesse les mêmes objets, et c'est une sensation d'horreur qui surpasse tous mes maux.

LE MILITAIRE.

Il est possible que vous ayez la fièvre pendant ces cruelles insomnies, et c'est elle sans doute qui vous cause cette espèce de délire.

LE LÉPREUX.

Vous croyez que cela peut venir de la fièvre ? Ah ! je voudrais bien que vous disiez vrai. J'avais craint jusqu'à présent que ces visions ne fussent un symptôme de folie, et je vous avoue que cela m'inquiétait beaucoup. Plût à Dieu que ce fût en effet la fièvre !

LE MILITAIRE.

Vous m'intéressez vivement. J'avoue que je ne me serais jamais fait l'idée d'une situation semblable à la vôtre. Je pense cependant qu'elle devait être moins triste lorsque votre sœur vivait.

LE LÉPREUX.

Dieu sait lui seul ce que j'ai perdu par la mort de ma sœur. — Mais ne craignez-vous point de vous trouver si près de moi ? Asseyez-vous ici, sur cette pierre ; je me placerai derrière le feuillage, et nous converserons sans nous voir.

LE MILITAIRE.

Pourquoi donc? Non, vous ne me quitterez point, placez-vous près de moi. (En disant ces mots, le voyageur fit un mouvement involontaire pour saisir la main du Lépreux, qui la retira avec vivacité.) 5

LE LÉPREUX.

Imprudent! vous alliez saisir ma main!

LE MILITAIRE.

Eh bien! je l'aurais serrée de bon cœur.

LE LÉPREUX. 10

Ce serait la première fois que ce bonheur m'aurait été accordé: ma main n'a jamais été serrée par personne.

LE MILITAIRE.

Quoi donc! hormis cette sœur dont vous m'avez parlé, vous n'avez jamais eu de liaison, vous n'avez jamais été 15 chéri par aucun de vos semblables?

LE LÉPREUX.

Heureusement pour l'humanité, je n'ai plus de semblable sur la terre.

LE MILITAIRE. 20

Vous me faites frémir!

LE LÉPREUX.

Pardonnez, compatissant étranger! vous savez que les malheureux aiment à parler de leurs infortunes.

LE MILITAIRE. 25

Parlez, parlez, homme intéressant! vous m'avez dit qu'une sœur vivait jadis avec vous, et vous aidait à supporter vos souffrances.

LE LÉPREUX.

C'était le seul lien par lequel je tenais encore au reste des humains! Il plut à Dieu de le rompre et de me laisser isolé et seul au milieu du monde. Son âme était digne du ciel qui la possède, et son exemple me soutenait contre le découragement qui m'accable souvent depuis sa mort. Nous ne vivions cependant pas dans cette intimité délicieuse dont je me fais une idée, et qui devrait unir des amis malheureux. Le genre de nos maux nous privait de cette consolation. Lors même que nous nous rapprochions pour prier Dieu, nous évitions réciproquement de nous regarder, de peur que le spectacle de nos maux ne troublât nos méditations, et nos regards n'osaient plus se réunir que dans le ciel. Après nos prières, ma sœur se retirait ordinairement dans sa cellule, ou sous les noisetiers qui terminent le jardin, et nous vivions presque toujours séparés.

LE MILITAIRE.

Mais pourquoi vous imposer cette dure contrainte?

LE LÉPREUX.

Lorsque ma sœur fut attaquée par la maladie contagieuse dont toute la famille a été la victime, et qu'elle vint partager ma retraite, nous ne nous étions jamais vus: son effroi fut extrême en m'apercevant pour la première fois. La crainte de l'affliger, la crainte plus grande encore d'augmenter son mal en l'approchant, m'avait forcé d'adopter ce triste genre de vie; la lèpre n'avait attaqué que sa poitrine, et je conservais encore quelque espoir de la voir guérir. Vous voyez ce reste de treillage que j'ai négligé? c'était alors une haie de houblon que j'entretenais avec soin et qui partageait le jardin en deux parties. J'avais ménagé de chaque côté un petit sentier, le long duquel nous pouvions nous promener et converser ensemble sans nous voir et sans trop nous approcher.

LE MILITAIRE.

On dirait que le ciel se plaisait à empoisonner les tristes jouissances qu'il vous laissait.

LE LÉPREUX.

Mais du moins je n'étais pas seul alors ; la présence de ma sœur rendait cette retraite vivante. J'entendais le bruit de ses pas dans ma solitude. Quand je revenais à l'aube du jour prier Dieu sous ces arbres, la porte de la tour s'ouvrait doucement, et la voix de ma sœur se mêlait insensiblement à la mienne. Le soir, lorsque j'arrosais mon jardin, elle se promenait quelquefois au soleil couchant, ici, au même endroit où je vous parle, et je voyais son ombre passer et repasser sur mes fleurs. Lors même que je ne la voyais pas, je trouvais partout des traces de sa présence. Maintenant il ne m'arrive plus de rencontrer sur mon chemin une fleur effeuillée, ou quelques branches d'arbrisseau qu'elle y laissait tomber en passant ; je suis seul : il n'y a plus ni mouvement ni vie autour de moi, et le sentier qui conduisait à son bosquet favori disparaît déjà sous l'herbe. Sans paraître s'occuper de moi, elle veillait sans cesse à ce qui pouvait me faire plaisir. Lorsque je rentrais dans ma chambre, j'étais quelquefois surpris d'y trouver des vases de fleurs nouvelles, ou quelque beau fruit qu'elle avait soigné elle-même. Je n'osais pas lui rendre les mêmes services, et je l'avais même priée de ne jamais entrer dans ma chambre ; mais qui peut mettre des bornes à l'affection d'une sœur ? Un seul trait pourra vous donner une idée de sa tendresse pour moi. Je marchais une nuit à grands pas dans ma cellule, tourmenté de douleurs affreuses. Au milieu de la nuit, m'étant assis un instant pour me reposer, j'entendis un bruit léger à l'entrée de ma chambre. J'approche, je prête l'oreille : jugez de mon étonnement ! c'était ma sœur qui priait Dieu, en dehors sur le seuil de ma porte. Elle avait entendu mes

plaintes. Sa tendresse lui avait fait craindre de me troubler; mais elle venait pour être à portée de me secourir au besoin. Je l'entendis qui récitait à voix basse le *Miserere.* Je me mis à genoux près de la porte, et, sans l'interrompre, je suivis mentalement ses paroles. Mes yeux étaient pleins de larmes: qui n'eût été touché d'une telle affection? Lorsque je crus que sa prière était terminée: "Adieu, ma sœur, lui dis-je à voix basse, adieu, retire-toi, je me sens un peu mieux; que Dieu te bénisse et te récompense de ta pitié!" Elle se retira en silence, et sans doute sa prière fut exaucée, car je dormis enfin quelques heures d'un sommeil tranquille.

LE MILITAIRE.

Combien ont dû vous paraître tristes les premiers jours qui suivirent la mort de cette sœur chérie!

LE LÉPREUX.

Je fus longtemps dans une espèce de stupeur qui m'ôtait la faculté de sentir toute l'étendue de mon infortune; lorsque enfin je revins à moi, et que je fus à même de juger de ma situation, ma raison fut prête à m'abandonner. Cette époque sera toujours doublement triste pour moi; elle me rappelle le plus grand de mes malheurs, et le crime qui faillit en être la suite.

LE MILITAIRE.

Un crime! je ne puis vous en croire capable.

LE LÉPREUX.

Cela n'est que trop vrai, et en vous racontant cette époque de ma vie je sens trop que je perdrai beaucoup dans votre estime; mais je ne veux pas me peindre meilleur que je ne suis, et vous me plaindrez peut-être en me condamnant. Déjà, dans quelques accès de mélancolie, l'idée de quitter cette vie volontairement s'était présentée à moi:

cependant la crainte de Dieu me l'avait toujours fait repousser, lorsque la circonstance la plus simple et la moins faite en apparence pour me troubler pensa me perdre pour l'éternité. Je venais d'éprouver un autre chagrin. Depuis quelques années un petit chien s'était donné à nous : ma 5 sœur l'avait aimé, et je vous avoue que, depuis qu'elle n'existait plus, ce pauvre animal était une véritable consolation pour moi.

Nous devions sans doute à sa laideur le choix qu'il avait fait de notre demeure pour son refuge. Il avait été 10 rebuté par tout le monde ; mais il était encore un trésor pour la maison du Lépreux. En reconnaissance de la faveur que Dieu nous avait accordée en nous donnant cet ami, ma sœur l'avait appelé *Miracle;* et son nom, qui contrastait avec sa laideur, ainsi que sa gaieté continuelle, nous avait 15 souvent distraits de nos chagrins. Malgré le soin que j'en avais, il s'échappait quelquefois, et je n'avais jamais pensé que cela pût être nuisible à personne. Cependant quelques habitants de la ville s'en alarmèrent, et crurent qu'il pouvait porter parmi eux le germe de ma maladie ; ils se déter- 20 minèrent à porter des plaintes au commandant, qui ordonna que mon chien fût tué sur-le-champ. Des soldats, accompagnés de quelques habitants, vinrent aussitôt chez moi pour exécuter cet ordre cruel ; ils lui passèrent une corde au cou en ma présence et l'entraînèrent. Lorsqu'il fut à la 25 porte du jardin, je ne pus m'empêcher de le regarder encore une fois : je le vis tourner ses yeux vers moi pour me demander un secours que je ne pouvais lui donner. On voulait le noyer dans la *Doire;* mais la populace, qui l'attendait en dehors, l'assomma à coups de pierres. J'entendis 30 ses cris, et je rentrai dans ma tour plus mort que vif : mes genoux tremblants ne pouvaient me soutenir : je me jetai sur mon lit dans un état impossible à décrire. Ma douleur

ne me permit de voir, dans cet ordre juste, mais sévère, qu'une barbarie aussi atroce qu'inutile ; et quoique j'aie honte aujourd'hui du sentiment qui m'animait alors, je ne puis encore y penser de sang-froid. Je passai toute la journée dans la plus grande agitation. C'était le dernier être vivant qu'on venait d'arracher d'auprès de moi, et ce nouveau coup avait rouvert toutes les plaies de mon cœur.

Telle était ma situation, lorsque le même jour, vers le coucher du soleil, je vins m'asseoir ici, sur cette pierre où vous êtes assis maintenant. J'y réfléchissais depuis quelque temps sur mon triste sort, lorsque là-bas, vers ces deux bouleaux qui terminent la haie, je vis paraître deux jeunes époux qui venaient de s'unir depuis peu. Ils s'avancèrent le long du sentier, à travers la prairie, et passèrent près de moi. La délicieuse tranquillité qu'inspire un bonheur certain était empreinte sur leurs belles physionomies ; ils marchaient lentement ; leurs bras étaient entrelacés. Tout à coup je les vis s'arrêter : la jeune femme pencha la tête sur le sein de son époux, qui la serra dans ses bras avec transport. Je sentis mon cœur se serrer. Vous l'avouerai-je ? l'envie se glissa pour la première fois dans mon cœur : jamais l'image du bonheur ne s'était présentée à moi avec tant de force. Je les suivis des yeux jusqu'au bout de la prairie et j'allais les perdre de vue dans les arbres, lorsque des cris d'allégresse vinrent frapper mon oreille : c'étaient leurs familles réunies qui venaient à leur rencontre. Des vieillards, des femmes, des enfants, les entouraient : j'entendais le murmure confus de la joie ; je voyais entre les arbres les couleurs brillantes de leurs vêtements, et ce groupe entier semblait environné d'un nuage de bonheur. Je ne pus supporter ce spectacle ; les tourments de l'enfer étaient entrés dans mon cœur : je détournai mes regards, et je me précipitai dans ma cellule. Dieu ! qu'elle me parut déserte,

sombre, effroyable ! " C'est donc ici, me dis-je, que ma demeure est fixée pour toujours ; c'est donc ici où, traînant une vie déplorable, j'attendrai la fin tardive de mes jours ! L'Éternel a répandu le bonheur, il l'a répandu à torrents sur tout ce qui respire ; et moi, moi seul ! sans aide, sans amis, sans compagne !... Quelle affreuse destinée !"

Plein de ces tristes pensées, j'oubliai qu'il est un Être Consolateur, je m'oubliai moi-même. " Pourquoi, me disais-je, la lumière me fut-elle accordée ? Pourquoi la nature n'est-elle injuste et marâtre que pour moi ? Semblable à l'enfant déshérité, j'ai sous les yeux le riche patrimoine de la famille humaine, et le ciel avare m'en refuse ma part. Non, non, m'écriai-je enfin dans un accès de rage, il n'est point de bonheur pour toi sur la terre ; meurs, infortuné, meurs ! Assez longtemps tu as souillé la terre par ta présence ; puisse-t-elle t'engloutir vivant et ne laisser aucune trace de ton odieuse existence ! " Ma fureur insensée s'augmentant par degrés, le désir de me détruire s'empara de moi et fixa toutes mes pensées. Je conçus enfin la résolution d'incendier ma retraite, et de m'y laisser consumer avec tout ce qui aurait pu laisser quelque souvenir de moi. Agité, furieux, je sortis dans la campagne ; j'errai quelque temps dans l'ombre autour de mon habitation : des hurlements involontaires sortaient de ma poitrine oppressée, et m'effrayaient moi-même dans le silence de la nuit. Je rentrai plein de rage dans ma demeure, en criant : " Malheur à toi, Lépreux ! malheur à toi ! " Et comme si tout avait dû contribuer à ma perte, j'entendis l'écho qui, du milieu des ruines du château de Bramafan, répéta distinctement : Malheur à toi ! Je m'arrêtai, saisi d'horreur, sur la porte de la tour, et l'écho faible de la montagne répéta longtemps après : " Malheur à toi ! "

Je pris une lampe, et, résolu de mettre le feu à mon

habitation, je descendis dans la chambre la plus basse, emportant avec moi des sarments et des branches sèches. C'était la chambre qu'avait habitée ma sœur, et je n'y étais plus rentré depuis sa mort : son fauteuil était encore placé
5 comme lorsque je l'en avais retirée pour la dernière fois ; je sentis un frisson de crainte en voyant son voile et quelques parties de ses vêtements épars dans la chambre ; les dernières paroles qu'elle avait prononcées avant d'en sortir se retracèrent à ma pensée : "Je ne t'abandonnerai pas en
10 mourant, me disait-elle ; souviens-toi que je serai présente dans tes angoisses." En posant la lampe sur la table, j'aperçus le cordon de la croix qu'elle portait à son cou et qu'elle avait placée elle-même entre deux feuillets de sa Bible. À cet aspect, je reculai plein d'un saint effroi. La
15 profondeur de l'abîme où j'allais me précipiter se présenta tout à coup à mes yeux dessillés ; je m'approchai en tremblant du livre sacré : "Voilà, voilà, m'écriai-je, le secours qu'elle m'a promis !" Et, comme je retirais la croix du livre, j'y trouvai un écrit cacheté, que ma bonne sœur y
20 avait laissé pour moi. Mes larmes, retenues jusqu'alors par la douleur, s'échappèrent en torrents : tous mes funestes projets s'évanouirent à l'instant. Je pressai longtemps cette lettre précieuse sur mon cœur avant de pouvoir la lire ; et, me jetant à genoux pour implorer la miséricorde divine, je
25 l'ouvris, et j'y lus en sanglotant ces paroles qui seront éternellement gravées dans mon cœur : "*Mon frère, je vais bientôt te quitter ; mais je ne t'abandonnerai pas. Du ciel, où j'espère aller, je veillerai sur toi ; je prierai Dieu qu'il te donne le courage de supporter la vie avec résignation, jusqu'à ce*
30 *qu'il lui plaise de nous réunir dans un autre monde ; alors je pourrai te montrer toute mon affection ; rien ne m'empêchera plus de t'approcher, et rien ne pourra nous séparer. Je te laisse la petite croix que j'ai portée toute ma vie ; elle m'a souvent con-*

solée dans mes peines, et mes larmes n'eurent jamais d'autres témoins qu'elle. Rappelle-toi, lorsque tu la verras, que mon dernier vœu fut que tu pusses vivre et mourir en bon chrétien."

Lettre chérie ! elle ne me quittera jamais : je l'emporterai avec moi dans la tombe ; c'est elle qui m'ouvrira les portes du ciel, que mon crime devrait me fermer à jamais. En achevant de la lire, je me sentis défaillir, épuisé par tout ce que je venais d'éprouver. Je vis un nuage se répandre sur ma vue, et pendant quelque temps je perdis à la fois le souvenir de mes maux et le sentiment de mon existence. Lorsque je revins à moi, la nuit était avancée. À mesure que mes idées s'éclaircissaient, j'éprouvais un sentiment de paix indéfinissable. Tout ce qui s'était passé dans la soirée me paraissait un rêve. Mon premier mouvement fut de lever les yeux vers le ciel pour le remercier de m'avoir préservé du plus grand des malheurs. Jamais le firmament ne m'avait paru si serein et si beau : une étoile brillait devant ma fenêtre, je la contemplai longtemps avec un plaisir inexprimable, en remerciant Dieu de ce qu'il m'accordait encore le plaisir de la voir, et j'éprouvais une secrète consolation à penser qu'un de ses rayons était cependant destiné pour la triste cellule du Lépreux.

Je remontai chez moi plus tranquille. J'employai le reste de la nuit à lire le livre de Job, et le saint enthousiasme qu'il fit passer dans mon âme finit par dissiper entièrement les noires idées qui m'avaient obsédé. Je n'avais jamais éprouvé de ces moments affreux lorsque ma sœur vivait ; il me suffisait de la savoir près de moi pour être plus calme, et la seule pensée de l'affection qu'elle avait pour moi suffisait pour me consoler et me donner du courage.

Compatissant étranger ! Dieu vous préserve d'être jamais obligé de vivre seul ! Ma sœur, ma compagne n'est

plus, mais le ciel m'accordera la force de supporter courageusement la vie ; il me l'accordera, je l'espère, car je le prie dans la sincérité de mon cœur.

LE MILITAIRE.

5 Quel âge avait votre sœur lorsque vous la perdîtes ?

LE LÉPREUX.

Elle avait à peine vingt-cinq ans ; mais ses souffrances la faisaient paraître plus âgée. Malgré la maladie qui l'a enlevée, et qui avait altéré ses traits, elle eût été belle encore 10 sans une pâleur effrayante qui la déparait : c'était l'image de la mort vivante, et je ne pouvais la voir sans gémir.

LE MILITAIRE.

Vous l'avez perdue bien jeune.

LE LÉPREUX.

15 Sa complexion faible et délicate ne pouvait résister à tant de maux réunis : depuis quelque temps, je m'apercevais que sa perte était inévitable, et tel était son triste sort, que j'étais forcé de la désirer. En la voyant languir et se détruire chaque jour, j'observais avec une joie funeste s'ap- 20 procher la fin de ses souffrances. Déjà, depuis un mois, sa faiblesse était augmentée ; de fréquents évanouissements menaçaient sa vie d'heure en heure. Un jour (c'était vers le commencement d'août) je la vis si abattue, que je ne voulus pas la quitter : elle était dans un fauteuil, ne pouvant 25 plus supporter le lit depuis quelques jours. Je m'assis moi-même auprès d'elle, et, dans l'obscurité la plus profonde, nous eûmes ensemble notre dernier entretien. Mes larmes ne pouvaient se tarir ; un cruel pressentiment m'agitait. "Pourquoi pleures-tu, me disait-elle, pourquoi t'affliger ainsi? 30 Je ne te quitterai pas en mourant, et je serai présente dans tes angoisses."

Quelques instants après, elle me témoigna le désir d'être transportée hors de la tour, et de faire ses prières dans son bosquet de noisetiers : c'est là qu'elle passait la plus grande partie de la belle saison. "Je veux, disait-elle, mourir en regardant le ciel." Je ne croyais cependant pas son heure si proche. Je la pris dans mes bras pour l'enlever. "Soutiens-moi seulement, me dit-elle ; j'aurai peut-être encore la force de marcher." Je la conduisis lentement jusque dans les noisetiers ; je lui formai un coussin avec des feuilles sèches qu'elle y avait rassemblées elle-même, et, l'ayant couverte d'un voile, afin de la préserver de l'humidité de la nuit, je me plaçai auprès d'elle ; mais elle désira être seule dans sa dernière méditation : je m'éloignai sans la perdre de vue. Je voyais son voile s'élever de temps en temps, et ses mains blanches se diriger vers le ciel. Comme je me rapprochais du bosquet, elle me demanda de l'eau : j'en apportai dans sa coupe ; elle y trempa ses lèvres, mais elle ne put boire. "Je sens ma fin, me dit-elle, en détournant la tête, ma soif sera bientôt étanchée pour toujours. Soutiens-moi, mon frère ; aide ta sœur à franchir ce passage désiré, mais terrible. Soutiens-moi, récite la prière des agonisants." Ce furent les dernières paroles qu'elle m'adressa. J'appuyai sa tête contre mon sein ; je récitai la prière des agonisants : "Passe à l'éternité ! lui disais-je, ma chère sœur, délivre-toi de la vie ; laisse cette dépouille dans mes bras !" Pendant trois heures je la soutins ainsi dans la dernière lutte de la nature ; elle s'éteignit enfin doucement, et son âme se détacha sans effort de la terre.

Le Lépreux, à la fin de ce récit, couvrit son visage de ses mains ; la douleur ôtait la voix au voyageur. Après un instant de silence, le Lépreux se leva. "*Étranger*, dit-il, *lorsque le chagrin ou le découragement s'approcheront de vous, pensez au solitaire de la cité d'Aoste : vous ne lui aurez pas fait une visite inutile.*"

Ils s'acheminèrent ensemble vers la porte du jardin. Lorsque le militaire fut au moment de sortir, il mit son gant à la main droite : "Vous n'avez jamais serré la main de personne, dit-il au Lépreux ; accordez-moi la faveur de serrer la mienne : c'est celle d'un ami qui s'intéresse vivement à votre sort." Le Lépreux recula de quelques pas avec une sorte d'effroi, et, levant les yeux et les mains au ciel : "*Dieu de bonté*, s'écria-t-il, *comble de tes bénédictions cet homme compatissant !*"

"Accordez-moi donc une autre grâce, reprit le voyageur. Je vais partir ; nous ne nous reverrons peut-être pas de bien longtemps : ne pourrions-nous pas, avec les précautions nécessaires, nous écrire quelquefois ? une semblable relation pourrait vous distraire, et me ferait un grand plaisir à moi-même." Le Lépreux réfléchit quelque temps. "*Pourquoi*, dit-il enfin, *chercherais-je à me faire illusion ? Je ne dois avoir d'autre société que moi-même, d'autre ami que Dieu : nous nous reverrons en lui. Adieu, généreux étranger, soyez heureux...Adieu, pour toujours !*" Le voyageur sortit. Le Lépreux ferma la porte et en poussa les verrous.

NOTES.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

P. 3, l. 3. *Anthony, count d'Hamilton* (1646—1717), an Irishman by birth; his most celebrated work, the *mémoires du Chevalier de Grammont*, is a faithful and amusing picture of the court of Charles II. king of England.

l. 4. *Jean Jacques Rousseau* (1772—1778), one of the greatest writers of the last century; born at Geneva. The philosopher of the French Revolution; proclaimed the doctrine of the sovereignty of the people in his *Contrat social* (1762), and developed a plan for educational reform in *Émile* (same date).

Firmin Abauzit (1679—1767), spent all his life at Geneva, where his parents had taken refuge in consequence of the Revocation of the Edict of Nantes; distinguished as a critic and a divine.

Alexandre Rodolphe Vinet (1797—1847), born near Lausanne; one of the most eminent protestant critics and theologians of our own time. "Comme pasteur et comme prédicateur, il fut," says M. Sainte-Beuve, "le plus sympathique des Protestants."

Rodolphe Töpffer (1799—1846), born at Geneva; his tales and novelettes (*La Bibliothèque de mon oncle*, 1832; *le Presbytère*, 1833; *Nouvelles Génevoises*, 1841) are master-pieces of humour and of feeling.

l. 10. *comme on l'a si bien appelé;* the expression is M. Barbey d'Aurevilly's, who under that title has written a book on count Joseph de Maistre and on viscount de Bonald.

P. 4, l. 6. *l'expédition contre la Perse*, in 1809 and 1810.

l. 28. *lui faisant honte*, making it ashamed. *Faire honte* has two distinct meanings: 1st, as here, *=faire des reproches qui causent de la honte;* 2nd, *=être une cause de honte;* thus: "sainte institution qui *fait honte* aux chrétiens." (Bossuet.)

P. 8, l. 4. *suivi*, continuous.

l. 5. *malicieuse*, critical, sarcastic.

l. 9. *Sophie Ristaud*, dame *Cottin* (1773—1807) wrote several novels which M. Vapereau describes (*Dictionnaire des littératures*) as containing "des études variées, mais peu profondes, sur le cœur humain

LA JEUNE SIBÉRIENNE.

P. 9, l. 2. *Paul Ier*, Petrovitch, born in 1754, strangled, March 23, 1801; ascended the throne of Russia in 1796, at the death of Catharine II. "Prince spirituel," says M. Thiers, "et point méchant, mais extrême dans ses sentiments; ...âme violente et faible."

Siberia formed as early as 1242 a *Khanate*, founded by the Tartars; its capital was then Sibir on the river Irkisch. The Cossack Termak began, in 1580, the conquest of that vast province on behalf of the Czar Ivan IV.

Saint-Petersburg was founded in 1703 by Peter the Great on the spot where stood the city of Ivangorod.

l. 4. *dans le temps*, some time ago.

un auteur célèbre, see above, note to p. 8, l. 9.

l. 18. *Ukraine* in the Russian language means *bordering country;* it is a vast plain watered by the Dnieper, and includes the governments of Kiev, Pultowa, Tchernigov and Kharkov.

Hungary (*Magyar-Orszag* in the language of the country) comprises the circles of Pesth, Presburg, Oedenburg, Kaschau and Gross-Wardein. Capital Buda or Ofen.

P. 10, l. 1. *Ismaïl* or *Ismaïlov*, a town in Moldavia, taken by Souwarow in 1789. *Otchakov* or *Oczakov*, a town situated at the mouth of the Dnieper, taken in 1788 by the Russian army under the command of Potemkin.

l. 4. *qu'on en fit = qu'on fit de lui*, i. e. *du procès*. *en* here is a pronoun.

l. 7. *Quoi qu'il en soit = quoi qu'il soit de cela*, at any rate.

l. 10. The government of Tobolsk is in Western Siberia.

l. 11. *kopeck*, a copper coin worth about four French *centimes*. 100 kopecks = a *rouble*.

l. 27. *ne saurait justifier = ne peut justifier*.

l. 31. *réduit*, a small, wretched room; i. e. *un logement réduit*.

P. 11, l. 6. *en avait conçu; en* here is the literal translation of the Latin *inde. avait conçu de la promesse de l'officier.*

l. 10. *dont=par lesquels*, according to a very common Gallicism. Thus, Molière:

"Après quelques paroles *dont* je tâchai d'adoucir la douleur de cette charmante affligée." (*Fourberies de Scapin*, I. 2.)

P. 12, l. 6. *elle se remit...en prières*, she resumed her prayers.

l. 14. *lisière*, the border; the old Fr. *liste* (comp. the Engl. *list*) has the same meaning.

"Li rois fu en la sale bien peinturée à *listes*."
(*Berthe aux grands pieds.*)

l. 23. *s'ouvrir à eux*, speak freely to them, i. e. *leur découvrir sa pensée.*

P. 13, l. 15. *plaisamment*, jokingly, as a joke.

l. 18. *d'avance*, beforehand.

l. 30. *de se voir traiter*, to see herself treated, i. e. *de voir quelqu'un traiter soi* (=*elle*).

P. 15, l. 17. *Moscou*, the ancient capital of the Russian empire, built on the banks of the river Moskva.

l. 18. *esprit fort*, free-thinker; liter. strong-minded (person). "Les *esprit forts* savent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie?" (La Bruyère.)

l. 21. *des habitants...des prisonniers=par les habitants*, etc. According to M. Chevallet, this particular use of the preposition *de* instead of *par* is a Latinism which might be illustrated by the phrase: "quod nolebam...*de* industria fugiebatis." (Plautus.) It seems, however, more correct to say that *de* here=*a* or *ab;* (ab habitantibus).

l. 22. *lui faisaient raccommoder=faisaient raccommoder par lui.*

l. 26. *persiflait*, jeered her. Note that the words *persifler*, *persiflage*, date only from the last century, as is apparent from the following quotation:

"Ce livre (les *Mémoires du Chevalier de Grammont*) est le premier où l'on ait montré souvent cette sorte d'esprit qu'on a appelé depuis *persiflage*...et qui consiste à dire plaisamment des choses sérieuses, et sérieusement des choses frivoles." (La Harpe.)

l. 28. *en obtenir=obtenir de lui*, see above, notes to p. 10, l. 4; p. 11, l. 6. Observe that in Latin the adverb *inde*, from which *en* is derived, was often used for persons as well as things. Thus:

"Uxorem duxit, nati filii
Duo; *inde* ego hunc majorem adoptavi mihi."
(Terence.)

P. 16, l. 1. *à son ordinaire=selon son ordinaire*, as usual; elliptical for *sa manière ordinaire.*

l. 2. *de son linge mouillé=avec son linge.* Thus Molière: "Vous les voulez traiter *d'*un semblable langage." (*Tartufe*, I. 6.)

l. 6. *de force*, by force; ablatival form. *de* corresponds here to *par*. Molière, in like manner: "Et tâchons d'ébranler, *de* force ou *d'*industrie." (*Tartufe.*)

l. 9. *Chemin faisant*, as she was going along; elliptical for *pendant qu'elle faisait son chemin.*

l. 16. *toute joyeuse.* Note the euphonic *e*, although *tout* is here an adverb.

P. 17, l. 4. *la dresser*, to dress it up.

l. 10. *lui voir reprendre...=voir reprendre par elle;* see above, note on p. 15, l. 22.

l. 27. *reçu*, acknowledgment.

P. 18, l. 28. *cette foi qui transporte...* See Matt. xvii. 20.

P. 19, l. 5. *le lundi*, Monday is still considered in Russia as an unlucky day by the lower classes and by superstitious people.

l. 23. *renouer la conversation*, to start the conversation afresh; literally, to tie up again the knot of the conversation.

l. 29. *Or un ange*, etc.; see Genes. xxi. 17.

P. 20, l. 17. *quand je m'y opposerais*, even if I should oppose it.

P. 21, l. 33. *Que (faut-il) faire avec cette enfant?*

P. 22, l. 18. *l'emportait*, prevailed. *emportait l'avantage* or *le prix.*

l. 20. *que de motifs=combien de motifs.*

l. 21. *de grâce...de combien;* see above, note on p. 16, l. 6.

P. 23, l. 10. *qui pût;* note the use of the subjunctive in statements of what ought to be, or may be.

l. 16. *d'après*, in agreement with; *après* often expresses pursuit (ex. il courut lui-même *après* l'officier=he himself ran after the officer); hence *d'après*=in pursuit of...

l. 25. *de se rendre service=de rendre service les uns aux autres.*

au besoin=en cas de besoin.

P. 24, l. 4. *toute disposée;* see above, note on p. 16, l. 16.

chargée d'un sac, laden with a bag; see above, note to p. 16, l. 2.

P. 25, l. 5. *verste* (Russ. *verstà* from *verstati*=to measure). A little more than one kilometer or five-eighths of a mile.

P. 26, l. 15. *isba*, "maison de paysan, ordinairement composée d'une seule chambre, dont un énorme poêle occupe une bonne partie." (Réaume.)

l. 33. *Kiew*, a city on the right bank of the Dnieper, regarded as a sacred city by the Russians, having been one of the most ancient and venerated seats of their religion and empire.

P. 27, l. 11. *kibick*, a kind of public conveyance.

l. 15. ...*à Rome;* allusion to the well-known proverb: *tous les chemins mènent à Rome.*

l. 25. *mauvaises mœurs*, loose conduct. Note that *mœurs* is often used without an epithet as an equivalent for *bonnes mœurs;* and therefore *une femme sans mœurs=une femme de mauvaises mœurs.*

l. 28. *Quelques marches* is governed here by *à* understood.

Kamoüicheff, a small town in the government of Perm.

P. 28, l. 1. *lui fit* ... see above, note to p. 15, l. 22.

l. 2. *de hauts=par de hauts* ... ; see above, note to p. 16, l. 6.

l. 10. *qui ne devait pas*.....who was not.

l. 28. *coureuse*, lit. gad-about. syn. of *aventurière.* Thus again: "une petite *coureuse* de bonnes fortunes." (Hamilton).

P. 29, l. 3. *se mourant*, gradually perishing away. *Mourant* would mean to be nearly dead. *de froid*, etc.; see above, note to p. 15, l. 21.

l. 9. *starost* (from the adject. *stavri*), the mayor.

l. 15. *indignes*, unworthy, in the sense of calumnious.

qui l'avaient fait maltraiter, which had caused her to be ill-treated: *la* is governed by *maltraiter.*

l. 25. *d'après l'accueil*, in accordance with the reception, see above, note to p. 23, l. 16.

P. 30, l. 1. *les gagner*, win their sympathy. Thus again: "Mais charmante Marianne, commençons, je vous prie, par *gagner* votre mère." (Molière, *l'Avare*, IV. 1.)

l. 4. *la fatigue dont*...=...*par laquelle;* see above, note to p. 11, l. 10.

l. 16. *navrée des refus*, deeply wounded by the refusals; *navrer*, liter. to pierce; comp. the Germ. *narbe*, a scar. The word *navrer* is only used now in a metaphorical sense.

l. 31. *il en est une*, there is one; *en* is here a pronoun=*d'elles*, i. e. *de situations.*

l. 33. *pour sa singularité*, on account of its out of the way character. *Pour* in the sense of *because of* is often used synonymously with *par;* and in the same way we find *pour ce que=parce que.*

P. 31, l. 1. *le long*, alongside. The subst. *long* is governed by *par* or *pendant* understood. We have also *au long* and *tout du long* in the same sense.

"Allez avec les miens *au long* de ce rivage."
(Tristan, *Panthée*, v. 6.)

"Allez *tout du long* du ruisseau." (Quoted by Littré.)

l. 9. *poussa*, pushed (into their fastenings). *guichet*, here frame-work.

l. 11. *lui firent peu d'accueil*, gave her very little of a (cordial) greeting. *Accueil* without an epithet is always used in a favourable sense; see above, p. 29, l. 25; thus;

"A quel étrange office, amour, me réduis-tu?
De *faire accueil* au vice, et chasser la vertu!"
(Rotrou, *Venceslas*, I. 2.)

l. 28. *avait beau protester*, protested in vain. The idiomatic expression *avoir beau* means *avoir beau champ*, *beau temps*, *belle occasion*, etc. See Littré, s. v. *beau* (remark no. 1). The force is accordingly that of an irony. *tout son avoir*, all her property; note the infinitive used substantively as is frequently the case in French, thus "il en perdit *le boire et le manger*." (Hamilton, *Chevalier de Grammont*.)

P. 32, l. 13. *assignations*, money-warrants. Gold and silver specie being very scarce in Russia, payments are usually made in kopecks, 100 of which make a paper-rouble, and in *assignations* or warrants for 5, 10, 25, 50 and 100 roubles.

l. 20. *qu'elle soit*, that she is; note the use of the subjunctive on account of the hypothetical clause.

P. 33, l. 2. *à leur respiration = par leur...*

l. 6. *descendit du poêle;* in Russia the peasants often sleep, without undressing, on the stoves.

l. 9. *en fit aussitôt les préparatifs = fit...les préparatifs du manger.*

l. 11. *le pot au stchi*, the pot used for containing the *stchi* (a kind of soup made with fermented cabbage and salt meat); the prepos. *à* is used to mark the end or destination of the substantive. *Le pot au stchi = the stchi-pot.*

l. 13. *kvas*, a kind of beer made of the flour of rye.

l. 33. *malhonnêtes*, dishonest.

P. 34, l. 3. *une longue traite*, a long journey; *traite* "étendue de chemin qu'un voyageur fait d'un lieu à un autre sans se reposer." (Littré.)

l. 27. *Ekatherinembourg*, a town of Asiatic Russia, in the province of Isatt, situated on the eastern side of the Uralian chain.

l. 31. *assortis à la saison*, fitted for the season; liter. were not of a *sort* corresponding to the season.

P. 35, l. 3. *kharstma;* these buildings made for the convenience of travellers are the same as the *caravanserails* of the East and the *Ventas* in Spain.

l. 15. *voulurent à toute force*, insisted upon; *à* here=*avec;* liter. wished with all their might (*avec toute* [*leur*] *force*).

l. 23. *il ne s'en trouva point*, there were none...=*il n'en fut point trouvé;* note the frequent use of reflexive verbs with a passive meaning.

l. 29. *un expédient des plus singuliers* (*expédients*), one of the oddest contrivances.

l. 32. *une fois pour toutes* (*les fois*), once for all.

P. 36, l. 7. *à tue-tête*, at the top of their voice, i. e. *si fort qu'ils tuaient la tête*=loud enough to break (kill) one's head.

l. 25. *Lors même que*...even if (*lors* is from the Latin *illa hora*).

l. 28. *postoaïleroï dvor*, inns built in towns or villages;—the *kharstma* (see above), are road-side inns.

l. 33. *cette pièce unique*, that only room.

P. 37, l. 19. *m'en croire=me croire sur ce sujet.*

l. 25. *si vous tenez si fort*, if you are so thoroughly determined.

P. 38, l. 24. *se trouvait*, was.

P. 39, l. 12. *Quoi qu'il en soit*, at any rate.

P. 40, l. 5. *le bien-être*, the comfort.

l. 12. *arrêta*, engaged.

l. 14. *Nijeni*, (lower) Novogorod, a town built at the junction of the Oka and Volga celebrated for its great annual fair.

l. 17. *Ourals*. The Ural mountains bound Europe on the East; they extend from the shores of the Arctic sea, over an extent of more than 1200 miles to the banks of the river of the same name in the parallel of Orenburg.

l. 19. *qui se portent*, which flow.

l. 20. *Tobol*, a river falling into the Irtish at Tobolsk.

l. 24. *Volga*, the largest river in Europe, rises in the plateau of Valdaï, and falls into the Caspian sea at Astrakhan.

l. 27. *la Tchousova...la Khama*, two affluents of the Volga.

l. 31. *tombât malade...et fût contraint*, should fall ill, and should be compelled.

P. 42, l. 12. *ne s'était représenté=n'avait représenté à soi* or *à elle-même; ne s'était représentée* would be an accusatival clause=*n'avait représenté soi* or *elle-même.*

l. 25. *bienséances*, propriety, liter. *what sits well, ce qui sied bien.*

P. 43, l. 12. *frappée du mouvement...de la ferveur=par le mouvement...par la ferveur.*

l. 26. *de me passer d'aumônes*, to do without alms, liter. to be superior to myself so far as alms are concerned.

P. 44, l. 10. *elle fit répandre des larmes aux dames*...she caused the ladies...to shed tears. *Aux* here=*par les*, and has an ablative force.

l. 21. *faire ses vœux*, to pronounce her vows (as a nun).

l. 22. *les fameuses catacombes.* "Les catacombes de Kiev sont de vastes galeries souterraines attenantes à la cathédrale, desservies par les religieux d'un ancien et riche couvent. On conserve dans ces souterrains une immense quantité de saints Grecs, dont les corps intacts, exposés à la vénération des fidèles, sont recouverts de riches habits qui laissent voir les visages, les mains et les pieds; les chairs desséchées ont à peu près la couleur et la solidité du bois d'acajou." (*Note de l'auteur.*)

l. 23. *et s'arrêter une place*, and select for herself an abode.

P. 45, l. 1. *elle se ressentit*, she felt the effects of...

l. 8. *Elle se remit*, she recovered her health. *Se remettre* is an elliptical phrase governing *dans sa santé* understood.

l. 14. *le traînage*, the sledging-season; *traîneau*, a sledge, from *traîner*, to drag, or to draw (L. *trahere*).

P. 46, l. 21. *Riga*, a commercial city of much importance at the head of the gulf of that name, and near the mouth of the Dvina.

l. 27. *bien détaillée*, very fully stated.

l. 29. *la débâcle*, the melting, from *débâcler=désobstruer, débarrasser; bâcler* (from the L. *baculus*) means to close a door with a bar of wood. *Débâcle* is also used metaphorically in the sense of political, moral or commercial collapse, thus, "il est certain que sa décence contenait quelque peu *la débâcle* des mœurs." (Michelet.)

P. 47, l. 21. *sur la* (*main*) *droite*, on the right-hand side.

l. 27. *la mit à la porte*, turned her out of doors.

P. 48, l. 18. *un gros monsieur*, a stout gentleman.

l. 23. *lui donner cours*, to facilitate its being presented (to the Emperor).

l. 26. (*Que*) *Dieu vous bénisse.*

P. 49, l. 14. *une somme d'assignations*, a number of money-warrants.

l. 15. *roubles* (etym. Russ. *roubiti*, to cut; because the rouble originally was a piece cut out of a bar of silver); a *rouble* is worth about 3 shillings and 4 pence.

l. 32. *à pied*, on foot.

l. 33. *droschky*, a Russian four-wheeled carriage.

P. 50, l. 5. *Pierre le Grand* (1672—1725) ascended the throne of Russia in 1682.—The statue here alluded to is in bronze and was erected in 1766 by the sculptor Falconet (Étienne Maurice, 1716—1791).

l. 14. *fit un grand éclat de rire*, burst out laughing.

l. 23. *de bonne heure*, early.

P. 51, l. 1. *obligeants*, kind.

l. 10. *dans les formes* (*voulues*, *requises*, or *nécessaires*), in the proper form.

l. 25. *Christos voscres*. The Russians are in the habit of greeting at Easter their friends and relatives with the expression *Christos voscres*, which means, Christ has risen from the dead. The person thus addressed answers *Voïstino voscres*=he has risen indeed.

P. 52, l. 3. *avec le temps*, in course of time.

l. 4. *aux aventures du Sénat*, elliptical for *aux aventures qui lui étaient arrivées pendant sa visite au Sénat.*

l. 26. *s'était mis aux enquêtes*, had made inquiries.

P. 53, l. 6. *galonné*, covered with lace. *Galon*, lace, ornamental braid is derived from the subst. *gala*=magnificence, adornment, just as *feston*, embroidery, festoon, is derived from *fête*.

l. 8. (*Quand elle fut*) *arrivée*...

l. 19. *partie*, game.

l. 27. *arrangé son jeu*, arranged her hand (of cards).

l. 28. *jouait impatiemment des doigts*, played impatiently with his fingers.

P. 54, l. 30. *l'impératrice mère*. Maria Sophia Dorothea Augusta, princess of Wurtemberg (1759—1828) married the Czar Paul I. in 1776.

P. 55, l. 15. *l'inégalité des conditions*, the difference between their social positions.

P. 56, l. 1. *se trouver mal*, to faint.

l. 25. *possédant l'usage du monde*, accustomed to society.

P. 57, l. 15. *une jolie tournure*, a pretty figure.

l. 22. *les remises furent achevées*, the fines were paid; an expression belonging to several games of cards.

l. 23. *sensibles*, distinct, special.

l. 32. *que j'aie vu;* in sentences of this kind the indicative and subjunctive are used indifferently.

P. 58, l. 9. *l'impératrice régnante*. Louisa Maria Augusta, princess of Baden (1779—1826) married the Czar Alexander I. in 1793.

l. 18. *prévinrent*, anticipated.

l. 26. *les plus considérables*, the most important.

P. 59, l. 16. *peu délicate*, inconsiderate.

P. 60, l. 14. *une grande pièce*, a large room.

P. 61, l. 2. *l'on remit*, they put off.

l. 9. *Elle reconnut d'elle-même*, she recognized spontaneously.

l. 11. *Luca Giordano* (1639—1701), a celebrated Neapolitan painter, surnamed *Fatresto* (*do quickly*) on account of the facility with which he worked.

l. 16. *il eût été difficile*, it would have been difficult.

l. 19. *comme s'il en manquait de véritables*, as if there was a deficiency of true ones.

P. 62, l. 2. *sensibilité*, feeling.

l. 5. *enchérir*, lit. to outbid; here to go beyond. *Enchères*, auction; *vente aux enchères*, sale by auction.

l. 7. *à son gré*, according to her fancy.

l. 8. *ukase*, edict of the Czar (etym. Russ. *ukasati* = to indicate, from *kasati* = to show).

l. 19. *Alexandre I. Paulovitch* (1777—1825) ascended the Russian throne in 1801. "Ce prince, l'un des plus distingués de son temps, joignait à un caractère ferme des sentiments généreux et une grâce qui séduisait." (Bouillet.)

P. 64, l. 6. *la révolte de Pougatcheff.* Yémilian Pougatcheff, a Cossack, born in 1726, pretended (1773) to be the Czar Peter III. who had died ten years before, and at the head of a formidable army invaded the provinces of Little Russia (Tchernigov, Kiev, Poltava, Kharkov), committing on his way frightful cruelties. He was on the point of taking possession of Moscow, but some of his companions betrayed him for a reward of 100,000 roubles, and he was put to death in 1775.

l. 18. *Il n'entrait...aucune jalousie*, no jealousy had prompted this offer.

P. 65, l. 7. *feldièjgre.* "Mot tiré de l'allemand (*feldjäger*), qui signifie *chasseur de campagne.* Les *feldièjgres* sont un corps avec des grades et un habit militaire: ils remplissent en Russie les fonctions de courrier d'état et de cabinet." (*Note de l'auteur.*)

l. 8. *capitaine ispravnick*, an official corresponding to a French *sous-préfet*, or administrator appointed over the territorial subdivision (*sous-préfecture*) of a department.

P. 66, l. 22. *qui s'était rendue*, who had gone.

l. 29. *sans le sourire*, had it not been for the smile.

l. 32. *également*, likewise.

P. 67, l. 18. *moyens*, in the plural, *financial means*. Thus again: "C'étaient *les moyens* et la richesse qui donnaient le suffrage." (Montesquieu, *Esprit des lois*.)

l. 20. *Wladimir*, a town in Great Russia, metropolis of the province of that name.

l. 21. *parti*, resolution.

l. 29. *Que ne sommes-nous...?* why are we not...? *Que* here = *pourquoi*. Thus:

"*Que* parlez-vous ici d'Albe et de sa victoire?"

(Corneille, *Horace*.)

P. 68, l. 23. *Heureux les hommes...* Ps. cxix.

l. 28. *elle mettait à l'exécution...* she displayed in the performance...

P. 69, l. 12. *aux convenances...* to the propriety...

l. 13. *elle ne se répandit point*, she did not go much... liter. she did not spread herself... *Se répandre* is often used with the meaning of mental or moral dissipation, thus: "Le pécheur *se répandra* de tous côtés pour se délivrer de ces insupportables agitations de son cœur." (Bossuet.)

l. 14. *les personnes que la reconnaissance*, etc., the persons whose society friendship and gratitude made it a duty for her to frequent.

l. 17. *qui la minait sourdement*, which was slowly undermining her constitution.

l. 20. *bien prise*, well proportioned. "J'étais *bien pris* dans ma petite taille." (J. J. Rousseau, *Confessions*.)

P. 70, l. 3. *suivie d'un laquais à livrée = suivie par un laquais avec une livrée.*

l. 26. *Novogorod*, formerly *Great Novogorod*, a city in the province of that name, at the northern extremity of lake Ilmen.

P. 71, l. 26. *que personne ne doit connaître*, which no one is to know.

P. 72, l. 33. *à la disposition = par la disposition.*

LE LÉPREUX DE LA CITÉ D'AOSTE.

P. 74, l. 8. *un censeur*, one of the government censors of the press.

l. 21. *la Chaumière Indienne...* Jacques Henri Bernardin de Saint-Pierre (1737—1814), one of the most charming writers of the last century; his masterpiece is the well-known novel *Paul et Virginie* (1787), "chef-d'œuvre dont on aurait peine à trouver le pendant dans une autre littérature." M. Veuillot is rather severe in his critique on *la Chaumière Indienne* (1789); M. Vapereau says of it: "Dans sa fraîcheur, c'est un paradoxe, une boutade contre la science."

l. 23. *lymphatique*, colourless.

P. 75, l. 1. *Aoste* (L. Augusta Prætoria, or Augusta Salassiorum), a city of Italy (Piedmont) on the right bank of the Dora-Baltea, at the foot of the Alps.

l. 8. *si l'on en croit...=si l'on croit sur ce sujet.*

l. 12. *Bramafan=Brame à faim. Bramer*, in the dialect of Geneva=to shout or to howl. In *French* French=to bellow like a stag (etym. O. H. D. *bremen*=to bellow; comp. the Gr. βρέμειν), subst. *bramement.*

l. 15. *les personnes sensibles*, feeling persons.

l. 17. *Plus loin*, the Leper's tower, situated at 250 metres from that of Bramafan, is in the western part of the town, it is easily seen from the Courmayeur road.

P. 76, l. 1. *dont il était jadis revêtu*, with which it was formerly faced. *Dont=avec lequel.*

l. 2. *des revenants*, ghosts, liter. (persons) returning (from the next world).

l. 8. *d'une enceinte=par une enceinte.*

l. 11. *L'hôpital de Saint-Maurice;* the hospital purchased the "ghost-tower" and the adjoining garden in 1773.

l. 18. *Pendant la guerre des Alpes.* Piedmont was invaded by the French under Bonaparte in 1796. Battles of Montenotte (April 11), Millesimo (April 14), Lodi (May 10), Roveredo (Sept. 4), Ascola (Nov. 15—17), Rivoli (Jan. 14, 1797). This brilliant campaign was terminated in 1797 (Oct. 17) by the treaty of Campo-Formio.

un militaire, Xavier de Maistre himself. Notice that *militaire*, although used substantively here, is really an adjective. The same remark may be made about other words, now exclusively used as substantives, but which had formerly an adjectival meaning. Thus *linge* (L. *linteus*) = *drap linge*.

"Il se despouilla jusques aux *draps linges*."

(*Roman de Perceforest*.)

sanglier (L. [*porcus*] *singularis*) = *porc sanglier*.

"Les dents canines...semblables à celles d'un grand *porc sanglier*."

(Ambroise Paré.)

bouclier (L. [*clypeus*] *buccularius*) = *écu bouclier*.

"Tans coups a pris sur son *escu bucler*."

(*Chanson de Roland*.)

l. 25. *d'une voix triste* = *avec une voix triste*.

l. 26. *à qui l'aspect agréable*, etc. Notice the dative used to express the subject of an objective infinitive, which itself governs an object. Thus again: "je lui ai fait signer ces documents," I got him to sign these documents.

l. 31. *de la lèpre; de* expressing agency is often used instead of *par*. See above, note to p. 16, l. 6.

P. 77, l. 7. *défiguré*. His face, says a contemporary document, was one hideous wound.

l. 8. *si vous agréez*, if you will receive with pleasure. Note that *agréer* takes indifferently as a subject or an object, the name of the thing which pleases. Thus:

"Afin que les saints *agréent le présent* que j'ai à leur faire."

(Bossuet.)

"...voyons si *ce change* à leurs bontés *agrée*."

(Corneille, *Horace*, III. 2.)

l. 23. *d'un large* (*chapeau de*) *feutre*, note the metonymy, or figure of speech according to which the name of the substance is put instead of the object or article made of that substance. *Feutre* is often used to mean a hat, especially an old one.

l. 27. *qui croissent d'elles-mêmes*, which grow wild.

P. 79, l. 5. *Tenez-vous au mur*, hold on to the wall.

l. 25. *Oneille, Oneglia*, a small town in Northern Italy, on the bay of Genoa. Native place of the celebrated Doria (1468—1560) the restorer of Genoese liberty.

l. 31. *depuis deux ans*. "Le pauvre Lépreux connaissait sans doute l'histoire de sa famille et tous ses détails, mais il eût été trop pénible pour lui de les raconter à son interlocuteur, il a préféré faire une

réponse évasive. Il n'a cependant pu taire ce qui concernait sa sœur, morte depuis peu d'années, et dont le visiteur pouvait avoir entendu parler. D'ailleurs le récit de sa mort est édifiant, et la plume discrète du narrateur a su, malgré son horrible maladie, conserver quelque poésie à cette victime douce et resignée." (Réaume.)

P. 80, l. 12. *qui je suis.* His name was Pietro-Bernardo Guasco.

P. 81, l. 1. *que vous ne le pensez, le* here is an accusative neuter = *cela;* its use is quite optional, and the form *que vous ne pensez* would be equally grammatical.

l. 5. *la paix.* "Mane cum Eo in cella, quia non invenies alibi tantam pacem." (*de Imit.* I. 20.) The treatise *de Imitatione Christi* which Fontenelle describes (*Vie de P. Corneille*) as "le livre le plus beau qui soit sorti de la main des hommes, puisque l'Évangile n'en vient pas," was written during the fifteenth century; its authorship has been ascribed to the French divine Jean Charlier de Gerson, chancellor of the University of Paris (1363—1429), and to the German monk Thomas von Kempen (Latinized into *à-Kempis*) (? 1380—1470), but more probably, according to M. Renan, to an unknown writer of the thirteenth century.

l. 23. *Il est = il y a.*

l. 26. *Je passe des journées entières...à jouir.* The infinitive with *à* is added to any verb which expresses a continuous action.

P. 82, l. 8. *je m'affectionne,* I entertain a feeling of affection. Distinguish between *s'affectionner à... = s'attacher* and *s'affectionner pour... = s'intéresser vivement.*

l. 16. The *val de Rhèmes* and *Ruitorts* are in the Graian Alps. The upper part of the valley of Rhèmes (chief town: Notre Dame de Rhèmes) is enclosed by imposing glaciers. *Ruitorts,* an extensive glacier-clad mountain mass with several peaks. *Charvensod,* a small village in the valley of Aosta, south of the town of that name.

l. 21. *en impose...à mes sens,* strikes me with awe. "Lisez *impose. En imposer* signifie *tromper.* Buffon a fait la même faute: "Une grande voix qui leur *en impose* à tous;" et Voltaire: "Il ne sut pas *en imposer aux partis.*" Il faut dire avec La Bruyère: "Quand vous les voyez de fort près, c'est moins que rien; de loin ils *imposent.*" (Vinet.)

P. 83, l. 18. *où quelques anachorètes... = à laquelle...* Notice the idiomatic use of *où* instead of the relative with *à* or dans. Thus again: *la maison où je suis né = la maison dans laquelle...*

P. 84, l. 2. *m'ont instruit de...* have informed me about.

l. 5. *assortis*, well matched.

l. 7. *errant ensemble;* note that *errant* really expresses here a permanent action; and, therefore, should be made to agree with *époux*.

l. 12. *lorsque le vent du Piémont.* This periodical wind known in the locality by the name of *courant ascendant* prevails almost regularly from March till October.

l. 19. *caché entre les broussailles*, elliptical for *pendant que je suis caché.*

P. 85, l. 7. *du relâche*, some respite.

l. 25. *je ne sais plus que devenir*, I no longer know what is to become of me. *Que* is here a neuter pronoun.

P. 86, l. 9. *je suis bien éveillé*, I am quite awake.

P. 87, l. 11. *Ce serait la première fois que ce bonheur m'aurait été accordé...=ce serait...m'a été accordé.* Note the idiomatic use of the second conditional by attraction. Thus again:

"*Je croirais* que la conquête d'un tel cœur ne *serait* pas (=n'est pas) à dédaigner." (Molière, *La Princesse d'Élide*, IV. 3.) Comp. the L. "si adjutorium haberem, te ligarem." The same form occurs in the future:

"Ce ne *sera* pas là qu'il *viendra* la chercher."
(Molière, *L'École des femmes*, V. 4.)

l. 14. *hormis*, except. The old French would have said more correctly *hors mise* to agree with *sœur*.

P. 88, l. 32. *sans nous voir.* The sister of the Leper died Sept. 3rd, 1791, at the age of thirty-two.

P. 90, l. 1. *lui avait fait craindre*, see above, note to p. 15, l. 22.

l. 2. *à portée*, within reach.

au besoin, in case of need.

l. 19. *que je fus à même*, that I was able... Liter. that I was at that very identical point, namely, to judge. The French sentence is elliptical and can be supplemented thus: *que je fus au même point* (L. metipsissimum punctum), *savoir: juger*, etc.

l. 23. *qui faillit...*, which very nearly...; liter. which just failed or missed...

l. 29. *que je ne suis...*than I am. *Ne* is often used when the negative in the dependent clause is contradicted by a negation implied or expressed in the principal clause.

P. 91, l. 3. *pensa me perdre*, nearly ruined me; here *penser* is used in the sense of "thought to do it," as we say, "was like to do it."

l. 30. *à coups de pierres*. *à* is here the synonym of *par*.

P. 92, l. 33. *qu'elle me...=combien elle me...*

P. 93, l. 10. *marâtre* here means unkind, as a step-mother is supposed to be.

l. 27. *avait dû contribuer...*, had been under the obligation of contributing.

l. 30. *sur* (*le seuil de*) *la porte...*, on the threshold.

P. 96, l. 15. *Sa complexion...*, her constitution.

Cambridge
PRINTED BY C. J. CLAY M.A. AND SONS
AT THE UNIVERSITY PRESS

CAMBRIDGE UNIVERSITY PRESS.

THE PITT PRESS SERIES.

*** *Many of the books in this list can be had in two volumes, Text and Notes separately.*

I. GREEK.

Aristophanes. Aves—Plutus—Ranæ. By W. C. GREEN, M.A., late Assistant Master at Rugby School. 3*s.* 6*d.* each.

Aristotle. Outlines of the Philosophy of. Compiled by EDWIN WALLACE, M.A., LL.D. Third Edition, Enlarged. 4*s.* 6*d.*

Euripides. Heracleidae. With Introduction and Explanatory Notes. By E. A. BECK, M.A., Fellow of Trinity Hall. 3*s.* 6*d.*

——— **Hercules Furens.** With Introduction, Notes and Analysis. By A. GRAY, M.A., and J. T. HUTCHINSON, M.A. New Ed. 2*s.*

——— **Hippolytus.** With Introduction and Notes. By W. S. HADLEY, M.A., Fellow of Pembroke College. 2*s.*

——— **Iphigeneia in Aulis.** By C. E. S. HEADLAM, B.A. 2*s.* 6*d.*

Herodotus, Book V. Edited with Notes and Introduction by E. S. SHUCKBURGH, M.A. 3*s.*

——— **Book VI.** By the same Editor. 4*s.*

——— **Book VIII., Chaps. 1—90.** By the same Editor. 3*s.* 6*d.*

——— **Book IX., Chaps. 1—89.** By the same Editor. 3*s.* 6*d.*

Homer. Odyssey, Books IX., X. With Introduction, Notes and Appendices by G. M. EDWARDS, M.A. 2*s.* 6*d.* each.

——— ——— **Book XXI.** By the same Editor. 2*s.*

Luciani Somnium Charon Piscator et De Luctu. By W. E. HEITLAND, M.A., Fellow of St John's College, Cambridge. 3*s.* 6*d.*

Platonis Apologia Socratis. With Introduction, Notes and Appendices. By J. ADAM, M.A. 3*s.* 6*d.*

——— **Crito.** By the same Editor. 2*s.* 6*d.*

——— **Euthyphro.** By the same Editor. [*In the Press.*

Plutarch. Lives of the Gracchi. With Introduction, Notes and Lexicon by Rev. H. A. HOLDEN, M.A., LL.D. 6*s.*

——— **Life of Nicias.** By the same Editor. 5*s.*

——— **Life of Sulla.** By the same Editor. 6*s.*

——— **Life of Timoleon.** By the same Editor. 6*s.*

Sophocles. Oedipus Tyrannus. School Edition, with Introduction and Commentary by R. C. JEBB, Litt.D., LL.D. 4*s.* 6*d.*

Xenophon. Agesilaus. By H. HAILSTONE, M.A. 2*s.* 6*d.*

——— **Anabasis.** With Introduction, Map and English Notes, by A. PRETOR, M.A. Two vols. 7*s.* 6*d.*

——— **Books I. III. IV. and V.** By the same. 2*s.* each.

——— **Books II. VI. and VII.** By the same. 2*s.* 6*d.* each.

Xenophon. Cyropaedeia. Books I. II. With Introduction and Notes by Rev. H. A. HOLDEN, M.A., LL.D. 2 vols. 6*s.*

——— ——— **Books III. IV. and V.** By the same Editor. 5*s.*

London: Cambridge Warehouse, Ave Maria Lane.

25/2/90

II. LATIN.

Beda's Ecclesiastical History, Books III., IV. Edited with a life, Notes, Glossary, Onomasticon and Index, by J. E. B. MAYOR, M.A., and J. R. LUMBY, D.D. Revised Edition. *7s. 6d.*

——— **Books I. II.** By the same Editors. [*In the Press.*

Caesar. De Bello Gallico, Comment. I. With Maps and Notes by A. G. PESKETT, M.A., Fellow of Magdalene College, Cambridge. *1s. 6d.* COMMENT. II. III. *2s.* COMMENT. I. II. III. *3s.* COMMENT. IV. V., and COMMENT. VII. *2s.* each. COMMENT. VI. and COMMENT. VIII. *1s. 6d.* each.

Cicero. De Amicitia.—De Senectute. Edited by J. S. REID, Litt.D., Fellow of Gonville and Caius College. *3s. 6d.* each.

——— **In Gaium Verrem Actio Prima.** With Notes, by H. COWIE, M.A. *1s. 6d.*

——— **In Q. Caecilium Divinatio et in C. Verrem Actio.** With Notes by W. E. HEITLAND, M.A., and H. COWIE, M.A. *3s.*

——— **Philippica Secunda.** By A. G. PESKETT, M.A. *3s. 6d.*

——— **Oratio pro Archia Poeta.** By J. S. REID, Litt.D. *2s.*

——— **Pro L. Cornelio Balbo Oratio.** By the same. *1s. 6d.*

——— **Oratio pro Tito Annio Milone,** with English Notes, &c., by JOHN SMYTH PURTON, B.D. *2s. 6d.*

——— **Oratio pro L. Murena,** with English Introduction and Notes. By W. E. HEITLAND, M.A. *3s.*

——— **Pro Cn. Plancio Oratio,** by H. A. HOLDEN, LL.D. *4s. 6d.*

——— **Pro P. Cornelio Sulla.** By J. S. REID, Litt.D. *3s. 6d.*

——— **Somnium Scipionis.** With Introduction and Notes. Edited by W. D. PEARMAN, M.A. *2s.*

Horace. Epistles, Book I. With Notes and Introduction by E. S. SHUCKBURGH, M.A., late Fellow of Emmanuel College. *2s. 6d.*

Livy. Book IV. With Introduction and Notes. By H. M. STEPHENSON, M.A. *2s. 6d.*

——— **Book V.** With Introduction and Notes by L. WHIBLEY, M.A. *2s. 6d.*

——— **Books XXI., XXII.** With Notes, Introduction and Maps. By M. S. DIMSDALE, M.A., Fellow of King's College. *2s. 6d.* each.

Lucan. Pharsaliae Liber Primus, with English Introduction and Notes by W. E. HEITLAND, M.A., and C. E. HASKINS, M.A. *1s. 6d.*

Lucretius, Book V. With Notes and Introduction by J. D. DUFF, M.A., Fellow of Trinity College. *2s.*

Ovidii Nasonis Fastorum Liber VI. With Notes by A. SIDGWICK, M.A., Tutor of Corpus Christi College, Oxford. *1s. 6d.*

Quintus Curtius. A Portion of the History (Alexander in India). By W. E. HEITLAND, M.A., and T. E. RAVEN, B.A. With Two Maps. *3s. 6d.*

Vergili Maronis Aeneidos Libri I.—XII. Edited with Notes by A. SIDGWICK, M.A. *1s. 6d.* each.

——— **Bucolica.** By the same Editor. *1s. 6d*

——— **Georgicon Libri I. II.** By the same Editor. *2s.*

——— ——— **Libri III. IV.** By the same Editor. *2s.*

——— **The Complete Works.** By the same Editor. Two vols. Vol. I. containing the Text. Vol. II. The Notes. [*Preparing.*

III. FRENCH.

Corneille. La Suite du Menteur. A Comedy in Five Acts. With Notes Philological and Historical, by the late G. MASSON, B.A. *2s.*

De Bonnechose. Lazare Hoche. With four Maps, Introduction and Commentary, by C. COLBECK, M.A. Revised Edition. *2s.*

D'Harleville. Le Vieux Célibataire. A Comedy, Grammatical and Historical Notes, by G. MASSON, B.A. *2s.*

De Lamartine. Jeanne D'Arc. Edited with a Map and Notes Historical and Philological, and a Vocabulary, by Rev. A. C. CLAPIN, M.A., St John's College, Cambridge. *2s.*

De Vigny. La Canne de Jonc. Edited with Notes by Rev. H. A. BULL, M.A., late Master at Wellington College. *2s.*

Erckmann-Chatrian. La Guerre. With Map, Introduction and Commentary by Rev. A. C. CLAPIN, M.A. *3s.*

La Baronne de Staël-Holstein. Le Directoire. (Considérations sur la Révolution Française. Troisième et quatrième parties.) Revised and enlarged. With Notes by G. MASSON, B.A., and G. W. PROTHERO, M.A. *2s.*

——— ——— Dix Années d'Exil. Livre II. Chapitres 1—8. By the same Editors. New Edition, enlarged. *2s.*

Lemercier. Fredegonde et Brunehaut. A Tragedy in Five Acts. By GUSTAVE MASSON, B.A. *2s.*

Molière. Le Bourgeois Gentilhomme, Comédie-Ballet en Cinq Actes. (1670.) By Rev. A. C. CLAPIN, M.A. Revised Edition. *1s. 6d.*

——— L'École des Femmes. With Introduction and Notes by G. SAINTSBURY, M.A. *2s. 6d.*

——— Les Précieuses Ridicules. With Introduction and Notes by E. G. W. BRAUNHOLTZ, M.A., Ph.D. *2s.*

Piron. La Métromanie. A Comedy, with Notes, by G. MASSON, B.A. *2s.*

Racine. Les Plaideurs. With Introduction and Notes, by E. G. W. BRAUNHOLTZ, M.A., Ph.D. *2s.*

Sainte-Beuve. M. Daru (Causeries du Lundi, Vol. IX.). By G. MASSON, B.A. *2s.*

Saintine. Picciola. With Introduction, Notes and Map. By Rev. A. C. CLAPIN, M.A. *2s.*

Scribe and **Legouvé. Bataille de Dames.** Edited by Rev. H. A. BULL, M.A. *2s.*

Scribe. Le Verre d'Eau. A Comedy; with Memoir, Grammatical and Historical Notes. Edited by C. COLBECK, M.A. *2s.*

Sédaine. Le Philosophe sans le savoir. Edited with Notes by Rev. H. A. BULL, M.A., late Master at Wellington College. *2s.*

Thierry. Lettres sur l'histoire de France (XIII.—XXIV.). By G. MASSON, B.A., and G. W. PROTHERO, M.A. *2s. 6d.*

——— Récits des Temps Mérovingiens I.—III. Edited by GUSTAVE MASSON, B.A. Univ. Gallic., and A. R. ROPES, M.A. With Map. *3s.*

Villemain. Lascaris ou Les Grecs du XVe Siècle, Nouvelle Historique. By G. MASSON, B.A. *2s.*

Voltaire. Histoire du Siècle de Louis XIV. Chaps. I.— XIII. Edited by G. MASSON, B.A., and G. W. PROTHERO, M.A. *2s. 6d.* PART II. CHAPS. XIV.—XXIV. By the same Editors. With Three Maps. *2s. 6d.* PART III. CHAPS. XXV. to end. By the same Editors. *2s. 6d.*

Xavier de Maistre. La Jeune Sibérienne. Le Lépreux de la Cité D'Aoste. By G. MASSON, B.A. *1s. 6d.*

IV. GERMAN.

Ballads on German History. Arranged and annotated by WILHELM WAGNER, Ph.D. *2s.*

Benedix. Doctor Wespe. Lustspiel in fünf Aufzügen. Edited with Notes by KARL HERMANN BREUL, M.A. *3s.*

Freytag. Der Staat Friedrichs des Grossen. With Notes. By WILHELM WAGNER, Ph.D. *2s.*

German Dactylic Poetry. Arranged and annotated by WILHELM WAGNER, Ph.D. *3s.*

Goethe's Knabenjahre. (1749—1759.) Arranged and annotated by WILHELM WAGNER, Ph.D. *2s.*

——— **Hermann und Dorothea.** By WILHELM WAGNER, Ph.D. Revised edition by J. W. CARTMELL, M.A. *3s. 6d.*

Gutzkow. Zopf und Schwert. Lustspiel in fünf Aufzügen. By H J. WOLSTENHOLME, B.A. (Lond.). *3s. 6d.*

Hauff. Das Bild des Kaisers. By KARL HERMANN BREUL, M.A., Ph.D., University Lecturer in German. *3s.*

——— **Das Wirthshaus im Spessart.** By A. SCHLOTTMANN, Ph.D. *3s. 6d.*

——— **Die Karavane.** Edited with Notes by A. SCHLOTTMANN, Ph.D. *3s. 6d.*

Immermann. Der Oberhof. A Tale of Westphalian Life, by WILHELM WAGNER, Ph.D. *3s.*

Kohlrausch. Das Jahr 1813. With English Notes by WILHELM WAGNER, Ph.D. *2s.*

Lessing and Gellert. Selected Fables. Edited with Notes by KARL HERMANN BREUL, M.A. *3s.*

Mendelssohn's Letters. Selections from. Edited by JAMES SIME, M.A. *3s.*

Raumer. Der erste Kreuzzug (1095—1099). By WILHELM WAGNER, Ph.D. *2s.*

Riehl. Culturgeschichtliche Novellen. Edited by H. J. WOLSTENHOLME, B.A. (Lond.). *3s. 6d.*

Schiller. Wilhelm Tell. Edited with Introduction and Notes by KARL HERMANN BREUL, M.A. *2s. 6d.*

Uhland. Ernst, Herzog von Schwaben. With Introduction and Notes. By H. J. WOLSTENHOLME, B.A. *3s. 6d.*

V. ENGLISH.

Ancient Philosophy from Thales to Cicero, A Sketch of. By JOSEPH B. MAYOR, M.A. 3*s.* 6*d.*

Bacon's History of the Reign of King Henry VII. With Notes by the Rev. Professor LUMBY, D.D. 3*s.*

Cowley's Essays. With Introduction and Notes, by the Rev. Professor LUMBY, D.D. 4*s.*

More's History of King Richard III. Edited with Notes, Glossary, Index of Names. By J. RAWSON LUMBY, D.D. 3*s.* 6*d.*

More's Utopia. With Notes, by Rev. Prof. LUMBY, D.D. 3*s.* 6*d.*

The Two Noble Kinsmen, edited with Introduction and Notes, by the Rev. Professor SKEAT, Litt.D. 3*s.* 6*d.*

VI. EDUCATIONAL SCIENCE.

Comenius, John Amos, Bishop of the Moravians. His Life and Educational Works, by S. S. LAURIE, A.M., F.R.S.E. 3*s.* 6*d.*

Education, Three Lectures on the Practice of. I. On Marking, by H. W. EVE, M.A. II. On Stimulus, by A. SIDGWICK, M.A. III. On the Teaching of Latin Verse Composition, by E. A. ABBOTT, D.D. 2*s.*

Stimulus. A Lecture delivered for the Teachers' Training Syndicate, May, 1882, by A. SIDGWICK, M.A. 1*s.*

Locke on Education. With Introduction and Notes by the Rev. R. H. QUICK, M.A. 3*s.* 6*d.*

Milton's Tractate on Education. A facsimile reprint from the Edition of 1673. Edited with Notes, by O. BROWNING, M.A. 2*s.*

Modern Languages, Lectures on the Teaching of. By C. COLBECK, M.A. 2*s.*

Teacher, General Aims of the, and Form Management. Two Lectures delivered in the University of Cambridge in the Lent Term, 1883, by F. W. FARRAR, D.D., and R. B. POOLE, B.D. 1*s.* 6*d.*

Teaching, Theory and Practice of. By the Rev. E. THRING, M.A., late Head Master of Uppingham School. New Edition. 4*s.* 6*d.*

British India, a Short History of. By E. S. CARLOS, M.A., late Head Master of Exeter Grammar School. 1*s.*

Geography, Elementary Commercial. A Sketch of the Commodities and the Countries of the World. By H. R. MILL, D.Sc., F.R.S.E. 1*s.*

Geography, an Atlas of Commercial. (A Companion to the above.) By J. G. BARTHOLOMEW, F.R.G.S. With an Introduction by HUGH ROBERT MILL, D.Sc. 3*s.*

VII. MATHEMATICS.

Euclid's Elements of Geometry. Books I. and II. By H. M. TAYLOR, M.A., Fellow and late Tutor of Trinity College, Cambridge. 1*s.* 6*d.*

Other Volumes are in preparation.

London: Cambridge Warehouse, Ave Maria Lane.

The Cambridge Bible for Schools and Colleges.

GENERAL EDITOR: J. J. S. PEROWNE, D.D.,
DEAN OF PETERBOROUGH.

"*It is difficult to commend too highly this excellent series.*—Guardian.

"*The modesty of the general title of this series has, we believe, led many to misunderstand its character and underrate its value. The books are well suited for study in the upper forms of our best schools, but not the less are they adapted to the wants of all Bible students who are not specialists. We doubt, indeed, whether any of the numerous popular commentaries recently issued in this country will be found more serviceable for general use.*"—Academy.

Now Ready. Cloth, Extra Fcap. 8vo. With Maps.

Book of Joshua. By Rev. G. F. MACLEAR, D.D. 2*s.* 6*d.*
Book of Judges. By Rev. J. J. LIAS, M.A.. 3*s.* 6*d.*
First Book of Samuel. By Rev. Prof. KIRKPATRICK, B.D. 3*s.* 6*d.*
Second Book of Samuel. By Rev. Prof. KIRKPATRICK, B.D. 3*s.* 6*d.*
First Book of Kings. By Rev. Prof. LUMBY, D.D. 3*s.* 6*d.*
Second Book of Kings. By Rev. Prof. LUMBY, D.D. 3*s.* 6*d.*
Book of Job. By Rev. A. B. DAVIDSON, D.D. 5*s.*
Book of Ecclesiastes. By Very Rev. E. H. PLUMPTRE, D.D. 5*s.*
Book of Jeremiah. By Rev. A. W. STREANE, M.A. 4*s.* 6*d.*
Book of Hosea. By Rev. T. K. CHEYNE, M.A., D.D. 3*s.*
Books of Obadiah & Jonah. By Archdeacon PEROWNE. 2*s.* 6*d.*
Book of Micah. By Rev. T. K. CHEYNE, M.A., D.D. 1*s.* 6*d.*
Books of Haggai & Zechariah. By Archdeacon PEROWNE. 3*s.*
Gospel according to St Matthew. By Rev. A. CARR, M.A. 2*s.* 6*d.*
Gospel according to St Mark. By Rev. G. F. MACLEAR, D.D. 2*s.* 6*d.*
Gospel according to St Luke. By Arch. FARRAR, D.D. 4*s.* 6*d.*
Gospel according to St John. By Rev. A. PLUMMER, D.D. 4*s.* 6*d.*
Acts of the Apostles. By Rev. Prof. LUMBY, D.D. 4*s.* 6*d.*
Epistle to the Romans. By Rev. H. C. G. MOULE, M.A. 3*s.* 6*d.*
First Corinthians. By Rev. J. J. LIAS, M.A. With Map. 2*s.*
Second Corinthians. By Rev. J. J. LIAS, M.A. With Map. 2*s.*

London: Cambridge Warehouse, Ave Maria Lane.

Epistle to the Ephesians. By Rev. H. C. G. MOULE, M.A. 2*s.* 6*d.*

Epistle to the Philippians. By Rev. H. C. G. MOULE, M.A. 2*s.* 6*d.*

Epistle to the Hebrews. By Arch. FARRAR, D.D. 3*s.* 6*d.*

General Epistle of St James. By Very Rev. E. H. PLUMPTRE, D.D. 1*s.* 6*d.*

Epistles of St Peter and St Jude. By Very Rev. E. H. PLUMPTRE, D.D. 2*s.* 6*d.*

Epistles of St John. By Rev. A. PLUMMER, M.A., D.D. 3*s.* 6*d.*

Preparing.

Book of Genesis. By Very Rev. the Dean of Peterborough.

Books of Exodus, Numbers and Deuteronomy. By Rev. C. D. GINSBURG, LL.D.

Books of Ezra and Nehemiah. By Rev. Prof. RYLE, M.A.

Book of Psalms. By Rev. Prof. KIRKPATRICK, B.D.

Book of Isaiah. By Prof. W. ROBERTSON SMITH, M.A.

Book of Ezekiel. By Rev. A. B. DAVIDSON, D.D.

Book of Malachi. By Archdeacon PEROWNE.

Epistle to the Galatians. By Rev. E. H. PEROWNE, D.D.

Epistles to the Colossians and Philemon. By Rev. H. C. G. MOULE, M.A.

Epistles to Timothy & Titus. By Rev. A. E. HUMPHREYS, M.A.

Book of Revelation. By Rev. W. H. SIMCOX, M.A.

The Smaller Cambridge Bible for Schools.

The Smaller Cambridge Bible for Schools *will form an entirely new series of commentaries on some selected books of the Bible. It is expected that they will be prepared for the most part by the Editors of the larger series (The Cambridge Bible for Schools and Colleges). The volumes will be issued at a low price, and will be suitable to the requirements of preparatory and elementary schools.*

Now ready.

First and Second Books of Samuel. By Rev. Prof. KIRKPATRICK, B.D. 1*s.* each.

Gospel according to St Matthew. By Rev. A. CARR, M.A. 1*s.*

Gospel according to St Mark. By Rev. G. F. MACLEAR, D.D. 1*s.*

Nearly ready.

Gospel according to St Luke. By Archdeacon FARRAR.

London: Cambridge Warehouse, Ave Maria Lane.

The Cambridge Greek Testament for Schools and Colleges,

with a Revised Text, based on the most recent critical authorities, and English Notes, prepared under the direction of the General Editor,

The Very Reverend J. J. S. PEROWNE, D.D.,
DEAN OF PETERBOROUGH.

Gospel according to St Matthew. By Rev. A. CARR, M.A. With 4 Maps. 4*s.* 6*d.*

Gospel according to St Mark. By Rev. G. F. MACLEAR, D.D. With 3 Maps. 4*s.* 6*d.*

Gospel according to St Luke. By Archdeacon FARRAR. With 4 Maps. 6*s.*

Gospel according to St John. By Rev. A. PLUMMER, D.D. With 4 Maps. 6*s.*

Acts of the Apostles. By Rev. Professor LUMBY, D.D. With 4 Maps. 6*s.*

First Epistle to the Corinthians. By Rev. J. J. LIAS, M.A. 3*s.*

Second Epistle to the Corinthians. By Rev. J. J. LIAS, M.A. [*In the Press.*

Epistle to the Hebrews. By Archdeacon FARRAR, D.D. 3*s.* 6*d.*

Epistle of St James. By Very Rev. E. H. PLUMPTRE, D.D. [*Preparing.*

Epistles of St John. By Rev. A. PLUMMER, M.A., D.D. 4*s.*

London: C. J. CLAY AND SONS,
CAMBRIDGE WAREHOUSE, AVE MARIA LANE.
Glasgow: 263, ARGYLE STREET.
Cambridge: DEIGHTON, BELL AND CO.
Leipzig: F. A. BROCKHAUS.

CAMBRIDGE: PRINTED BY C. J. CLAY, M.A. AND SONS, AT THE UNIVERSITY PRESS.

PQ
2342
M3J4
1890

Maistre, Xavier
La jeunne sibérienne

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY